

Jonas Verhaeghe

*Au
dessus
de
l'amer*



Dimanche matin. Un matin de presque midi, la pluie sur le carreau et la sensation désagréable d'avoir déjà foiré ma journée. Je suis en retard, il faut que j'aille affronter le décor de cet angoissant dehors.

Alors, dans un mouvement pas vraiment gracieux, voire carrément pataud, je m'élève et enfile un vieux sweat qui traîne à même le sol. À moitié habillé, je cours dans mon appartement à la recherche de mes clés de voiture.

Sur la table basse de mon salon trônent les restes d'une pizza entamée la veille. Pas le temps de nettoyer, d'une main je pousse l'assiette et de l'autre je cherche à tâtons au sol, entre les miettes et la poussière. Je secoue sans succès la couverture épaisse qui m'a réconforté pendant mon insomnie de la nuit. Les clés sont introuvables et mon désordre me fait presque culpabiliser. J'essaye de faire abstraction du sachet de biscuits entamé sur le canapé, je ferme les yeux sur les magazines ouverts posés ci-et-là et je me concentre sur la fouille méthodique de mon salon bien trop grand pour l'usage solitaire que j'en fais.

Mon téléphone sonne. C'est ma sœur qui se demande où je suis et si je n'ai pas oublié de penser au jus de pomme et aux chips. Bien sûr que j'y ai pensé. J'y ai pensé Catherine. Par contre, j'en suis resté là, oubliant le passage à l'acte. Il faudra que je fasse un saut à l'épicerie en bas de la rue du Grand Cortil. La seule de la ville ouverte le dimanche. Ça va encore me coûter trois fois le prix, je peste intérieurement et dans l'urgence, je me prends les pieds dans une multitude de câbles. Ils s'accumulent à mesure que je condense toutes mes activités autour de la nouvelle télévision écran plat que

j'ai reçu pour mon trentième anniversaire.

J'ai passé la nuit à jouer à des jeux vidéo et j'ai des cernes jusqu'aux narines. Dans la salle de bain, je me jette de l'eau au visage, me brosse les dents en vitesse et enfle un jeans à peu près propre. Génial, les clés sont dans la poche. Je mets mon imperméable bleu et descends quatre à quatre les marches de l'immeuble.

Dehors, l'averse s'intensifie et l'eau tombe en trombe sur ma tronche. Je cours jusqu'à ma voiture, une ruine à moitié attaquée par la rouille qui est passée je ne sais trop comment au dernier contrôle technique. La voiture toussote comme une vieille dame malade, mais démarre finalement dans un mélange de fumée et de bruits peu rassurants. Direction la supérette toujours ouverte. Trois minutes chrono, sans prendre le temps de boucler ma ceinture. Je reste en double file devant le magasin, j'achète du jus de fruit, des chips et un sachet de bonbons pour ma filleule adorée.

Il est midi vingt quand j'arrive chez Catherine. J'étais attendu pour le petit-déjeuner. Ma sœur m'accueille avec le sourire. Presque à l'heure. Toi, t'as encore passé ta nuit en tête à tête avec ta console de jeux. Elle me débarrasse et jette un regard accusateur sur les friandises pleines de sucre que j'essaye de planquer dans ma poche. Tu sais que c'est notre tradition, si je viens les mains vides, Zoé va m'en vouloir, tu ne veux tout de même pas que je passe pour le parrain sans cœur.

Catherine habite Bousval, un village perdu dans une rase campagne au centre de la Belgique. Il y a quelques années, le patelin avait défrayé la chronique : Céline Dion avait débarqué avec toute sa famille pour préparer un spectacle avec une compagnie artistique belge. Pendant des semaines, des fans arpentaient les environs espérant obtenir ne fût-ce qu'un regard de leur idole. Dans les rues du bourg, on voyait des

plaques d'immatriculations de l'Europe entière et le petit estaminet face à l'église était devenu une vraie tour de Babel. Francis, le tenancier historique des lieux, n'avait jamais mis les pieds plus loin que Knokke-le-Zoute et ne parlait pas un mot d'anglais. Pour parer à l'urgence, il avait recruté sa nièce et son copain pour lui donner un coup de main le temps du court séjour de la star.

Depuis cette effervescence passagère, le village est retourné dans sa quiétude habituelle. Entre pâturages, champs de patates et résidences pavillonnaires cossues, c'est le repère parfait pour les jeunes familles en quête d'espace et de nature à proximité de Bruxelles. Catherine s'était installée là avec Sofiane peu après la naissance de Zoé, une petite brune au regard malicieux qui vient se jeter dans mes bras. Elle a le visage décoré de taches de chocolats. Parrain, on a été chercher les œufs dans le jardin, il y en a partout ! Cette petite m'éclate. Rien que son rire sans retenue me fait oublier dans l'instant mes jours de fatigue accumulés.

Christos voskres ! Vaistinu Voskres !

On rigole avec Catherine de ces formules russes que notre père nous a transmises dès l'enfance. *Le Christ est revenu ! En vérité, il est revenu !*

Aujourd'hui, c'est le dimanche de Pâques. La pluie a été de courte durée et le printemps offre maintenant un magnifique tableau de fleurs, d'odeurs et de chants d'oiseaux. Cette journée, c'est un rituel traditionnel que l'on partage en famille chaque année. Je n'ai pas le temps de saluer Sofiane qui change les couches de Yanis, âgé de quelques semaines seulement, car sans attendre, Zoé me tire par le bras et m'emmène à sa poursuite chercher les derniers œufs en chocolat cachés dans le jardin. Entouré d'une haie de lauriers encore jeunes, le jardin n'est pas bien grand et on trouve rapidement des dizaines de petits trésors cacaotés.

La chasse aux œufs, on ne la manquerait pour rien au monde. D'année en année, on respecte scrupuleusement cette traque festive qui prend place depuis notre enfance. Alors, quand Catherine et Sofiane se sont installés ici, ils ont proposé d'organiser la journée chez eux. Ça change de l'appartement où on a grandi et où notre père vivait seul ces dernières années. Pour la toute première fois, il n'est pas avec nous. À septante-six ans, sa santé se détériore de jour en jour. Il s'est installé dans une résidence spécialisée à l'automne dernier après qu'on lui ait diagnostiqué la maladie d'Alzheimer. Catherine insiste depuis des semaines pour qu'on aille lui rendre visite ensemble. Ça me saoule et j'évite de lui répondre, trouvant toujours un prétexte pour éviter le contact.

Et ce midi, je suis plutôt soulagé de son absence. Je n'ai jamais eu une relation sereine avec mon père, un réfugié roumain ayant quitté son pays à la suite de l'effondrement du bloc communiste à la fin des années quatre-vingt. Taciturne et plus proche de la vodka que de ses enfants, il nous a élevé seul alors que ma mère était décédée avant qu'on ne quitte la Roumanie. Un accident de la route, elle revenait d'une semaine dans les montagnes quand le chauffeur du bus dérapa sur une plaque de verglas avant d'aller se fracasser sur un arbre qui n'en demandait pas tant. Mon père n'a jamais voulu en parler et c'est dans un mélange terne de silence et d'alcool qu'il a toujours masqué difficilement sa tristesse.

C'est quand que tu es allé le voir pour la dernière fois? Je suis sûr que ça lui ferait du bien. Catherine tente sans relâche de construire des ponts entre papa et moi. Je ne sais plus, j'ai dû y aller pour Noël, on y était ensemble je pense. Et depuis décembre, plus rien? Ça fait presque cinq mois Sach, il ne lui en reste peut-être plus pour très longtemps. Ma sœur me regarde avec un mélange de tristesse et de colère, elle sait bien que j'évite à tout prix de me retrouver en présence de papa.

Je regarde dans le vide, insensible. Il ne m'a jamais vraiment vu quand on vivait ensemble, c'est pas maintenant qu'il a Alzheimer qu'il sera content de me voir. Je m'adoucis en voyant les yeux humides de Catherine. D'accord, d'accord, on ira ensemble la semaine prochaine. Et je pense instantanément que ça sera très bien pour les quelques mois à venir. Catherine n'insiste pas, j'ai de la chance de m'en sortir aussi facilement mais j'ai pas intérêt à débiter pour la semaine prochaine.

Zoé est surexcitée, elle court derrière le chat des voisins qui a osé venir voir ce qui se passait dans le jardin. Sofiane nous rejoint sur la terrasse, il a couché Yanis et apporte trois tasses de thé qu'on prend en discutant assis par terre. Les pieds dans l'herbe encore humide de l'averse matinale, on profite de l'accalmie pour discuter sur la terrasse. On parle de tout et de rien, Catherine surtout de tout et moi un peu de rien. Inévitablement, la conversation dérive sur ma vie. Catherine n'a pas changé, elle reste cette mère de substitution alors que j'ai trente ans passé. Ça fait toujours marrer Sofiane de me voir patauger en explications boiteuses et approximatives. À chaque fois qu'on se retrouve, j'ai un nouveau job et des nouvelles galères qui s'accumulent. Je mets de côté ma récente rupture, ils n'avaient de toute façon pas rencontré ma furtive compagne, et j'essaye de leur expliquer mon dernier projet en date : ouvrir un bar pour gamers, ces gens accros aux jeux vidéo.

Je suis en contact avec une chaîne qui a déjà ouvert neuf lieux en Belgique et qui aimerait s'implanter à Louvain-la-Neuve. Le concept est en vogue et je me dis qu'avec ma passion pour les jeux et l'héritage éthylique de mon père, je devrais être capable de gérer ça. Sofiane, qui peine à stopper son addiction à Mario Kart, se marre et trouve que c'est une belle

idée. Je viendrais mais seulement si tu acceptes de me servir du bon thé à la menthe version tunisienne. Pignons de pin et amandes incluses! Catherine est perplexe, elle pose quelques questions, teste ma motivation et mes connaissances. Mais moi, je n'y connais rien du tout. L'idée est plantée depuis à peine deux semaines et la rencontre de ce gars, Pierre-Yves peut-être, à la soirée d'anniversaire d'une amie de ma, désormais, ex-copine. On s'était ajoutés sur Facebook après qu'il m'ait expliqué le concept et parlé de ce bar à Charleroi pour lequel il travaille.

Je travestis mon érudition plus que lacunaire et je fais de mon mieux pour garder ma contenance face à l'inquisition de ma sœur. Elle semble satisfaite. Ou alors flairer l'arnaque. Toujours est-il qu'elle lâche l'affaire et qu'on rentre dans le salon pour entamer le brunch gargantuesque qui remplit la table à manger.

Chez Catherine et Sofiane, tout est choisi avec soin et minutie et rien jamais ne traîne. Un catalogue Ikea à peine maquillé. Le salon et la salle à manger ne forment qu'un seul espace aux multiples fenêtres accédant directement au jardin par une grande baie vitrée. La pièce lumineuse est remplie de plantes si bien que la frontière entre le dehors et le dedans semble inexistante. Un yucca à l'épais tronc se tient fièrement dans un coin, surplombant de ses feuilles dressées une collection de plusieurs philodendrons de toutes les tailles. Il y a des plantes partout et sur l'étagère à vaisselles sont alignés des dizaines de bocaux, laboratoires à bouturage que Catherine pratique chaque année au printemps. Zoé court dans mes pattes et veut me présenter chaque bocal un à un. La botaniste en herbe n'est pas peu fière de ce salon végétal et j'écoute attentivement ses rapides explications.

Sofiane est déjà assis et coupe en tranches le pain au sucre encore chaud qu'il vient de sortir du four. Sur la table vintage

remise au goût du jour, le brunch est dressé : pains au chocolat, croissants, fromage frais, tranches de saumon fumé et un assortiment de confitures à vous faire tourner la tête. Mais surtout, notre madeleine de Proust, un panier rempli d'œufs durs qu'on va passer l'après-midi à décorer. Une fois les œufs peints, ils seront prêts pour la grande bataille. Le principe est simple et son exécution jouissive : deux personnes prennent chacune un œuf en main et vont attaquer l'œuf adverse d'un coup sec et déterminé. Immanquablement, seule une coquille sera fendue et l'œuf victorieux devra se chercher un nouvel adversaire jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un : l'ultime vainqueur qui pourra trôner fièrement sur la table du salon quelques jours durant. Pendant qu'on mange à s'en remplir l'estomac, on s'arme de pinceaux et on s'applique méticuleusement à décorer les œufs de toutes les couleurs.

À l'étage, Yanis se met à pleurer, il se réveille de sa courte sieste. Le petit bout partage encore la chambre de ses parents et les nuits sont courtes pour le couple. Les parents espèrent qu'il prolonge son sommeil et croisent les doigts en demandant le silence. On s'applique à peindre en chuchotant mais Yanis n'en démord pas, il braille de plus belle et semble très loin de vouloir se rendormir. Tant pis, Catherine et Sofiane font une bataille de pierre-papier-ciseaux pour voir qui devra monter récupérer le bambin. C'est ma sœur qui perd et sort du salon sous le regard fier et malicieux de son mari.

Catherine a rencontré Sofiane alors qu'elle venait de démarrer un nouveau contrat au centre Fedasil de Charleroi. Le centre avait ouvert en 2013 et se donnait pour mission d'offrir un lieu d'accueil et d'insertion aux demandeurs d'asile. Depuis le début de la décennie, les réfugiés arrivaient de plus en plus nombreux, fuyant les régimes dictatoriaux des pays du Sud et l'Europe peinait à canaliser cette vague d'immigra-

tion massive. Sofiane est artiste, il peint et écrit de la poésie. En Tunisie, il avait ouvert un blog sur lequel étaient diffusées des œuvres ouvertement critiques du pouvoir autoritaire mis en place par Ben Ali. Lassé de subir menaces et intimidations à répétitions, il avait finalement décidé de fuir son pays.

En Belgique, une tante l'avait accueilli et il avait décidé de passer du temps à aider les réfugiés arabes à se familiariser avec la bureaucratie et l'administration qui, rapidement, rendent fou. Quand le centre de Charleroi a ouvert ses portes, il s'était proposé pour donner un coup de main durant l'installation. Catherine, qui venait d'être engagée, lui avait tout de suite tapé dans l'œil. Ils s'étaient rapprochés sans tarder, s'étaient mis ensemble et après deux ans de romance qui n'auraient pas fait tâche dans un conte de Disney, ils s'étaient finalement mariés un samedi de mai, dans une petite église de village. Une cérémonie sobre et authentique qui avait officialisé une histoire d'amour comme on n'en voyait guère plus.

À table, Zoé commence les duels. Elle a pris un œuf peint en vert et le brandit fièrement devant les yeux écarquillés de son petit frère, pleinement éveillé. Qui veut affronter Shrek, l'ogre poussin invincible? J'en prends un, rouge et noir, et me poste bras fléchi, poignet cassé et tenant l'œuf du pouce et de l'index. Elle frappe sans crier gare et ma coquille se fend de toutes parts tandis que Shrek ne bronche pas. C'est un premier triomphe, Zoé s'esclaffe, fière de son œuf. Elle se tord de rire en continuant son assaut face aux œufs de ses parents. Shrek ne faiblit pas et sort vainqueur de sept duels de suite. On demande l'armistice, c'est un véritable carnage, il faudra bien les manger tous ces œufs.

On les écrase et on les saupoudre sur des asperges fraîchement coupées. Avec le beurre fondu et du persil haché, c'est un vrai régal. Tu veux passer la soirée à la maison? On pour-

rait jouer à des jeux, t'as quelque chose de prévu? Catherine sait bien que je vais refuser, je n'aime pas dormir ailleurs que dans mon lit. Mais elle me propose à chaque fois, Sofiane sourit et taquine sa femme sur ses élans maternels à mon égard. Merci mais je dois y aller. Je prétends une montagne de trucs à faire et la préparation de ce rendez-vous avec le fameux patron du gars pour voir comment on pourra collaborer. J'aide à ranger la table, Catherine m'ôte les plats des mains, me dit que je suis invité, que j'ai juste à aller m'asseoir et c'est Sofiane qui s'occupe de débarrasser alors qu'on commence à se dire au revoir. Avant de partir, j'offre à Zoé le paquet de bonbons en lui faisant jurer de ne pas l'avoir fini avant ma prochaine visite. Elle fait semblant de cracher par terre pour sceller notre accord, m'embrasse en vitesse et file jouer avec les voisins dans le jardin. Catherine me rappelle qu'on se retrouve dans la semaine pour aller voir papa. C'est noté, j'y serais. On mange ensemble à midi si tu veux. Sur le pas de la porte, elle attend que je sois monté dans la voiture pour rentrer chez elle.

Décembre 1954

Dans le petit village roumain de Zimnicea, perdu sur les bords du Danube, l'hiver est déjà bien installé et il fait nuit noire alors que la journée semble n'avoir même pas encore commencé. Sur la place principale, seuls quelques ivrognes font tourner les verres de țuică autour d'un brasero de fortune posé à même le sol. Ici, l'eau-de-vie de prune réchauffe les liens en même temps que les doigts gelés des hommes du village. Les femmes ont quant à elles déserté les demeures silencieuses, laissant les enfants à leur sort ou aux pères rentrés trop saouls.

Elles se sont regroupées dans la maison de Florentin et Maria Gheorghiu, qui vivent à la sortie du village, en lisière du grand bois.

C'est pour Ivana, la fille unique du couple, que les femmes sont rassemblées. Elle va, c'est ce soir, elles en sont sûres, donner vie à son premier enfant. Le travail a déjà commencé depuis la fin de l'après-midi, et autour d'elle ça grouille, chacune lui prend la main, lui souffle des mots réconfortants, chante des incantations. Son ventre est énorme, tout prêt à exploser. Ça fait plusieurs jours que l'enfant se fait attendre. Comme les vieux du village, l'enfant est bien mieux blotti à l'intérieur. Dehors, la glace prend toute la place, c'est un froid qui vous hante, qui garde trop longtemps les corps transis. Même les berges du Danube sont figées et il n'est pas rare de voir descendre du fleuve des véritables blocs de glace, petits icebergs slaves qui se laissent glisser dans un quiproquo géographique. Dans l'étroite pièce principale de la maisonnette, le feu se consume avec vigueur et les femmes se tiennent

chaud en se serrant les unes contre les autres. Dans un coin, le lit d'Ivana est devenu depuis plusieurs heures l'endroit le plus important du village. La jeune femme n'est pas encore adulte qu'elle sera bientôt mère. À trois semaines de ses dix-huit ans, Ivana a l'insouciance de l'enfance et rien ne peut entacher la joie de cette maternité précoce.

Elle ne s'était doutée de rien lorsque, quelques mois plus tôt, Vassili Maurer lui avait fait la cour en cette festive soirée de mars. C'est un cousin éloigné de sa mère, le cadet d'une famille nombreuse qui s'était installée à Bucarest. Il avait une dizaine d'années de plus qu'elle et une confiance en lui qui l'intimidait. Il était militaire et au village, la rumeur circulait qu'il était à l'aube d'une brillante carrière. Il était, paraît-il, très proche d'un certain Nicolae Ceausescu, une figure montante du Comité central du Parti. Vassili et Nicolae, deux communistes convaincus, s'étaient rencontrés dans les geôles nazies pendant la guerre. Depuis que les soviétiques avaient repris le contrôle du pays, Nicolae avait rapidement gravi les échelons jusqu'à se rapprocher du pouvoir qu'il brigait sans se cacher.

Mais ce soir-là, à Zimnicea, petit village perdu à la frontière hongroise, personne n'avait envie de parler politique. Pour la traditionnelle fête du printemps, le village s'était paré de ses plus belles décorations et chacun était à la fête pour passer une soirée mémorable.

Vassili était revenu pour l'occasion dans la région de son enfance. Dans les yeux de jeune fille d'Ivana, Vassili était ce soldat à l'allure élégante et au vocabulaire chantant. Depuis toute petite, elle l'avait croisée de temps en temps et profitait des marques d'attention qu'il lui portait. Depuis son retour de la guerre, il était devenu de plus en plus séducteur avec Ivana, multipliant les visites et les occasions de passer

du temps ensemble. Plus tôt dans l'après-midi, elle avait rigolé innocemment quand il lui avait attaché au poignet le mărtișor, double fil tressé blanc et rouge, symbole de chance et de prospérité pour l'année à venir.

La soirée allait bon train, les danses s'étaient succédées, avec les femmes sur la piste et les hommes à trinquer sans retenue à la meilleure țuică, sortie des caves pour chasser l'hiver.

Dans la lueur des lampions, personne ne fut surpris de voir Vassili et Ivana s'éloigner de la fête main dans la main. La jeune fille s'amuse de son prétendant déjà ivre. Vassili titube en la couvrant de louanges. Et voilà qu'elle devient princesse précieuse, déesse merveilleuse sous le verbe éméché du poivrot amoureux. L'homme confond son désir et la femme qui l'accompagne. Mais Ivana est jeune, émue par les mots d'amour et n'ose pas retarder l'échéance trop longtemps. Et tandis que la lune entame sa course descendante, Vassili s'enhardit, avance ses lèvres vers celles de celle qui lui fait dire toutes ces âneries et qui ne se prive pas de lui rendre son baiser. L'étreinte est charnelle et chaleureuse. Quelques cris de joies et sifflements aigus s'échappent de la place du village d'où quelques curieux contemplaient le nouveau couple. Vassili et Ivana détachent leurs visages et rigolent de ce premier baiser qui, manifestement, en appelle d'autres. Ils s'éloignent encore un peu, main dans la main, le long des champs. Vassili sait se montrer charmeur et ne se fait pas prier pour louer ses nombreuses, selon ses dires, qualités d'homme à marier. Ivana se laisse porter par la prose et le sourire éclatant du militaire épris d'amour.

Et alors que l'aube se pare d'un léger voile lumineux, le jeu de la séduction s'embarque dans une nouvelle direction. Une grange ouverte, du foin moelleux et les deux amoureux déjà se jettent sur ce couchage de fortune.

Ivana tremble un peu, c'est une première pour elle et ne sait comment se comporter. Vassili lui, feint l'expérience et ne se

fait pas prier pour commander. Il guide les mains de la jeune et mène cette danse solitaire à sa manière. Un drôle de corps à corps à sens unique dans lequel Ivana ne ressent tristement rien d'autre qu'ignorance et souffrance. Une minute trente chrono, Vassili a joui, fier d'avoir conclu l'affaire. Il s'endort dans l'étable, encore la bite à l'air. Ivana est penaude, c'est donc ça le grand mystère? Quelques va-et-vient brefs, un drôle de rôle de cerf et une sieste juste derrière?

Toujours est-il que le lendemain matin, le militaire se lève, rajuste son pantalon, salue sa belle d'un baiser le front et reprend la direction de la capitale.

Un mois plus tard, Ivana attendait ses règles qui tardaient à venir et les jours qui passèrent confirmèrent vite ses craintes : l'enfant était enceinte. Dix-sept ans et une minute trente chrono avait suffi pour passer de l'insouciance au ventre arrondi. Entre joies et inquiétudes, Ivana allait passer sa grossesse chouchoutée par le village entier.

À Bucarest, Vassili avait eu vent de la grossesse de sa jeune conquête. Mais que pouvait-il faire lui? Jeune militaire en pleine ascension, les responsabilités qui lui débordent sous les bras. Un enfant par dessus ça? Impensable. Il avait écrit une lettre à la famille, transmis quelques sous et promis qu'il veillerait de loin à ce qu'ils ne manquent de rien.

Les contractions s'accélérent, les vieilles épongent le visage de la jeune fille qui hurle de douleur. La lune inonde le village de sa lumière pâle et dans tout Zimnicea, on entend les cris d'Ivana qui transpercent le froid et la quiétude de la nuit. Et bientôt, le silence. Tout redevient calme quelques secondes, on entend presque le vent souffler dans les branches givrées des arbres. Un calme rompu par les pleurs du nouveau-né,

une magnifique petite poupée, aux joues rosées et aux yeux bleus comme l'azur. L'enfant s'appellera Elena, comme la grand-mère d'Ivana décédée l'an dernier. Ivana est exténuée mais heureuse, elle embrasse son enfant, la serre si fort que la petite transforme ses sanglots en chaudes larmes. Ivana, passée d'enfant à mère, rit de voir sa fille si vivante et dans cet instant de bonheur infini, elle oublie ses peines, le froid, la faim et le père absent.

Les jours et les semaines qui suivent ne sont que tendresse et douceur, une bulle de chaleur dans un hiver pourtant austère. Ivana ne quitte même pas sa fille du regard et oublie, à travers le regard du bambin, la rudesse de sa condition. La petite découvre la vie emmitouflée dans d'énormes couvertures, on la garde bien au chaud et elle ne sort que rarement pour voir ce lumineux mélange de neige et de glace. Ivana et Elena sont collées l'une à l'autre et on ne sait pas dire qui de la mère ou l'enfant supporte l'autre. Car Ivana est fatiguée, elle s'alimente mal et peu et la tétée lui brûle les seins.

Et puis, rapidement, les ressources se vident, il n'y a presque plus rien dans le garde-manger. L'hiver s'attarde et Vassili ne donne plus le moindre signe de vie. Avec une bouche, aussi petite soit-elle, en plus, les rations se réduisent jour après jour. C'est le père Florentin qui décide de monter à Bucarest retrouver Vassili Maurer. De discussion il n'y aura pas, sa décision est prise et tant pis si les femmes s'y opposent, Florentin a déjà tout prévu et il part le premier jour de mars alors que la petite a à peine trois mois.

Le voyage est long et les routes sont successivement boueuses et verglacées. Florentin circule avec un ami qui se rend en carriole à la capitale pour écouler un stock de broderies artisanales. Il faut deux longues journées de trajet et une paire

d'ânes solides comme des bœufs pour ce voyage qui a tout de l'expédition. Les deux hommes se parlent peu, le regard dans le lointain et les mains sous les fesses pour se protéger du froid. Ils dorment dans la carriole, entre les tissus et recouverts de multiples couvertures. C'est fourbus mais plein d'élan qu'ils arrivent à Bucarest et se donnent rendez-vous dans deux jours pour repartir chez eux.

Une fois dans la grande ville, Florentin cherche à entrer en contact avec Vassili, devenu, en quelques mois à peine, une figure centrale du régime. Mais il est tard et les rues sont presque vides. Il se décide à passer une nuit à l'auberge avant de poursuivre les recherches à l'aube. Bouillon chaud, eau-de-vie et dodo, l'homme s'endort d'un sommeil de plomb.

On lui avait griffonné le nom d'une rue et un numéro sur un bout de papier et alors que Bucarest s'éveille, Florentin est déjà en chemin et trouve la bâtisse imposante du père absent. Il sonne, c'est une femme de ménage qui ouvre. Monsieur Vassili est absent, il n'a pas précisé quand il reviendrait. Florentin n'a rien d'autre à faire, il s'installe à même la rue, prêt à attendre nuits et jours le retour du cousin. C'est en fin d'après-midi, alors que la noirceur se fait dans les rues, que la rencontre a finalement lieu. Vassili n'est pas seul, à son bras une jeune femme élégante, collier de perles et manteau de fourrure. Vassili reconnaît le vieux Florentin au premier regard et fait signe à sa compagne de l'attendre à l'intérieur. Il s'allume une cigarette, en offre une à Florentin, qui tremble de rage et masque mal sa colère en aspirant le tabac. Mais le militaire sait s'y prendre. Écoute, je ne peux pas m'occuper de vous, ma place est ici, en ville. Le Parti a besoin de moi, tu comprends ça bien sûr? Et Florentin fait mine de comprendre, il trouvera bien les mots et passera sous silence la jeune femme aux perles quand il racontera la rencontre à Ivana.

Mais il ne va pas se laisser démonter pour autant. Il regarde Vassili droit dans les yeux. Les temps sont rudes, on manque de tout par chez nous. Cette petite, c'est la tienne, tu dois nous aider si tu es un homme. Le militaire est pris au piège, il ne peut pas laisser cette famille et sa propre fille dans la misère alors qu'il croule sous les privilèges. Et puis surtout, l'histoire pourrait faire du bruit et il est hors de question de freiner son ascension et d'égratigner son image et celle du gouvernement. Il dit à Florentin de patienter quelques minutes et s'enferme dans son immense maison avant de ressortir les mains chargées.

Sans ménagement, il lui donne une imposante bourse remplie de leis, assez d'argent pour nourrir toute la famille pendant une année. Il lui promet de livrer la même somme chaque année, à condition que personne n'apprenne jamais qui est le père de la petite Elena.

Sans même lui proposer un lit pour passer la nuit, Vassili salue Florentin et le laisse à la rue, les mains chargées et le cœur vidé. Soulagé malgré tout d'avoir pu obtenir plus d'argent qu'il en avait jamais vu, Florentin répartit l'argent dans son sac et ses poches et repart en sens inverse profiter d'un bout repas à l'auberge. Demain, il rentrera chez lui, retrouvera la douceur des femmes qui l'entourent et se jurera de ne plus jamais revoir cet imbécile de Vassili.

On s'était donné rendez-vous devant la gare. L'ami de l'amie de l'ex est accompagné de son patron, la cinquantaine, cheveux gris et barbe subtilement entretenue. Il s'appelle Serge et nous invite à prendre un café pour discuter du projet. On ne discute pas vraiment, c'est une présentation en bonne et due forme de ce que Serge a prévu pour le lieu. Paul-Henri, notre entremetteur entrepreneur, ne moufte pas et je me demande pourquoi il est là. Peut-être pour valider l'autorité de Serge qui la joue décontracté et qui le laisse s'occuper de chercher les boissons au comptoir. Je me dit que ce n'est pas très sérieux de commander une cinquantaine de Jupiler quand on passe un entretien d'embauche. Pour suivre le mouvement, je commande un macchiato, moi qui ne bois quasi jamais de café. Je me brûle la langue, le café est bouillant et passablement dégueulasse mais j'arrive malgré tout à contenir mon étonnement et de toute façon Serge est lancé.

C'est un rouleau compresseur, il me parle de chiffres qui grimpent, de momentum, de train à prendre en marche. J'acquiesce et je fais de mon mieux pour rebondir de temps en temps et combler les quelques vides que mon futur patron s'offre en buvant son double expresso. Il sort son Ipad et me présente une vidéo publicitaire réalisée au début d'année. Sur fond de musique entraînante, les plans s'enchaînent, entre les joueurs amusés, manette en mains et sourire aux lèvres, et les serveuses qui semblent sorties d'un clip de rap américain. C'est d'un cliché mais Paul-Henri bat la mesure sur sa tasse avec sa cuillère et Serge le regarde, fier de son poulain. Tu vois me dit-il, on doit absolument casser le mythe du gamer

solitaire, timide et austère. Finalement, le jeu n'est qu'un prétexte, on est un lieu de rencontres, un lieu de vie. Tu sais comment il a rencontré sa femme le Paulo? On avait gagné en intimité d'un coup là. Je te le donne en mille : il l'a rencontrée au Meltdown d'Ixelles, ça ne s'invente pas non? Ça me revient, on en avait parlé l'autre soir, je l'avais d'ailleurs vanné pour ça jusqu'à ce qu'il me montre son alliance gravée du M de Meltdown.

Meltdown, c'est le nom de la franchise, il y en a des centaines dans le monde entier, une gigantesque communauté de joueurs qui se retrouvent pour affronter dans le monde réel les avatars qui se font la guerre sur internet.

À quoi tu joues toi? me demande Serge. Les basiques, CS, Call Of, Fornite, un peu de Mario Kart avec mon beau-frère aussi. Et là, ça fait des nuits que je dors plus à cause de The Witcher 3, une bombe de jeu polonais, vous connaissez? Évidemment qu'ils connaissent, tous les joueurs connaissent ce jeu mais c'est un peu la plaie du business, on y joue tout seul ajoute Serge, sincèrement tourmenté par cette vérité à laquelle je n'avais jamais pensé. Bon, de toute façon, t'auras pas tellement le temps de jouer, c'est surtout dans la logistique et la gestion qu'on compte sur toi. J'énumère mes expériences : un master en économie, deux ans de consultance chez Deloitte puis des tentatives d'intégrer diverses startups aux potentiels inégaux. Je m'en étais bien sorti, j'avais un peu d'argent de côté et je voulais ce boulot pour le kiff, pas seulement pour renflouer le compte en banque. Serge a l'air emballé, il continue de me parler de son histoire, les sept bars qu'il a monté en Wallonie, son voyage aux States comme il dit. Et pour sublimer cette épopée, il ajoute : j'ai même rencontré Steve Jobs quelques mois avant sa mort, à une convention sur l'E-gaming à Los Angeles. Après avoir épuisé son stock d'anecdotes destiné à m'impressionner, il propose qu'on aille jusqu'au lieu qu'il envisage de racheter.

On se dirige vers la rue des Wallons, versant abrupt de la petite cité universitaire. Une vraie piste noire de beaux pavés qui se monte le souffle court et se descend au pas de course. Heureusement, notre destination est à mi-chemin du sommet et on s'arrête face à ce qui a été longtemps Le Crousti. C'est une ancienne sandwicherie. Elle est fermée depuis moins d'un mois précise Paul-Henri. J'y allais souvent quand j'étais au lycée, j'avais même pas remarqué sa fermeture. Faut dire que je me balade plus trop ces derniers temps. Ça me fait bizarre de regarder à travers les vitres et de voir les frigos vides et les chaises métalliques sur les tables. On discute un peu dans la rue, à projeter une ouverture pour la fin de l'été. Il y aurait pas mal de travaux à faire mais Serge a l'habitude. Il gère et je ne dois m'inquiéter de rien, il me met la main sur l'épaule et me lance un clin d'œil en guise de confiance. Ça me paraît être un sacré bon plan, on parle des exigences salariales, je lui dis mon dernier salaire. Il faudra probablement faire un effort, on ne peut pas se permettre de commencer aussi haut mais après un an, si le lieu tourne bien on devrait pouvoir t'augmenter et tu ne seras pas à plaindre. Serge est convaincant, je suis convaincu, Paulo sourit bêtement. On se sert la main et il promet de me rappeler d'ici dix jours pour me confirmer que tout est en ordre.

Je reprends mon ascension le long de la rue des Wallons et je vais me poser le cul par terre sous un cerisier en fleurs. J'attends Catherine, elle passe me prendre dans quinze minutes et nous irons ensemble à l'hôpital apporter quelques œufs en chocolat à papa. En attendant, je profite du dernier jour d'avril au milieu de tous les étudiants.

Louvain-la-Neuve est une ville universitaire qui est sortie soudainement de terre. Il y a à peine cinquante ans, il n'y avait ici rien d'autre que des arbres, des champs et des

vaches pour les remplir. Et à Louvain, l'ancestrale grande sœur, glorieuse université flamande, cinq fois centenaire, les étudiants se tapaient dessus. D'un côté les locaux qui étaient, disaient-ils, chez eux et de l'autre, les wallons qui étaient, disaient les autres, des maudits bourgeois bons à rien. La cohabitation battait de l'aile depuis longtemps et la situation était devenue insoutenable à la fin des années soixante. Les autorités universitaires avaient alors pris les choses en main et avaient trouvé des terres à acheter à mi-chemin entre Louvain et Bruxelles. Ni une ni deux, tout le monde s'y était mis, le chantier démarra et quelques mois plus tard les premiers étudiants arrivèrent, cartable sur le dos et bottes aux pieds pour aller aux cours en traversant les travaux et la boue. Après, ça n'avait pas traîné. En quelques années les bâtiments avaient poussé comme des champignons, les nouveaux diplômés étaient restés et avaient rempli les quartiers, mélanges de jeunes familles et de professeurs. Petit à petit, la population s'était diversifiée, tout le monde voulait goûter à cette nouvelle ville moderne et dynamique.

Mon père, qui avait quitté la Roumanie à la fin des années quatre-vingt, avait trouvé du travail comme régisseur des auditoires de la Faculté des sciences. C'était à lui de s'assurer que les professeurs pouvaient dispenser leur cours dans les meilleures conditions. Il a bossé là pendant presque vingt-ans et n'a jamais remis les pieds en Roumanie. Je ne connais de mon pays de naissance qu'une vague vision fragmentée, entre chants d'enfants, saveurs des plats de fête et habits colorés. De ma mère décédée tragiquement, je n'ai jamais rien su. Et à la chute du communisme, j'avais à peine deux ans, mon père a profité de la pagaille ambiante pour changer d'air. Il a emporté ma sœur et moi et on s'est retrouvés propulsés dans cette ville nouvelle en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire.

Aujourd'hui, la ville semble avoir trouvé son rythme de croisière, la voilà quinquagénaire et fière. Les magasins en vogue se mêlent aux bars et aux restaurants. Entre les différents quartiers juchés aux quatres coins de la cité, on se balade à pied dans un centre-ville grouillant de vie. Les auditoires se vident à mesure que les beaux jours arrivent et de partout des petits groupes se forment, attroupements festifs et chaleureux. Les berges d'un lac artificiel sont prises d'assaut par les jeunes au moindre rayon de soleil. Creusé dans une cuvette, le lac sert de repaire aux nombreux oiseaux qui y ont fait leur terrain de jeu et qui contemplant nonchalamment les frasques des étudiants. J'ai beau être installé dans la ville depuis toujours, je ne me lasse pas de ce défilé incessant. Chaque année, des nouveaux étudiants arrivent, jeunes adultes assoiffés de découverte, d'apprentissage et, plus que de raison, de bière. Les jeunes étudient, ratent ou réussissent, se découvrent et grandissent. Puis les jeunes deviennent vieux et les vieux, qui ont à peine la vingtaine, quittent les bancs de la fac remplacés par de nouveaux jeunes. Bienvenue dans la ville de la jeunesse éternelle. J'ai l'impression d'habiter dans une carte postale mouvante. Chaque jour, des nouveaux visages mais la même scène, immanquablement identique.

Catherine klaxonne, elle est au bout du parking, me fait des grands signes de bras depuis la fenêtre de sa Volvo grise. Dépêche-toi, on est déjà en retard, papa m'a appelé ce matin, il doit passer des nouveaux examens à l'hôpital. Les infirmiers sont passés le prendre ce matin à la résidence et on aura juste trente minutes pour lui dire bonjour entre deux batteries de tests. On passe à une station d'essence acheter de quoi grignoter un bout. Le choix est réduit et pendant que Catherine fait le plein, je me retrouve face au dilemme le plus angoissant des routiers : tartines triangles au thon mayonnaise ou

sandwich mou jambon-fromage? Je prends les deux, y ajoute une salade composée qui semble avoir poussé dans son emballage en plastique et des canettes de soda. Papa en raffole et l'addiction semble se poursuivre comme un héritage honteux dont je peine à me défaire. Je lui prends aussi deux journaux d'actualités, des mots croisés et Sport/foot magazine. J'imagine qu'il sera content d'avoir de la lecture pour pas déprimer dans sa chambre d'hôpital.

On casse la croûte sur le parking de la clinique Saint-Pierre, un affreux bâtiment en béton du début des années septante. Trois ailes hautes de six étages formaient au départ un U géant qui s'est transformé en H avec les agrandissements successifs. Les travaux ne semblent jamais avoir de fin sur les hauteurs d'Ottignies, colline déboisée où le vent souffle en rafales. Malgré le soleil, on mange à l'intérieur de la voiture. Il n'y a plus un carré d'herbe sur ce parking à moitié vide ce midi et les quelques arbres plantés entre les allées plient sous le souffle des bourrasques qu'on se garde d'affronter. Catherine parle vite, mange entre deux phrases tout en envoyant des messages à ses collègues sur son téléphone. Ça avance ton projet de bar? Elle m'envoie la balle en espérant pouvoir rapidement finir son sandwich et rentrer à l'hôpital. Je lui détaille cet entretien informel, la rencontre encore toute fraîche avec ce cher Serge. Elle fait semblant de s'y intéresser mais je vois bien qu'elle a la tête ailleurs. Et tu sais comment va papa? J'ose à peine l'interroger, elle m'avait appelé avant-hier pour me dire qu'il avait fait une chute en allant jusqu'au restaurant de la résidence. L'infirmière qui s'occupait de notre père avait été rassurante, rien de grave, un peu de fatigue probablement et la banale dégringolade du temps qui court.

C'était à la suite de légers oublis à répétition qu'il était

allé passer des examens médicaux il y a déjà quatre ans. À l'époque, Catherine l'avait presque forcé à prendre rendez-vous et il s'était déplacé sûr de son fait : ma fille panique, tout va bien, ne perdez pas trop de temps avec moi, les vrais malades vous attendent. Pourtant, les symptômes se faisaient de plus en plus nombreux : oublis fréquents, difficultés de concentration, problèmes d'organisation et sautes d'humeur. Le verdict était tombé, implacable : Alzheimer. Alzheimer qui, comme un tank sur un champ de guerre, détruisait minutieusement le cerveau de mon père. Pendant longtemps, il n'avait pas voulu quitter son appartement devenu tanière dans lequel s'accumulait un impressionnant fourbi d'objets en tout genre. L'an dernier, il avait finalement accepté de déménager dans cette résidence qui venait d'ouvrir en bordure du bois de Lauzelle. Mais interdiction de toucher à son appartement, il y revenait de temps en temps, parfois y dormant même encore une nuit ou deux avant de rejoindre le centre où le personnel avait pris l'habitude de ses escapades.

Notre festin de pain de mie fini, on se dirige sans traîner vers l'entrée. Au comptoir de l'accueil, un réceptionniste, le combiné à une main et l'autre sur son ordinateur, nous indique le chemin : cinquième étage, troisième porte à gauche, numéro 517.

Papa partage sa chambre d'hôpital avec un vieillard intubé qui respire péniblement, un tuyau dans le nez et deux autres dans le bras droit qui pendent le long de son lit. Il somnole en regardant par la fenêtre un couple de mésanges posées sur la corniche. Il se retourne soudainement à notre présence et fait de son mieux pour masquer son état. Son vieux peigne en bois toujours à portée de main, il se recoiffe puis range rapidement les restes de son repas qui traînent encore sur un plateau en plastique beige. Environnement aseptisé jusqu'à

l'assiette, cette chambre me fout le cafard instantanément.

Papa a énormément maigri, son visage est étiré et la blancheur de sa peau contraste avec le soleil de cette journée. Catherine fait la conversation, lui montre des photos de ses enfants sur son portable. On ne sait pas bien s'il les reconnaît encore ou fait semblant pour ne pas inquiéter sa fille. Il nous demande si on a des nouvelles de maman, dit qu'il la cherche depuis des années, qu'il faut la prévenir car il va bientôt rentrer. Maman est morte, lui rappelle Catherine, elle est morte depuis longtemps papa. C'est d'une tristesse, je ne sais pas comment réagir et j'attends impatiemment que cette conversation morbide se termine. Mais papa insiste, dit qu'elle doit l'attendre mais qu'il a oublié son adresse, il faut qu'on l'aide à la retrouver. D'accord, d'accord, ne t'énerve pas, on cherchera pour toi. Catherine lui dépose les canettes de coca dans son étagère et remplit la corbeille à fruits avec les œufs de Pâques qu'elle lui a apporté. Je l'aide à se lever, il doit aller aux toilettes et me demande de l'accompagner jusqu'à la cuvette pour qu'il garde son équilibre. Je regarde ailleurs et l'aide à remettre son pantalon et à retourner s'asseoir sur son lit. La suite de notre visite n'est qu'un monologue confus, il parsème la conversation de mots roumains que nous ne comprenons pas. Après une vingtaine de minutes où on peine à en placer une, il annonce d'un ton décidé : je dois me reposer, merci à vous d'être passés, on se revoit la semaine prochaine à la maison quand je sortirai. Allongé sur le lit, il ferme les yeux et fait mine de s'endormir instantanément. On s'éclipse et dans un silence gêné, mélange de tristesse et d'incompréhension, on sort en vitesse de l'hôpital.

Sur le chemin du retour, je suis songeur et Catherine me confie ses peurs. Avec Sofiane, on a réfléchi et on pense qu'on pourrait reprendre papa à la maison. Dans la résidence,

il régresse. Je vois bien que le personnel est en sous-effectif et ne peut pas faire son travail correctement. Et puis, ça serait chouette pour les petits de partager ce temps avec leur papy, même si ça ne durera probablement pas longtemps.

J'admire sa détermination, elle est prête à tout pour aider ce père qui ne nous a pourtant pas rendu la vie facile.

Il faudra aménager une chambre, agrandir la salle de bains et les toilettes mais c'est jouable. Comme toujours, Catherine prend l'autoroute dans je me perds dans les culs-de-sac. Elle a cette foi qui n'écoute pas les doutes et quitte à se planter, elle choisit d'ignorer les plans B. Elle n'a pas besoin d'insister, convaincu comme à l'accoutumée, j'accepte de l'aider. Elle a déjà tout prévu, elle prendra congé en juin et le chantier ne devrait pas durer plus d'une semaine.

Elle me dépose chez moi, je passe à la supérette trop chère et m'achète un pack de bières en composant le numéro de François : Mario Kart dans trente minutes, je sors de l'hosto et c'est pas la teuf chez le père Jean et bien besoin de me vider la tête. J'ai des bières et du pastis pour l'apéro, ramène-toi. Il rit jaune. Tu te vides la tête tous les soirs. Mais si je ne viens pas tu boiras pour deux alors attends-moi, je nourris le chat et je débarque.

Mars 1965

C'est la fin d'une époque, le vieux Gheorghe Gheorghiu, qui dirigeait le pays depuis presque vingt ans, vient de passer l'arme à gauche. Il faut du sang neuf et c'est Nicolae Ceausescu qui lui succède à la tête de la république populaire roumaine. Le nouveau président a quarante-sept ans, un sourire d'ange et une coupe de chanteur de rock. Mais il a beau se coiffer comme Elvis Presley, il déteste ces fumiers d'américains, fers-de-lance d'un capitalisme qu'il juge affligeant et obscène. Rapidement, il va poser les premières pierres de sa république socialiste et quelques jours après sa prise de pouvoir, il change le nom du régime pour instaurer le Parti Communiste Roumain.

Pour la plupart des roumains, Ceausescu symbolise l'espoir d'un renouveau, la perspective d'une vie digne, des repas complets deux fois par jour et d'un costume neuf pour la messe du dimanche. Dans tous les médias, il s'affiche fièrement avec sa famille modèle, son épouse et leurs trois enfants. Et rapidement, dans le pays, se construit le mythe de la famille Ceausescu, de braves gens, enfants de paysans, qui ont travaillé dur pour gravir les échelons et qui vont aider le pays à vivre prospère et heureux.

Mais loin du mythe et pourtant à quelques heures seulement de Bucarest, Ivana déprime. À la télévision, dans les journaux, partout s'affiche le cousin Vassili à côté de son ami Ceausescu. Homme de l'ombre, le voilà proclamé ministre de l'Enseignement et de la Santé. Le premier baiser d'Ivana, père absent et amant perdu, le voilà qui pavane sur les grands boulevards, chapeau et costume et il laisse sa fille grandir

dans la rudesse de la vie paysanne. Dans la petite maison de ses parents, Ivana voit ses perspectives se rétrécir à mesure que les années passent. Aucun homme du village ne veut d'une mère presque trentenaire. Les femmes, on les épouse vierge ou on ne les épouse pas. Alors, Ivana se contente de quelques romances clandestines ou éphémères, de cet amour qu'elle ne peut qu'effleurer du bout des lèvres. Pour se consoler, elle se dit qu'elle n'a pas le temps de toute façon pour s'accommoder d'un mari, elle a déjà fort à faire avec sa petite fille.

Elena n'est plus vraiment une petite fille d'ailleurs, elle a eu onze ans et rêve de grandes études. Elle se voit chirurgienne. Ou dentiste. Ou vétérinaire tiens. Qu'importe, elle ne restera pas au village. Adieu les champs de blé, adieu les vaches au pré, Elena veut soigner. Ses grands-parents tempèrent ses ardeurs mais Elena peut compter sur Ivana pour la soutenir. Si ma fille veut aller à l'étranger et faire de belles études, personne ne l'en empêchera. L'argent manque pourtant, les récoltes atterrissent au Parti et les ressources s'amenuisent. La famille a tout juste de quoi acheter le bois pour l'hiver. La bourse que Vassili faisait parvenir ne vient plus depuis trois hivers. C'est de l'histoire ancienne. Florentin se fait vieux à présent, il n'a plus le courage de monter réclamer la pension à Bucarest. Qu'ils aillent au diable Vassili, Nicolae Ceausescu, leur communisme et la grande révolution. Et Maria de calmer son mari, il ne faut pas qu'il s'emporte, il n'est plus très solide.

C'est qui Vassili demande Elena, pourquoi il s'énervé comme ça bunic? On n'ose rien lui dire, ce ne sont pas des histoires pour enfants. Qu'elle en profite, bientôt on comptera sur elle pour aider son grand-père aux travaux agricoles. Il y a déjà les poules, les cochons et l'âne à nourrir. À onze ans c'est un monde et chaque jour elle s'occupe des bêtes mais les récoltes sont mauvaises, les hivers trop rudes et Florentin

n'y arrive plus.

Une pneumonie le cloue au lit, les femmes se relaient à son chevet nuits et jours, lui cuisinent de la soupe et on sacrifie les derniers poulets pour nourrir le grand-père. Florentin assiste à ce défilé avec la certitude qu'il ne viendra pas à bout de la maladie mais il ne s'inquiète plus, il aura bien vécu, entouré de celles qu'il aime. Une vie de labeur mais une vie d'amour, de joies fugaces et de liens solides qui compensent tout le reste. Le repos n'est plus très loin, il a du mal à rester éveillé, n'arrive plus à parler sans tousser. Il se détend, laisse Maria lui masser les orteils comme elle faisait aux premiers mois de leur rencontre. C'est le sourire aux lèvres que le vieil homme s'éteint en même temps que les premiers perce-neiges sortent de terre.

Pour les trois femmes, c'est une autre histoire et après le deuil il n'y a pas de répit possible. Comment s'en sortir toutes seules? Les champs et les récoltes, elles ne savent pas faire et puis, c'est un travail d'hommes, personne n'accepterait ça dans le village.

Elles n'ont plus le choix, il faut aller parler à Vassili, lui dire de s'occuper de sa fille, il a de l'argent, on le voit à la télévision voyager dans le monde entier et se balader dans de belles voitures à travers le pays. C'est décidé, Ivana et Elena iront à Bucarest, Maria, elle, ne veut pas quitter sa maison. De toute façon, elle a déjà soixante-deux ans et elle est convaincue que sa vie est derrière elle. Elle a toujours vécu ici, elle se débrouillera bien toute seule.

Trois semaines plus tard, valises faites et lacets noués, mère et fille s'embrassent et se promettent de se retrouver l'été venu. Ivana lui dit qu'elle rapportera des sous, qu'elle va travailler dur en ville et qu'elle ne doit pas s'inquiéter.

Nicolae Ceausescu a passé le mot : il faut enfanter. La ré-

volution n'arrivera pas toute seule, il y a besoin de main d'œuvre. Que les maris donnent des fils à leur femme et qu'on les mette aux champs. La croissance augmente drastiquement, des millions de petits Roumains arpentent les rues du pays. Pauvres, en guenille, affamés mais bientôt de la main d'œuvre pour faire tourner les usines et l'économie. À moins d'avoir quarante-cinq ans ou déjà cinq enfants, l'avortement est désormais interdit et sévèrement sanctionné. Et si les bébés remplissent les maternités, c'est presque la famine dans les foyers. Des milliers d'enfants sont abandonnés et on construit à la hâte des orphelinats où s'entassent les sans-famille.

Heureusement Elena a sa maman et à deux, il ne peut rien leur arriver. Confiantes et déterminées, elles arrivent à Bucarest et découvrent une ville gigantesque. On ne leur avait pas parlé des boulevards interminables, des immeubles en béton, des quartiers qui s'étirent à n'en plus finir.

Vassili a beaucoup changé, il a pris dix ans qui en paraissent vingt. Il a quarante ans passé maintenant, le crâne dégarni et un ventre qui ne connaît pas la faim. Pour lui, c'est une aubaine incroyable : deux femmes qui atterissent chez lui, le célibataire pour qui la maison est plus tanière que cocon.

Il ouvre grand sa porte aujourd'hui aux deux femmes qu'il avait pourtant refusé d'aider ces dernières années. C'est que la maison est gigantesque, il est tout seul et le travail ne manque pas. Comment pourrait-il entretenir cette grande demeure ? Pour quelques lei et le couchage dans la maison confortable, mère et fille sont au turbin tous les matins. Mais Elena est triste, son village lui manque. Ce n'est pas une vie dit-elle à sa mère, on ne connaît personne ici à part ton drôle de cousin jamais là. Quand Ivana avait exposé son intention de rejoindre Bucarest, elle avait parlé de Vassili comme du cousin éloigné, un gars lambda prêt à dépanner. Depuis l'en-

fance, rien sur le père inconnu et la question toujours éludée, enfouie sous l'adjectif laconique de disparu.

Vassili justement, le disparu qu'on ne nomme pas, est tout à son aise dans son nouveau quotidien. Il parade nuit et jour, habillé en uniforme impeccable et entre les restaurants privés et les soirées de débauche, il profite des largesses du Parti. Il ne passe à la maison qu'en coup de vent, partageant les repas quand bon lui semble. Dans le quartier chic de Vassili, la vie semble fade pour les Ivana et Elena. Mais Elena a la chance d'aller au collège dans une école de qualité. Ses rêves se précisent, elle sera sage-femme, elle veut aider les mères à accoucher. Dans toutes les écoles du pays, on vante les bienfaits des familles nombreuses. Son institutrice est fière d'elle, c'est une élève intelligente, elle fera une bonne sage-femme. Ivana s'occupe de tout à la maison et chaque soir dans les assiettes *ciorbă*, *sarmale* et la traditionnelle *mămăligă* remplissent les ventres de cette famille bancale.

Mais pour Elena, vivre chez ce quadragénaire est plus gênant qu'autre chose. En sa présence, elle se renferme, s'isole et l'ignore tant que possible. Vassili, lui, semble à son aise dans son palace, profitant de ses privilèges comme d'une simple évidence. Il rit fort, raconte ses aventures et peu à peu un rythme se met en place. Ivana se sent chez elle et mère et fille ont le champ libre chaque fois que Vassili disparaît quelques jours avant de revenir les bras remplis de cadeaux.

Les semaines passent et entre Vassili et Elena, les souvenirs du flirt mis sous le tapis refont surface. On sent les attentions du pacha se faire de plus en plus directes et les barrières de la mère disparaître peu à peu. Un soir, il l'emmène en ville. Deux jours plus tard, un bouquet de fleurs est livré à son nom. Vient un collier de perles et même si Ivana ne se fait pas d'illusion sur les intentions du charmeur, elle cède avec

l'envie de baigner à nouveau dans l'insouciance de la romance. Les deux adultes deviennent comme ça un couple de confort où l'amour ne semble pourtant pas avoir de place. Elena vit ça avec un mélange de joie et de résignation. Sa mère semble satisfaite et Vassili est un compagnon joyeux. Mais elle se sent mise à l'écart. Et puis quand même, il est vieux, alcoolique et tout le monde sait qu'il accumule les aventures au bordel. Puisqu'elle aime sa mère plus que tout, elle garde ses doutes pour elle et leur complicité tient le coup malgré tout. Elles arrivent à se retrouver rien qu'à deux, elles rigolent à la moindre occasion, font de la maison leur terrain de jeux et s'aventurent de plus en plus longtemps en ville. Vassili est souvent absent et elles découvrent Bucarest à mesure de leurs longues balades qui s'étirent parfois jusqu'au coucher du soleil. Les voisins tantôt s'amusez tantôt s'inquiètent de voir ce binôme sorti de nulle part et qui vient égayer la vie du quartier sans âme.

Il reste pourtant un secret tapi depuis longtemps, une paternité en suspens qu'Ivana ne peut plus le garder pour elle seule. Alors que Vassili s'en va pour le week-end, elle se résout à parler à sa fille. Elle toque à sa porte et s'invite dans sa chambre. Il est temps qu'elle apprenne la vérité. Ma chérie, si on est ici, c'est parce que Vassili est...

Elle cherche ses mots, dans sa tête rien ne veut sortir de rationnel. Vassili tu sais, ce n'est pas qu'un cousin de Maria bunică. C'est... Tu comprends, on a bien de la chance d'être ici, on ne manque de rien, Vassili est un homme bon. C'est...

C'est ton père voilà tout.

Elena écarquille les yeux comme si elle venait de voir le comte Dracula en personne. Impensable ! Et pourquoi tant d'années de mensonges ? Elena est choquée et sa mère conti-

nue de parler pour chasser le silence. Les mots se suivent et rebondissent sur la carapce d'Elena. Passé la paralysie du choc provoqué par la nouvelle, elle fond en larmes et sent la colère lui parcourir le corps en un instant. Impossible de se contrôler, elle hurle et lance son livre à la figure de sa mère. Je te déteste. Et je le déteste. Plutôt mourir que d'un jour l'appeler père. Elle chasse sa mère à grands coups d'insultes et de cris. Comment peut-elle lui faire ça? Vassili, ce coureur de jupons, ivrogne imbu de sa personne. Ça non, elle ne veut pas, elle ne peut pas y croire.

Face aux protestations d'Elena, sa mère soupire à l'entrée de sa chambre, fait des signes de mains, essayant de chasser les idées noires comme des mouches. C'est un homme égal à tous les hommes. Il n'a jamais demandé à être père mais tu es arrivé, ma joie et ma raison de vivre. Je suis désolée de t'avoir menti si longtemps, je ne sais pas comment j'aurai pu m'y prendre. Ivana lui parle à voix basse, tentant maladroitement de calmer la colère de sa fille.

Elena bouillonne à l'intérieur, elle se prend la tête sous son oreiller et hurle de plus belle. Les cris sont étouffés dans le coussin et se mêlent aux larmes. Sa mère la prend dans les bras en silence et sous le ciel sans soleil de Bucarest, les deux femmes s'agrippent l'une à l'autre, radeau cabossé affrontant les tempêtes de l'existence.

Louvain-la-Neuve, un nom qui inspire l'exotisme bon marché, une sorte de Nouvelle Calédonie du pauvre, en plein cœur de la Wallonie. J'ai grandi dans cette ville qui grandissait plus vite que moi. J'ai toujours eu l'impression de pouvoir fermer les yeux une nuit et de me lever le matin avec un nouvel immeuble face à la fenêtre de ma chambre. Si on partait trop longtemps en vacances, on avait du mal à retrouver le chemin de la maison, perdu entre les nouvelles rues et les grues qui ne quittaient jamais le décor. Construite sur une dalle en béton surélevée, sous laquelle les parkings accueillent les voitures des travailleurs, étudiants ou visiteurs d'un jour, la ville s'étire jusqu'à rejoindre les quartiers résidentiels où de jeunes familles forment la majorité de la population. Et les tentacules de la ville nouvelle grandissent sans pause, bientôt les habitations frapperont aux portes de la forêt et de l'autoroute qui ceinturent son expansion.

Un centre commercial vient d'ouvrir ses portes dans le centre-ville et les écolos sont montés sur leurs grands chevaux presque aussi vite que le prix des loyers. Ils disent que la ville a vendu son âme, que la promesse humaniste et utopiste de l'installation a baissé le pavillon et son pantalon face aux sirènes de l'argent facile. Mais dans le bruit et l'agitation des travaux, personne n'écoute les écolos.

Louvain, on ne l'appelle plus que comme ça, est une jeune quinquina aux mille casquettes. En moins d'un demi-siècle, elle est devenue le centre du pays. Tout le monde veut y faire la fête, savourer la passion de ces ruelles animées. Et maintenant, déambuler et faire son shopping dans un gigantesque bâtiment surplombant la petite gare où les trains squattent

continuellement les trois quais devenus trop étroits pour contenir le flot de visiteurs.

Je loue un appartement sur les hauteurs du lac, un joli duplex que je m'entête à garder alors que je sais pertinemment bien qu'il est beaucoup trop cher pour moi. C'est comme ça, quand j'ai eu mon premier salaire et que j'ai enfin pu quitter la chambre misérable de mon enfance, je n'avais qu'une idée en tête : prouver à mon père que j'avais mieux réussi que lui. J'avais regardé sept minutes sur un site de location et sans hésiter, j'avais pris le plus bel appartement disponible. J'allais déménager de l'autre côté de la ville, assez loin pour ne plus devoir passer chaque jour devant chez mon père mais tout de même assez près pour lui rappeler à intervalles réguliers que son petit appartement sombre et humide était un échec face à la réussite de mes soixante-cinq mètres carrés. Mais mon père s'en calait je crois, il n'a jamais fait la moindre remarque, c'est tout juste s'il a dit que c'était joli en apportant quelques cartons durant mon déménagement. Au final, je me demande encore souvent ce que je fous là, regardant mon salon bordélique, tristement occupé par une télévision écran plat, une armée de consoles et une table basse devenue au fil du temps garde à manger, porte-clés, poubelle et bibliothèque. Cette table, ramenée du traditionnel vide-grenier du quartier, est presque élevée au rang d'icône par mes amis. Avec le temps, elle s'est parée de signatures en tout genre, tatouages et graffiti absurdes, entre répliques de film, souvenirs d'ivresse et gribouillages imprécis. Aux murs, un cadre avec une photographie panoramique d'un chemin de terre ceinturé de gigantesques baobabs. Je ne sais même plus qui m'a offert ça, j'essaye de me rappeler quand j'aurais pu choisir ça moi-même. Ou peut-être est-ce là un souvenir du précédent propriétaire que j'ai toujours eu la flemme de remplacer. Je me dis que moi aussi, à force de rester sur place à

ne manger que des plats congelés et des friandises à longueur de journée, je risque de finir aussi imposant qu'un baobab. Il fait beau et à la télé on s'affole sur les températures particulièrement hautes pour la saison. Et on se questionne sur la météo, feuilleton quotidien à suspens limité qui captive une population entière. Et vas-y qu'il fait trop chaud, que le climat se détraque, que les récoltes vont en subir les conséquences. Ah que non, mon bon monsieur, l'été qui arrive en avance, c'est pas nouveau, déjà en 1975, on avait eu un mois de mai fa-bu-leux. Et les cerisiers avaient donné des fruits comme jamais. Ah oui, vraiment? Alors croisons les doigts pour une belle saison estivale que tout le monde attend avec impatience. Et merci Jean-Pierre, à vous les studios.

J'éteins le poste et me dirige vers ma chambre. Le soleil est insolent, il faut que je me trouve un short et que j'aille faire du sport. À intervalles un peu près réguliers, disons tous les six mois, je me dirige dans le centre commercial tant décrié par les écolos et je me dirige vers l'énorme Decathlon. Je ne sais pas quelle pulsion me prend, tiraillé par l'envie de découvrir les nouveautés, d'admirer les couleurs vives des produits ou encore attiré par ces vendeurs sportifs, souriants et toujours disposés à nous donner leur meilleur conseil. Alors, deux fois par an donc, je me retrouve dans ce Decathlon et rapidement, je me dis que je suis aussi crédible qu'un baobab en Antarctique. Ma seule activité sportive consiste à courir du salon au four quand je me rends compte que la pizza sent le cramé. Pourtant, comme après un bug dans ma matrice en panne, je tente de rebooter mes programmes. Et à chaque fois que je me dirige vers le rayon course à pied, je m'interroge sur le pourquoi de l'absence de S à la fin de pied. On court quand même sur nos deux pieds. La magie de la langue française me pénètre même chez Decathlon. Bref, je suis là, en peu en absence mais tout de même pas-

sionné par les étagères remplies, les chaussures pour tous les types de pieds et tous les types de course : endurance, fractionnée, running, footing, marche, marche nordique, marche scandinave, marche finnoise, marche lapone et jusqu'à la marche du Finnmarksvidda pour les vrais férus de grand air. Je force, à peine, le trait et finalement le pas pour raccourcir mon errance et je choisis une paire de milieu de gamme, pas trop chère car je ne les utiliserai presque jamais mais pas trop bon marché pour ne pas passer pour un radin à la caisse. J'utilise la même technique pour le vin. Si ce n'est que le vin ne reste jamais longtemps dans mon armoire. Mais voilà, ce midi, le vin est vide et mes chaussures, encore dans leur boîte, me donnent envie de sortir prendre l'air.

Autour du lac, *La rêverie du promeneur solitaire* constitue le circuit de jogging le plus prisé des habitants de la ville. Il est rempli et pour éviter les familles en balade et les inévitables poussettes, je passe la majorité de mon temps à zigzaguer sur le bas-côté, entre les oies, les canards et les merdes de chiens. Dans mes écouteurs, la techno hypnotique de Monolink, un DJ berlinois qui psalmodie ses paroles christiques sur des beats house, m'emporte loin dans mes rêveries. Je suffoque pourtant rapidement et je maudis margherita, calzone et napolitaine que je m'enfile à longueur de semaine. J'enchaîne miraculeusement deux tours du lac et, pour rentrer dignement chez moi, je m'offre un troisième tour que je complète en marchant tranquillement.

La musique est coupée par la sonnerie de mon téléphone. C'est Catherine qui m'appelle. J'hésite à répondre, essaye de reprendre mon souffle et décide finalement de ne pas afficher ouvertement le déclin critique de ma condition physique. Autour de moi, la jeunesse éternelle de Louvain-la-Neuve me renvoie acidement à ma trentaine entamée, mon bide à bières et mes maux de dos qui s'accumulent comme autant

de marques de mon immobilisme. J'accélère ma marche en passant devant la zone où s'agglutinent les groupes d'étudiants en train de boire de l'alcool bon marché. Mes chaussures trop neuves, ma démarche pataude et mon souffle court trahissent à coup sûr l'illusion du sportif que j'essaye de maintenir. J'ai l'impression de les voir tous sourire à mon passage, se disant que, jamais, ils ne seront ça dans quelques années. J'imagine leur compassion et je la comprends. Je ne suis pas complètement le modèle à atteindre. Un trentenaire un peu trop solitaire, moral en berne et petite bedaine, qui accueille plus souvent les livreurs Uber que les amis de passage.

Le lac, c'est la cuvette de la ville. N'importe où l'on veut aller, il faut inmanquablement monter des marches qui me semblent démesurément hautes en cette fin d'après-midi. J'ouvre ma porte d'entrée, défais mes lacets et range les chaussures dans leur boîte que j'enterre presque littéralement sous un amas de caisses et de bibelots divers que je laisse planqué dans un placard. Promis, je ne m'infligerai plus ce supplice honteux et lorsque j'aurai décroché ce boulot de manager au nouveau Meltdown et je sacrifierai mon premier salaire à l'achat d'un vélo d'appartement.

Après une douche régénératrice, je reprends mon téléphone où les appels en absence de Catherine se sont accumulés. Deux messages sur le répondeur que je n'écouterai jamais et ce SMS aussi laconique qu'indispensable : "Rappelle-moi vite".

La première sonnerie n'a pas le temps de finir sa boucle que la voix de ma sœur se fait entendre. Merde Sacha, il faut que tu viennes à l'hôpital, papa est décédé.

Dans le silence qui suit, j'ai le temps de me demander si je suis triste ou soulagé par cette annonce soudaine.

Il a réussi à se lever de son lit et, alors qu'il était seul dans la

chambre, a ouvert la fenêtre et s'est jeté dans le vide.

Le choc, les dernières fois que je l'avais vu, il avait du mal à se tenir debout sans l'aide de sa canne et voilà qu'il arrive à escalader la fenêtre. Sacrée performance. Je me revois suant en alignant les foulées et je me dis que je n'aurais jamais la force d'escalader une fenêtre. Catherine continue de parler, s'inquiétant peu de ma réaction. Ou peut-être veut-elle éviter d'entendre mon avis. Ses explications sont floues, se perdent dans des mots vides de sens pour moi. Désœuvrement. Abandon. Lassitude. Ultime recours. Il était plus malade qu'il ne voulait le montrer, ça faisait des jours qu'il ne mangeait presque plus rien m'ont dit les médecins. Tu peux arriver quand? Il faut constater le corps ensemble et il y a des papiers à signer. Des papiers à signer? Je n'avais jamais envisagé qu'il faudrait s'occuper d'un mort plus que d'un vivant. Je réponds oui à tout machinalement, je raccroche et prends la direction de l'hôpital.

Catherine fume une clope sur le parking, elle a les yeux rougis par les larmes. Tu as recommencé à fumer? Ma remarque n'attend pas de réponse, elle me fait la bise et me serre quelques secondes dans les bras. C'est pas beau à voir, après un saut du cinquième étage, papa est passé de légume à purée. On était préparés depuis longtemps à sa disparition et même si la manière nous surprend, on est loin d'être dévastés. Catherine a toujours eu le don de canaliser sa colère et sa tristesse. Avec son travail, il lui arrive quelquefois de voir des personnes décédées. Et c'est pire quand ils sont encore vivants insiste-t-elle, la mort collée au corps, trimbalant le cadavre de leur mari, de leur femme, de leurs enfants. C'est pour ceux qui se battent qu'il faut vivre plus fort, si papa n'avait plus la force de lutter, je suppose qu'il a choisi la meilleure solution.

C'est au sous-sol que le corps inanimé de mon père est posé

sur une table métallique à roulettes. Du moins ce qu'il reste de son corps. Les os brisés ne supportent plus que très partiellement ses membres rachitiques. Il a la mâchoire fracassée, le nez tordu et les yeux enfoncés dans ses orbites. Je détourne le regard après un rapide coup d'œil qui me donne un haut-le-cœur à m'en décrocher l'estomac. On remonte à l'étage et entreprenons de ranger sa chambre.

Dans le silence et avec une lenteur démesurée, on replie ses quelques habits dans une valise en cuir brun. Rien pour expliquer son geste, pas un mot ou un message à nous transmettre, je dois me contenter de ce visage en mille morceaux comme ultime souvenir. Tu m'aideras à faire le tri dans la maison? Catherine est déjà passé à la logistique, elle avance dans son existence avec l'efficacité d'une grue louvaniste. Toujours en mouvement, à regarder devant et à bâtir l'avenir. Alors, je m'accroche à ma grue de sœur, cheffe de chantier toujours dans l'action. On va passer le cap, ne t'inquiète pas. N'oublie pas que c'est mieux pour lui, tu vas tenir le coup Sach? Je la regarde et j'essaye de sourire. Bien sûr que je vais tenir le coup. Et je m'imagine au milieu du gigantesque chantier de mon existence, les grues volant au-dessus de ma tête et moi, au milieu des gravats, en train de creuser mon propre trou à la pelle.

Août 1968

Elena a treize ans, c'est la fin des vacances scolaires et bientôt elle reprendra le chemin des classes. Elle a passé l'été chez Maria, c'était la première fois qu'elle retournait au village depuis son départ. Elle y a retrouvé ses amis d'enfance et a profité des joies simples de son âge.

Là-bas, il n'y a qu'une petite école où toutes les classes sont mélangées et la fréquentation passe du simple au double selon qu'il fasse beau ou qu'il pleuve. Dès l'arrivée du printemps, les enfants partent aux champs aider les parents et la pauvre institutrice se retrouve seule avec ses cahiers. Elena se dit que, quand même, elle a bien de la chance de pouvoir aller en classe même si ce n'est pas drôle tous les jours. Ici, ses copines savent à peine lire et certaines sont déjà fiancées. Sur les berges du majestueux Danube, elle se rend compte que les barreaux d'une prison sont parfois plus solides quand ils sont invisibles. À Zimnicea, les paysans manquent de tout, se plaignent en cachette mais continuent tous les matins leur dur labeur.

Ici comme ailleurs, la grande modernisation du pays s'est bien accentuée en deux ans. La moitié du village a été rasée pour y construire d'imposants immeubles en béton. C'est en fin des petites maisons individuelles qui prenaient trop de place, chaque famille loge maintenant dans des appartements uniformes et les jardins collectifs sont partagés en bordure de ce qui est devenu en quelques mois une ville. La vieille Maria a bien de la veine, on l'a laissée tranquille dans sa petite maison de bois à l'extérieur du village. Au bord de la forêt, elle ne possède pas de terre exploitable et les archi-

tectes du Parti s'étaient dit qu'à son âge, elle ne vivrait plus si longtemps. Il serait toujours temps de raser cette maison plus tard. Mais pour l'heure, elle se débrouille très bien toute seule, c'est l'ancienne du village, les mères passent chez elle faire garder les bébés le temps d'une course à Alexandria quand il n'y a plus rien dans les rayons des magasins d'état. Au fin fond du pays, les stocks ont toujours du mal à arriver, les rations familiales sont réduites à portion congrue et il faut jouer des coudes et des bacsis pour compléter les assiettes. Heureusement, la solidarité est érigée en vertu ultime. Tous dans le même bateau, il faut bien écoper quand le navire prend l'eau. On rigole de ses malheurs, on chasse la tristesse à coups de blagues comme un balais chasse la poussière sous l'étagère.

La vieille Maria n'a pas besoin de grand chose, elle mange peu et garde des réserves de côté pour les amis de passage. Dans sa cuisine, les épices se jouent du manque et donnent à l'endroit un air de fête. Il y a toujours quelque chose sur le feu, elle s'accommode de peu et trouve quoi qu'il arrive de quoi préparer la plăcintă aux pommes, le gâteau favori d'Elena. Pendant cinq semaines loin de Vassili et des corvées de maison, la petite-fille a été chouchouté par sa grand-mère qui semblait plus en forme que jamais.

Au moment de se dire adieu, les larmes ont coulé longtemps sur leurs deux visages. Elles se sont données rendez-vous l'été prochain et dans le train qui la ramène à la maison, Elena ferme les yeux et prolonge le souvenir d'un été qu'elle aurait voulu ne jamais quitter.

Pendant ce temps, le pacte de Varsovie et la solidarité communiste de l'Est se sont fracassés en un éclat. À Prague, les troupes soviétiques sont entrées en ville comme un éclair. Près de quatre-cent-mille soldats ont envahi la capitale dans la nuit du 21 août. La Tchécoslovaquie se réveille sous le

choc, son socialisme à visage humain est sommé de rentrer dans le rang. Depuis quelques mois et l'arrivée au pouvoir du réformateur Alexander Dubcek, un vent de liberté soufflait dans le pays. Liberté d'expression, liberté de circulation, décentralisation de l'économie, voilà des idées qui n'inspirent rien de bon à l'URSS en cette année 1968. Il faut tuer dans l'œuf cet élan d'impertinence et garder la main sur la gestion de ce grand pays au centre de l'Europe.

Curieusement, au lendemain de l'invasion, la réaction tchécoslovaque n'arrive pas. Ou plutôt si, elle arrive comme la volonté affichée de ne pas se ranger du côté de la violence. Les militaires et la population locale sont appelés à ignorer les envahisseurs mais sans prendre le risque de les combattre. Le rapport de force est trop déséquilibré, dans la ville, les chars quadrillent les places. Les troupes soviétiques fanfaronnent en dressant fièrement les canons, montrant à la petite nation qu'elle n'a qu'à bien se tenir en place.

En Roumanie, ce débarquement démesuré provoque une colère incommensurable chez Nicolae Ceausescu. Comment osent-ils priver un pays de son autonomie? Il n'est pas né celui qui va faire sa loi par chez moi. Ni une ni deux, il convoque son état-major et décide d'organiser dans la foulée un gigantesque rassemblement populaire sur la place du Palais. Il est treize heures quand, entouré de l'ensemble des leaders du parti, Ceausescu se présente face à une foule immense. Elena et Ivana sont au milieu de la masse en délire. Ils sont peut-être cent mille à attendre les mots du Conducător qui n'y va pas de main morte. Sur son balcon, il fustige le comportement des envahisseurs et exhorte les roumains à se tenir prêt à défendre leur pays en cas d'une éventuelle invasion. Le regard droit, les mots affûtés comme des sabres et les gestes précis, Ceausescu guide son peuple avec aplomb. Vassili est en transe dans la suite officiel aux côtés du charismatique dirigeant. Sur la place, des milliers d'hommes et

de femmes applaudissent à tout rompre. Les hurrahs se succèdent dans les rangs des spectateurs exaltés. Le dirigeant est un homme de pouvoir, il a tenu tête aux Russes et a refusé d'envoyer ses soldats en Tchécoslovaquie. Vassili boit toutes les paroles du leader comme de la petite vodka. Mais pour Ivana, ce cirque ne laisse présager rien de bon, à quoi sert de tenir tête aux Russes s'il n'est pas fichu de donner à manger à son peuple? Vassili, comme tant d'autres nantis du Parti, se félicite de sa situation et n'entend rien des privations silencieuses. En ce soir de liesse, accompagné de ses camarades, ils se dirigent en chantant dans une cantine pour fêter l'avenir glorieux de la nation.

Elena et sa mère rentrent seules à la maison. Dehors il fait étouffant, les gens s'exclament et s'enlacent. Ceausescu est notre sauveur, personne n'osera venir attaquer la terrible Roumanie. Ne faut-il aux hommes que quelques phrases bien tournées pour leur faire oublier tous leurs tourments? Les deux femmes ferment la porte de la maison à clé, laissant le bruit et l'agitation de la ville derrière elles. La réalité les rattrape pourtant jusqu'au cellier. Même Vassili, pourtant ministre et ami personnel du Camarade Ceausescu, n'a plus grand chose à mettre dans la soupe. Entre les bouteilles de vin moldaves et la vodka ukrainienne que le poivrot négocie en cachette, Ivana sélectionne parcimonieusement pommes de terre, oignons et betteraves pour le repas du soir.

Ma chérie, bientôt les choses vont changer, je vais trouver un moyen de quitter le pays et on va partir d'ici je te le promets. Il me faut juste encore un peu de temps pour m'organiser. Tu devras être patiente et surtout n'en parler à personne, si quelqu'un apprend que l'on veut s'enfuir, Vassili sera au courant directement et ne nous laissera pas partir. C'est que le père paria profite bien de ce foyer récompensé.

Il a pu congédier son ancienne femme de ménage et laisse mère et fille s'occuper de la cuisine et du nettoyage. Quand il est de passage à la maison, c'est toujours dans un costume de grand prince qu'il apparaît. Cadeaux, légumes et belles pièces de viande, il remplit les placards et invite Ivana au restaurant ou au cinéma. La mère laisse faire, dans sa solitude d'exilée, la tendresse d'un homme lui semble bonne à prendre. Mais à chaque départ, c'est la même rengaine, cette sensation étouffante de dépendance et l'horizon qui se rétrécit.

Ivana s'en contente, résignée. Mais régulièrement revient avec cette envie de départ. Elle même ne sait pas trop si elle y croit vraiment et d'habitude Elena joue le jeu et ensemble, elles se projettent ailleurs.

Mais cette après-midi, Elena n'a pas le cœur à faire des compromis, elle jette son couteau au sol et crie à sa mère qu'elle ne tiendra jamais une année de plus dans cette demeure et qu'elle préfère mille fois retourner à Zimnicea et vivre chez Maria.

Face au silence coupable de sa mère, Elena crache sa colère quelques minutes de plus et file s'enfermer dans sa chambre sans prendre la peine de ramasser le couteau à terre. Ivana, en pleurs, continue la cuisine et mange seule dans le silence pesant de cette maison prison.

Le soleil se couche lentement sur la ville en liesse quand les pas bruyants de Vassili se font entendre dans la rue. Devant la porte fermée à double tour, il s'égosille. Impossible de viser juste, la serrure se dérobe sous sa clé. Ouvre-moi, Ivana, ouvre à ton homme chéri. Elena a des crampes au ventre et le visage humide trahit ses larmes. Elle entend celui qu'elle refuse d'appeler papa chanter des hymnes révolutionnaires tout en se gavant bruyamment de soupe. Sa mère tente tant bien que mal de faire taire le poivrot. La soupe avalée, Vas-

sili couvre Ivana de louanges mielleux et Elena trouve finalement le sommeil au son des rires coquins qui sortent de la chambre à coucher.

Quand Elena se lève le lendemain matin, elle croise sa mère en train de faire la vaisselle. Elle lui jette un regard noir, ne s'attarde pas et part en ville à la recherche d'objets perdus. C'est toujours pareil, les lendemains de fête, on retrouve des vestes, des chapeaux, des chaussures même parfois et puis surtout, de l'argent dans les caniveaux. Les gens se prennent dans les bras, dansent, gesticulent, se découvrent et, portés par leur ivresse, ils abandonnent là monnaie et accessoires.

Ils sont des centaines de gamins à fouiner dans les ruelles, aux abords des bars et des restaurants, à la recherche de quoi améliorer ponctuellement leur quotidien. La récolte est maigre mais Elena rentre à l'heure du déjeuner avec une poignée de lei et surtout une montre à gousset qu'elle pourra revendre à bon prix sur le marché d'Obor. La maison est rangée, dans le four, une pintade sortie d'on ne sait où mais pas la moindre trace de Vassili. Cadeau de départ sourit Ivana, il est parti en mission officielle. Le Conducător veut que tout le pays soit au courant de la position du Parti alors il s'est lancé dans une tournée des campagnes. Aux côtés d'une délégation de bureaucrates, Vassili s'en est allé en Bucovine pour dix jours. Ils vont organiser un meeting chaque soir pour consolider la bonne image du président.

Le mythe se construit dans les campagnes aussi, la Roumanie a résisté aux terribles russes, notre nation est invincible. Et chaque jour, des milliers de paysans assistent ébahis à la propagande qui, efficace, se répand comme une traînée de poudre.

Après des semaines loin de ses cahiers, Elena se réjouit à l'idée de reprendre l'école. Le sac en bandoulière et l'uni-

forme impeccablement repassé, elle arrive d'un pas décidé dans son lycée. Mais dès les premiers cours, elle déchanté vite. Le programme a changé et les instituteurs appliquent les consignes à la lettre. L'an dernier, ils étudiaient la littérature du monde entier. Elle avait découvert Jules Verne, les plus folles aventures qui soient. Mais en ce début septembre, les rideaux sont tombés, on éteint les lumières, la fête est finie. Plus de Jules Verne, plus d'aventures, plus de littérature française. Les élèves apprennent à glorifier les vertus de l'homme roumain, le fier agriculteur, le brillant ingénieur, le soldat généreux. Et dans toutes les écoles désormais, les chants nationalistes se multiplient. Dans les cours de récré, on rejoue mille fois la scène du balcon et Ceausescu devient Michel le Brave, partant en croisade contre l'Empire ottoman.

Le cimetière où a lieu la mise en terre est à cinq cents mètres de chez moi. J'y passe régulièrement quand je me balade dans le quartier. Caché dans une impasse à l'extérieur de la ville, on y entend la circulation continue des voitures arrivant à Louvain par la voie rapide. C'est Catherine qui a pris en charge toute l'organisation de la cérémonie, je me suis contenté de la logistique et de la bonne tenue du verre de l'amitié que nous allons partager en sortant du cimetière. J'ai réservé une salle polyvalente et dressé hier soir les bancs et tables en plastique que j'ai maladroitement décoré de nappes en papier, embellies par des illustrations colorées de fleurs exotiques.

Depuis qu'on s'est quittés à l'hôpital, on se retrouve tous les jours avec Catherine pour graver à deux la montagne de papiers administratifs qui semble ne jamais finir de s'élever. À chaque formalité se succède la suivante dans un improbable jeu de poupées russes que je découvre avec un désarroi chaque fois grandissant. Quand on téléphone à l'ONSS, on nous rappelle de prévenir le SFP qui nous dirige vers l'INAMI qui nous signale que notre père, n'étant pas ressortissant de l'UE, a besoin du document U2 en ordre de validité signée, et tamponnée, par le FOREM. Et la valse des acronymes s'étale à l'encre noir sur le dos de mes tickets de courses. Heureusement, Catherine a l'habitude de ce jeu de piste sans trésor. Elle se dépatouille calmement et avec son organisation minutieuse, elle complète les démarches à la manière de Mario passant d'un niveau à l'autre simplement muni de sa salopette bleue. Quand vient le jour des funérailles, ma plombière de sœur a beau avoir les traits tirés par les nuits

trop courtes, elle se tient fièrement à l'avant du petit cortège accompagnant le cercueil.

Depuis des jours, le soleil ne faiblit pas et alors que j'essuie les premières gouttes perlant de mon front, je m'étonne de n'avoir jamais imaginé d'enterrement ensoleillé. Dans les films, ou peut-être juste dans mon imagination, les obsèques ont toujours lieu sous un fin crachin et les plans de chaussures cirées pataugeant dans la boue s'enchaînent à ceux des visages humides, mélange de larmes et de gouttes de pluie. J'imaginai un curé traînant la patte, la bure maculée de boue et murmurant des mots dans un latin inintelligible. Mais il fait presque trente degrés et c'est Amédée, un prêtre sénégalais, qui se charge de la liturgie. L'entrain avec lequel Amédée dirige son office contraste de manière presque comique avec la personnalité de mon père, qui distribuait les mots avec la parcimonie d'un moine cistercien.

Le prêtre gesticule, s'enthousiasme de notre présence nombreuse alors qu'en comptant les fossoyeurs, on doit être une petite vingtaine. Les yeux pétillants, il enchaîne des métaphores que j'ai du mal à associer à mon père. Dieu ramène une brebis dans son troupeau. Il aura œuvré avec la patience de l'artisan, construisant pour ses enfants une étable pleine de vie. Un homme juste et bon qui laissera longtemps les souvenirs de sa vie. Parmi la vingtaine de personnes présentes, je reconnais Didier, Hugues et son épouse, des collègues de longue date; la pharmacienne du centre-ville, chez qui mon père s'alimentait en aspirines depuis vingt ans; des amis du club de poker dont les visages me sont vaguement familiers; des proches de Catherine et Sofiane avec qui je suis déjà parti en vacances dans le Lubéron; mes potes Mickael et François, toujours là depuis la maternelle; et ce mec étrange que je n'ai jamais vu. Je le devine largement plus vieux que mon défunt père, je le dirais même presque centenaire. Il porte une

chemise épaisse qui masque son allure chétive. Au-dessus de son visage couvert de rides, un chapeau trilby en feutre beige dissimule ses oreilles étirées par le poids des années. Il semble sorti d'une autre époque et j'ai beau chercher dans tous les recoins de ma mémoire, je ne le vois apparaître nulle part ailleurs que dans une scène d'un film d'Emir Kusturica.

Condoléances. Toutes mes pensées sincères. Courage.

Avec Catherine, Sofiane et les enfants, on forme une courte chaîne à laquelle viennent s'attacher une poignée de secondes chaque personne présente. Cette gravité qui sonne faux semble plus émouvoir Sofiane que nous. Il verse quelques larmes et le petit Yanis, voyant son père perdre de sa prestance, commence à sangloter de plus en plus fort. Ses pleurs accélèrent encore le mouvement, on ne veut pas s'attarder sous le soleil et les cris du bébé. Le vieillard inconnu passe derrière le petit attroupement et sort du cimetière sans même nous saluer. On laisse les fossoyeurs, qui ont déjà troqué leur chemise pour un t-shirt blanc, commencer à recouvrir le cercueil de grosses pelletées de terre. Sur le parking, les discussions se mélangent, on parle autant des souvenirs de mon père que de la météo de ces derniers jours. Amédée est tout sourire, se souvient d'avoir discuté avec mon père lors du mariage de la fille d'une ancienne collègue. On part à pieds et en tête du cortège, je découvre, impressionné, que la mémoire du prêtre semble s'étirer à l'infini. Il se souvient de chaque rencontre comme si c'était hier. Les hommes ont tous leur magie particulière, même le plus timoré des timides renferme en lui la plus inestimable des histoires. Il suffit de savoir écouter. Derrière ses lunettes rondes, le regard malicieux du sénégalais me transperce. Sur le trajet, il joue avec Zoé, discute avec les vieux et rigole aux blagues de mes deux amis d'enfance. Déjà quand on était gamins, le père Jean, il nous fichait la trouille. Tu te souviens quand on avait cassé la

fenêtre de la voisine en jouant au foot dans la cour. Et qu'on avait planqué la balle pour masquer notre bêtise. À peine on avait mis le pied dans le salon qu'il avait tout de suite vu à notre regard qu'on avait fait une connerie. Il n'avait pas eu besoin de se répéter deux fois qu'on avouait fissa, plus efficace qu'un agent de la CIA. Et la vieille Mireille qui n'avait même pas entendu le carreau se casser, elle était sourde comme un pot. On était partis l'après-midi même lui acheter une nouvelle fenêtre.

Dans la salle polyvalente, l'ambiance est détendue, on ne parle plus tellement de mon père. Quelques photos discrètes sont posées en hommage des moments marquants de sa vie. C'est-à-dire de tout ce qui s'est passé après ses quarante-sept ans. Il est arrivé en Belgique après l'assassinat de Nicolae Ceausescu, le leader communiste qui a mené la Roumanie d'une main de fer pendant un quart de siècle. Je ne sais rien de ce pays de naissance que nous avons fui alors que nous n'étions que des marmots encore rampants. D'après mon acte de naissance, je suis né à Medgidia, une petite ville au sud du pays. Mon père était ingénieur je crois. Il a bossé pour des projets de rénovation urbaine, des chantiers sur Bucarest et puis la construction d'un grand canal reliant le Danube à la mer Noire. D'après le peu qu'il nous a raconté, c'était pas simple la vie à l'époque et j'ai compris qu'avec son statut d'ingénieur, il avait eu droit à pas mal de privilèges. Alors, quand ça a pété à Bucarest et que toutes les villes se sont embrasées à l'idée d'une liberté nouvelle, il a préféré s'enfuir plutôt que de passer du côté de celui qui rend les comptes. À l'époque, l'Union Européenne avait mis sur pied une politique d'accueil pour endiguer la vague de violence qui prenait place à l'Est. Les victimes d'un système oppressif avaient enfin le droit de crier leur haine et certains s'en sont donnés à cœur joie, taillant dans les tas des cou-

pables-complices-suiveurs, biffez la mention inutile. Tout le monde était potentiellement fautif et évidemment mon père en avait plus profité que les autres de ce national communisme qui appauvissait le pays alors que Ceausescu et ses amis se gavaient dans l'opulence.

Ce discours théorique ne me vient pas de mon père. Il s'est toujours bien gardé de parler de la Roumanie, apportant dans ses bagages le silence d'un peuple pour lequel la liberté d'expression était synonyme de défiance à l'État. C'est YouTube et ses milliers d'archives qui m'ont offert ces quelques bribes de savoirs. Maintenant que mon père est enterré et ses souvenirs derrière lui, mon ignorance me frappe comme un boomerang. Je ne connais presque rien de ce pays, rien de mes racines, rien de cette histoire immense écrite et ré-écrite à l'envie.

Les collègues de mon père se sont déjà éclipsés en me formulant à nouveau les mêmes condoléances d'usage sans âme. Mon père, une dernière fois affublé de ses adjectifs collés au corps : rigoureux, honnête, travailleur, discret. On se serre la main et je vois partir avec soulagement ces hommes avec qui je n'avais jamais parlé.

Je sais ce que tu penses. Sofiane m'apporte une bière et on s'assied dans l'herbe taillée à ras qui compose le minuscule jardin de la salle paroissiale. C'était pas un homme facile mais si vous êtes là, c'est à lui que vous le devez, il a tout fait pour vous donner les meilleures cartes dans la vie. Et si sa façon de faire n'était peut-être pas très sensible, on peut quand même se réjouir du résultat?

C'est quoi le résultat tu penses? Un fils seul et sans emploi ou une fille mariée et mère d'une jolie famille? Je me demande bien où est la touche de mon père dans ce qu'on est aujourd'hui.

Elle est justement là, la touche, dans la liberté d'être ce que

vous êtes, ne pas avoir de compte à rendre à personne et choisir votre destin s'affranchissant d'un passé trop lourd. La colère ne doit être qu'une étape, pas un état. Avance Sacha, ne reste pas bloqué dans la frustration.

La cloche sonne quinze heures à l'église, Catherine commence à ranger les nappes et les couverts avec sa bande d'amis. Sofiane la rejoint et je termine ma Jupiler avant de les aider pour rapidement conclure l'épilogue de cette vie silencieuse et solitaire.

De retour chez moi quelques heures plus tard, je repense à cette discussion, à cette cérémonie minable et à l'impact que mon père aura laissé. Ou plutôt l'absence d'impact, cette existence traversée en fantôme qui ne s'entrechoque qu'avec trois collègues et des enfants-souvenirs qu'il a ramenés de Roumanie. Nous sommes les médaillons mobiles d'une existence que nous n'avons jamais connue. L'estampe effacée d'une Roumanie qui semble n'avoir jamais existé.

Je surfe un peu sur le net, à la recherche d'images de mon passé. Quelques extraits en noir et blanc d'une foule compacte massée sur la place du Palais pour un discours de Ceausescu, des villages où des paysans en gros sabots ramènent les chèvres à l'étable. Voilà ce qu'il me reste de racines que je n'ai jamais cherché à déterrer. Dans la douche, la sonnerie de mon appartement retentit. Je laisse l'eau couler et ferme les yeux sous la confortable chaleur du jet. Je n'attends personne et pourtant quelqu'un semble s'acharner sur mon interphone. Je coupe finalement les vannes, m'essuie en vitesse et je passe ma tête par la fenêtre.

Assis sur un petit banc en bois au milieu de la place en pavés, le vieux de l'enterrement a le regard dans le vide. Bonjour! Il sursaute et lève la tête, un peu paniqué. Je peux vous aider? Vous étiez à l'enterrement de mon père hier, c'est ça? Il cherche ses mots et dans un français hésitant finit par me

répondre. Je l'ai bien connu à l'époque, vous avez un peu de temps? Je lui dis de patienter cinq minutes, je termine de me sécher, enfile des habits rapidement et je le retrouve devant chez moi. Il est minuscule et seul le poids des années semble le faire tenir debout. Je m'appelle Vladimir Siomine, j'ai longtemps connu votre père, on s'était un peu perdus de vue mais notre amitié ne nous avait jamais vraiment séparé. Je ne comprends rien à ce qu'il me raconte, je n'ai jamais entendu parler de ce type et il poursuit ses explications face à ma mine de plus en plus déconfite. Qu'est-ce que tu sais de la Roumanie, qu'est-ce que Jean a réussi à te transmettre? Pas grand-chose, il était très discret et on n'a jamais vraiment abordé la question. Mais vous êtes qui d'abord? Et pourquoi vous débarquez comme ça le jour de son enterrement. Comme je te disais, je m'appelle Vladimir Siomine. Tes parents m'appelaient Sio. Je connaissais bien ta famille, on était ensemble à la fin des années nonante, lorsque tout a pété et qu'il a fallu fuir. Mais je ne sais pas si la journée est bien choisie pour te parler de ça. Je te laisse mon numéro, je reste encore à Bruxelles pour l'instant, j'ai des vieux amis à voir. Appelle-moi quand tu es disponible et prêt à m'entendre, je pense que ça peut t'intéresser. Il remet son chapeau sur sa tête, me tend une minuscule main que je n'ose pas serrer de peur de la briser, et me laisse sur la place, encore stupéfait par cette rencontre improbable.

Novembre 1968

C'est une catastrophe, une calamité, un cataclysme : Ivana est enceinte. Elle n'a plus ses règles depuis trois mois et le médecin est catégorique : la grossesse se déroule parfaitement et le fœtus entre dans son deuxième trimestre. Félicitations madame, vous êtes la fierté de ce pays. Mais Ivana n'en veut pas de cet enfant surprise. Même si la joie, même si l'amour, même si les rires et les beaux jours. Elle connaît les doutes, les manques, la frustration et puis le père qui reste absent. Elle n'a plus qu'une seule envie : partir de ce pays sans espoir et surtout se détacher de l'emprise de Vassili. Confort contre compromis, c'est fini, elle ne veut plus de cette relation qui ne va nulle part.

Elle avait pourtant pris ses précautions, tenté de son mieux d'éviter cette seconde grossesse. Mais voilà que l'histoire se répète et dans son ventre grandit la preuve concrète de sa servitude. Vassili est maître chez lui et même s'il laisse les deux femmes mener leurs vies en son absence, elles savent bien ce qu'elles lui doivent. Elles se sentent misérables dans cette maison trop grande et dans cette ville qui ne veut pas d'elles. À la perspective de porter cet enfant et d'officialiser ce lien avec Vassili, Ivana tremble de colère et de tristesse. C'est tout bonnement impensable. Face au médecin, elle n'y va pas par quatre chemins. Docteur, l'homme qui m'a mis enceinte ne m'aime pas et je ne l'aime pas non plus. Je ne veux surtout pas de cet enfant que je traînerai comme un boulet. Le médecin souffle dans sa blouse. C'est la loi vous savez, on ne peut pas interrompre les grossesses, on a reçu des consignes strictes et je risque gros à vouloir vous aider. Il l'accompagne jusqu'à la porte et lui dit que, parfois, les

enfants transforment les hommes.

Dans la salle d'attente du centre médical, plusieurs autres femmes avec un seul et même souhait : Docteur, aidez-moi ! Mais la loi, c'est la loi, il faut peupler le pays, mesdames prenez sur vous, c'est de l'avenir de la nation dont il est question. Et les sanglots se noient les uns dans les autres quand les ventres s'arrondissent.

Depuis que Vassili est rentré de sa tournée en Bucovine, il pavane, fier comme Artaban. L'image du Parti n'a jamais été aussi bonne. Il se galvanise devant Ivana et lui promet que bientôt ils déménageront dans un magnifique appartement flambant neuf dans les beaux quartiers de la ville. Il parle, il parle et ne remarque même pas que plus personne ne l'écoute depuis longtemps. La fissure entre le peuple et les élites se creuse chaque jour et le rêve communiste commence à prendre l'eau. En façade tout est rose mais à l'intérieur des maisons, c'est l'angoisse, les rations sont maigres, les enfants ont faim et le travail est dur.

Pour anesthésier tout risque de rébellion, la Securitate veille au grain. Un réseau d'informations et d'espionnage parfaitement huilé qui surveille tout le pays. Des anciens dirigeants du KGB sont venus expliquer leurs méthodes au Conducător qui s'émerveille de son nouvel outil comme un enfant devant un train électrique.

Dorénavant, ça sera Vassili qui sera responsable de ce qu'on appelle dans une périphrase audacieuse le "Département de la Sécurité de l'État". Le peuple roumain est sommé de contribuer à l'effort national et chacun devient espion, traquant amis, voisins et jusqu'à sa propre famille. Un mot de travers sur le Parti et on peut s'évaporer d'un claquement de doigts.

Elena, de ses yeux d'enfant, s'amuse d'un rien et s'accommode de tout. Avec les amis de sa classe, ils ont établi leurs quartiers à la patinoire depuis quelques semaines. Elle y traîne chaque jour en revenant de l'école, ne rentrant à la maison que bien après la nuit tombée. Sa mère lui fait confiance, Elena est débrouillarde et courageuse, des qualités qu'elle rêverait d'avoir alors qu'elle tremble de honte et de peur en pensant à son ventre qui se transforme lentement. Le soir, elle regarde sa fille dormir et se rêve loin d'ici, à deux dans un pays chaud, portant des habits légers et marchant dans le sable.

Dans un élan d'audace, elle se décide d'aller voir Madame Stoica, une voisine en qui elle a confiance. Depuis qu'elle est arrivée à Bucarest, elle va parfois faire le ménage chez cette veuve au portefeuille bien rempli. C'est une vieille dame qui ne croit plus au régime et qui ne sort de son appartement que pour aller faire ses courses et voir sa fille à trois rues de chez elle.

Il fait nuit noire. Ivana a juste eu le temps de cuisiner une demi-douzaine de biscuits à la cannelle. La voisine ne semble pas surprise de son arrivée impromptue. Elle lui propose un thé dans le salon. Il faut que vous m'aidiez, je suis enceinte mais je ne veux pas de cet enfant. Vous savez bien comment est Vassili, je ne veux plus vivre avec lui, il ne s'intéresse qu'à lui-même et ne vient me trouver que quand ça l'arrange. J'attends des nouvelles d'un ami d'enfance qui a réussi à partir en Autriche. Il pourrait peut-être nous accueillir dans les mois à venir. Madame Stoica lui somme de parler moins fort, maintenant même les murs ont des oreilles. Ivana, ma pauvre, c'est très compliqué ce que tu me demandes là. Tu en es à quel mois? C'est formellement interdit d'interrompre une grossesse, tu le sais bien. Si on le découvre, tu risques la prison et pour le médecin qui t'a aidé, ça serait encore bien pire. Certains disparaissent sans autre explication et on ne les

retrouve jamais.

Ivana est pétrifiée. Comment choisir entre la peste et le choléra? Mais elle est décidée. Elle insiste et dit à sa voisine qu'elle préfère la prison à élever l'enfant de Vassili. La vieille dame lui fait signe de la suivre. Elles changent de pièce, vont dans la cuisine et la voisine fait couler de l'eau dans l'évier. Je me méfie du type qui vit à l'étage, il est dans le comité de quartier et passe son temps à m'observer, il faut prendre nos précautions. Elle ouvre ses armoires, en sort une casserole et commence à préparer une soupe, coupant bruyamment ses oignons pour masquer leur discussion. Je connais un docteur qui pratique des avortements clandestins. Il vit dans une grande maison à moitié en ruine près de l'aéroport. Mais tu ne dois pas traîner, tu vas le voir demain et tu lui dis que tu viens de ma part. Il demande trois milles lei, c'est un bon prix. Tu prévois du liquide et débrouille toi pour ne pas te faire contrôler en chemin.

Elles repassent dans le salon, la voisine lui écrit le nom du médecin et l'adresse sur un bout de papier. Et sinon, comment va ta fille, elle aime bien l'école? C'est une bonne petite, tu as de la chance.

Trois milles lei, Ivana n'a pas tout cet argent. Depuis qu'elle est arrivée à Bucarest, elle dépend de Vassili qui lui donne juste assez pour faire les courses et acheter de quoi tenir la maison propre. Si elle lui demande cette somme, elle sera obligée de lui dire la vérité et jamais il ne la laissera faire. Il faudra être discrète, personne ne doit être au courant. Pas même Elena qui risquerait de s'inquiéter. De retour chez elle, Vassili est déjà endormi, il sent l'alcool de loin et n'a pas pris la peine de se déchausser avant de s'effondrer sur le lit. Elle ne perd pas une seconde et se dépêche de fouiller les étagères et emporte discrètement ce qui a de la valeur. L'homme ronfle bruyamment quand elle chipe une bague en argent et

un bracelet que Vassili tient de sa grand-mère. Le jour où il s'en rendra compte, elle sera sûrement déjà loin de cette vie de misère.

Au matin, elle prépare la table du petit déjeuner, fait chauffer le café et avant que Vassili ne se lève, elle quitte la maison en direction du marché. Là-bas, il n'y a pas grand chose à acheter sur les étals mais il y a toujours moyen de vendre et d'alimenter un marché noir qui fait la richesse des négociants téméraires. Nerveuse, elle demande aux commerçants qui pourrait être intéressé par les bijoux qu'elle transporte. On lui indique une minuscule boutique dans une ruelle à quelques pas de là. C'est une petite pièce au bout de laquelle se trouve un présentoir en verre où sont exposés montres, boucles d'oreilles, colliers et bracelets. L'homme qui est assis derrière le comptoir fume sa cigarette en lisant le journal. Il ne salue même pas Ivana à son entrée. Dans un nuage de fumée odorante, elle arrive jusqu'au vendeur et lui montre ce qu'elle a en poche en espérant en tirer un bon prix. Deux mille lei. L'homme a à peine jeté un œil et propose un prix ridicule. Elle espérait en tirer au moins quatre mille. Ivana lui explique que ce sont des objets de grande valeur, elle ne peut pas les vendre à un prix si bas. Deux mille cinq cents, c'est mon dernier prix. Ivana ne sait pas quoi faire. Désespérée, elle laisse couler une larme, range ses bijoux et se dirige vers la sortie. Deux mille huit cents et vraiment je vous fais une fleur là. Déjà un pied dehors, elle fait demi-tour et pose la bague et le bracelet sur le comptoir. Elle se débrouillera bien avec le docteur, le compte est à peu près bon et si elle ajoute les pièces qu'elle garde dans son petit porte-monnaie presque vide, il ne lui manque plus grand chose.

Elle récupère son argent, le range précieusement tout au fond de son sac et se dirige vers la station de tram. Elle embarque

et traverse la ville sur toute sa longueur puis sort au dernier arrêt de la ligne. Il fait encore doux pour ce début d'hiver et elle porte à son bras son gros manteau brun. Les rues de ce quartier excentré sont désertes, on entend au loin des chiens sauvages aboyer et masquer le silence. À chaque pas, Ivana est de plus en plus nerveuse. Depuis l'arrêt de tram, elle marche encore une vingtaine de minutes, l'adresse et les indications de la voisine griffonnée sur un bout de papier lui servent de guide.

Quand elle arrive finalement à l'endroit indiqué, elle est surprise de trouver un si grand bâtiment. C'est presque un palais, avec plusieurs étages, des balcons aux fenêtres et des sculptures à même la pierre de la façade. Mais les volets cassés qui couinent au vent montrent bien l'état de décrépitude des lieux. Les vieilles ardoises du toit sont à plusieurs endroits remplacées par des plaques de tôle rouillées. Devant le portail en bois ouvert, elle hésite quelques instants mais traverse le jardin, monte les marches d'entrée et fait tinter la petite cloche en étain pour signaler son arrivée. C'est une jeune femme en blouse blanche qui vient lui ouvrir.

À l'intérieur, il y a déjà deux autres dames au regard fuyant qui attendent leur tour. L'infirmière lui explique que le docteur a un peu de retard et qu'elle peut s'installer dans le salon et se servir un verre de thé en attendant.

Le temps semble s'étirer éternellement dans la froideur de cette maison reconvertie en hospice de fortune. Au mur du salon, les aiguilles d'une grosse horloge en bois font entendre leur tic tac régulier. Une après l'autre, les femmes sont accompagnées par l'infirmière dans des salles différentes et Ivana ne les voit pas revenir. Elle est maintenant seule dans la pièce et est de plus en plus stressée. Le temps passe et son tour arrive finalement, la jeune femme qui lui a ouvert lui fait signe de la suivre.

Tout au bout d'un couloir, elle rentre dans une salle de consultation. Derrière un bureau mal ordonné, le docteur est jeune et semble sûr de son fait. Il ne s'encombre pas des formalités, c'est à peine s'il lui dit bonjour. Seulement quelques rapides questions sur le nombre de semaines de grossesse et s'assurer de la détermination d'Ivana. Il sait que ce qu'il fait est aussi illégal qu'indispensable pour ces femmes. Il prend le temps néanmoins de regarder la jeune femme paniquée dans les yeux et lui explique rapidement le protocole. Je vais d'abord devoir ouvrir le col de l'utérus et ensuite percer l'œuf pour provoquer la fausse couche avant de procéder à un curetage pour nettoyer l'utérus. Il explique ça comme une recette de potage. Ivana est clairement perdue mais le docteur lui serre les mains et lui assure que tout se déroulera rapidement. Ivana se sent un peu rassurée, elle a confiance en cet homme sérieux. Et tant pis s'il n'y a pas d'anesthésie, si le matériel est hors de prix et qu'il n'y a de toute façon pas le temps que le produit fasse son effet. L'infirmière arrive avec deux grands verres remplis sur un petit plateau en plastique. C'est du cognac, le premier, c'est pour se donner du courage et le second, c'est pour oublier la douleur. Ivana boit les deux d'une traite, elle a la gorge brûlée mais sent ses tensions se dissiper rapidement.

La suite se passe très vite, le jeune médecin écarte les parois du vagin à l'aide d'un spéculum et introduit un ustensile froid dans le vagin d'Ivana, elle tremble mais s'efforce de ne pas crier. La douleur est intense, le docteur frotte sur les parois de l'utérus, il veut percer le placentum et détacher le fœtus. Il donne des coups secs et violents et d'un coup elle sent qu'elle perd le fœtus. Les eaux coulent sur la couverture en plastique de la table. C'est l'infirmière qui récupère la petite masse dont on ne peut encore distinguer la tête du corps. Elle ne le montre pas à Ivana et va directement le couvrir d'un

tissu avant de l'emballer dans un sac et d'aller l'emporter
Dieu ne sait-où.

Mais alors que le docteur se lave les mains, la situation s'emballa, Ivana continue de perdre une grande quantité de sang. Elle se sent très faible, elle tremble et a de plus en plus de mal à respirer. À la hâte, le docteur revient à ses côtés, lui fait une piqûre pour essayer de stopper l'hémorragie. Il s'agite, appelle son assistante qui entre en panique dans la pièce. Il y a déjà beaucoup de sang, le docteur tente bien de faire une compresse avec ses mains pour stopper l'écoulement du sang. De son côté, l'infirmière s'agite dans tous les sens mais ils manquent de matériel et elle sait que l'hémorragie majeure ne va pas s'arrêter comme ça. Ivana continue de perdre énormément de sang. Bientôt, l'oxygène va manquer et le cœur ne pourra plus faire son travail. Le docteur aussi sait que c'est déjà trop tard, il s'acharne farouchement mais Ivana n'a plus de force, elle ferme les yeux et elle s'éteint dans un soupir. Le docteur lui ferme les paupières, abattu, il n'a pas le temps de se poser des questions, dehors elles sont nombreuses à faire le pied de grue pour se sauver d'un avenir dont elles ne veulent pas entendre parler. Mais loin de cette pièce tachée de sang, loin de ces femmes au bord du désespoir, loin de ce médecin résigné, il y a la petite Elena qui rentre de l'école. Et Bucarest qui compte maintenant une orpheline de plus.

J'ai sept ans, mon père a oublié de venir me chercher au foot, j'attends sur le bord du terrain l'entraînement des grands. Il fait noir et toujours personne, les grands s'en vont, remplacés par des plus grands encore. Une dame vient poser sa main sur mon épaule. Quelqu'un va venir te chercher? Tu habites où? Allez viens, je te ramène chez toi. Sur le palier, mon père, encore assoupi, se confond en excuses. Le travail, ah si vous saviez, mon Dieu je m'en veux. Viens Sacha, on va *Chez Georges* manger des frites pour me faire pardonner.

J'ai neuf ans, je me blesse en tombant à vélo. Des petits cailloux entrent dans la plaie, j'ai les genoux couverts de sang. Je rentre dans l'appartement en pleurs. Papa a la tête des mauvais jours, il me dit que je fais trop de bruit, que c'est pas comme ça que je vais devenir un homme. Dans un placard de la cuisine, il attrape une bouteille d'alcool pur. Sur une boule d'ouate, il verse quelques gouttes et sans me prévenir, l'appuie sur mon genou écorché. J'hurle face à la douleur, mon père me crie de me taire, un homme ça ne pleure pas.

J'ai onze ans, je rentre au lycée. Je suis séparé de mes amis de l'école et dans ma nouvelle classe je ne connais personne. La prof épelle mon nom : H-O-L-O-S-T-E-N-K-O. Ça sort d'où ça? Tout le monde rigole dans la salle de cours.

J'ai quinze ans, je suis amoureux de Violaine, elle me regarde à peine. Pendant une soirée d'anniversaire, on joue au jeu de la bouteille. Assis en cercle, on fait tourner une bouteille de

coca vide et lorsqu'elle s'arrête, la personne désignée relance la bouteille et doit embrasser la deuxième cible. J'ajuste mon mouvement et j'arrive à trouver la bonne vitesse pour que la rotation s'arrête pile face à Violaine. Je me dirige vers elle, je m'abaisse à sa hauteur, je ferme les yeux et Violaine se lève d'un bond. J'ai plus envie de jouer, il est tout naze ce jeu. Les amis rigolent et la bouteille reprend sa ronde alors que je masque une larme.

J'ai dix-sept ans, je rentre bourré chez moi. Ma sœur m'accompagne, on s'était croisés pendant la soirée et elle m'aide à monter les escaliers sans faire trop de bruit. Dans mon lit, j'ai la tête qui tourne, j'essaye de me lever mais mon lit est un bateau au cœur de la tempête. Je vomis sur mes pieds quand mon père ouvre la porte, me lance un seau et me dit calmement que ça a intérêt à être propre demain matin.

J'ai vingt ans, je suis à Alicante pour mon Erasmus. Dernière année avant le master, j'en profite un max, je bosse un peu sur mes cours, beaucoup sur mes amitiés et mes amours. Fini le Sacha timide, en Espagne je me découvre séducteur sous le soleil. Les filles adorent mon accent français et je multiplie les relations éphémères. Puis, je rencontre Anita, on s'entend bien, on se voit souvent, je crois même qu'on se met en couple, j'aime ça et peut-être que je l'aime, elle. Au soir de mon départ, je reçois un texto : "Sacha, on a fait les cons l'autre soir sans protection. Je n'ai plus mes règles, je crois que je suis enceinte".

J'ai vingt-trois ans, on s'est séparés avec Anita. Trois ans de relation à distance et les cicatrices d'un avortement qui restent gravées au fer rouge ont eu raison de nous. Je travaille comme un soldat, debout à l'aube, premier arrivé devant l'écran, dernier à quitter le bureau. Je m'installe dans

mon nouvel appartement, mon père ouvre un champagne bas de gamme dans le salon et Catherine m'offre un lit en provenance du Roi du Matelas pour optimiser mon sommeil.

J'ai vingt-six ans, mon père a oublié le jour de mon anniversaire, on lui a diagnostiqué Alzheimer. Je n'ai invité personne ce soir, j'ai des dossiers à boucler. Un livreur m'apporte un pack de sushis et une bière japonaise, je trinque face à la fenêtre.

J'ai trente ans, je fais l'inventaire de mes misères en même temps que le tri dans les affaires de mon père. Une boîte remplit de photos toujours dans leurs enveloppes, condamnées à vieillir dans la poussière et l'indifférence. Sur Facebook, je fais défiler ma page d'actualité, plus de photos en trois minutes que toutes celles dans la caisse en carton. Je découvre que le nouveau Meltdown de Louvain-la-Neuve va démarrer ses travaux d'installation la semaine prochaine. Je comprends que la future gérante s'appelle Sophie, est une jolie blonde à la dentition parfaite et que du haut de ses vingt-deux ans, elle sort à peine d'une école de management. Je m'offre un défouloir bas de gamme en insultant par message Serge, que je qualifie, non sans fierté, de tocard hypocrite.

Pendant que je scrolle sur mon GSM, je repense à Vladimir Siomine, j'ai laissé le numéro du vieux dans mon portefeuille pendant cinq jours, je n'osais pas le rappeler. Maintenant, au point où j'en suis, je compose son numéro en me disant que je suis prêt à tout affronter. Bonjour monsieur Siomine, c'est Sacha, désolé de ne pas vous avoir rappelé avant, mais j'étais très occupé. Ça commence mal, je me sens déjà obligé de lui mentir pour masquer ma nonchalance et l'inquiétude de ses révélations. Pas de problème, à mon âge, on a tout le temps. Si tu veux, on peut se retrouver près de l'appartement que je

loue, je suis à Laeken, juste au-dessus du bureau de poste. Je peux t'attendre à l'arrêt de tram. Boulevard Emile Bockstael. Demain. 10 heures. Sa ponctuation n'est pas manifeste et je me demande s'il me pose des questions ou s'il me donne des ordres. J'acquiesce mollement et je me retrouve avec ce rendez-vous énigmatique.

De nouveau seul avec mon téléphone, je pianote sans but précis et encode des vagues mots-clés sur un moteur de recherches. Bucarest, Roumanie, décembre 1989. J'ai du mal à me concentrer et à en apprendre plus que ce que je savais déjà. Ceausescu qui se fait renverser, un simulacre de procès bâclé à l'abri des regards indiscrets et son exécution dans la foulée. Je tape le nom de mon père et rien de son passé roumain ne s'affiche. Pour le vaste monde numérique, Jean Holostenko est membre du Poker Club Ottintois, finaliste des championnats francophones 2003. Je retrouve facilement sa trace sur le site de la Faculté des Sciences qui a écrit un hommage de quelques lignes le jour de sa retraite. C'est peu dire que ces fouilles contemporaines ne m'avancent pas beaucoup et je me décide à recentrer mes recherches sur ce Vladimir Siomine.

Rapidement, je pense avoir trouvé sa trace, c'est un photographe originaire de Galati, une ville sur les rives du Danube, proche de la frontière avec la Moldavie et à une centaine de kilomètres de l'endroit de ma naissance. Ses photographies sont toutes en noir et blanc et montrent des images de paysans, des campagnes désolées et vierges, des fermes délabrées et des animaux faméliques. On est loin des stories Instagram de mes potes et je me dis que ça ne va pas être une partie de rigolade demain. Ne sachant plus tenir en place, j'aspire en vitesse ma voiture et pars chez François me défouler en geekant sur sa console.

On a joué toute la soirée, comme des acharnés, mangeant sans même lâcher la manette, se vidant en même temps

quelques canettes. Le scénario classique de mes lubies chroniques. Je me suis couché légèrement ivre sans avoir pris le temps de retirer mes fringues. Et mon réveil en mode vibreur qui ne sert à rien d'autre que de diminuer mon retard et augmenter mon stress.

Sur le périph, je maudis mes stupides addictions d'éternel ado en tirant compulsivement sur une clope. Même en milieu de matinée, toutes les bandes de circulation sont bouchées et j'avance au pas. J'ai envoyé un SMS au vieux qui m'a répondu d'un laconique "Ok." qui me rend nerveux. Sur la bande d'arrêt d'urgence, un taxi nous dépasse en trombe sous une volée de coups de klaxon agressifs. Je déteste Bruxelles et je déteste particulièrement aller à Bruxelles. Mais hors de question de prendre le train, on ne sait jamais s'il sera à l'heure, si on trouvera une place pas trop serrée et surtout si on pourra rentrer avant le dernier trajet de la journée. J'aime pouvoir rester flexible, me sentir libre d'accepter une invitation qui se prolonge, que les portes de l'inconnu me restent ouvertes. C'est du moins l'excuse que je sers à Catherine qui essaye depuis des années de me faire changer mes habitudes. Pourtant, elle sait comme moi que si ces fameuses portes de l'inconnu restent ouvertes, je ne les ai jamais franchies ailleurs que dans mon imagination. Alors cette rencontre avec Siomine, c'est un peu cette plongée dans l'inconnu que je m'imaginais depuis longtemps.

Passé Zaventem et l'E19, la route se dégage et j'avance rapidement jusqu'à l'Atomium, ce patrimoine architectural que seuls les touristes viennent visiter. Je trouve une place dans une rue à l'abri de la circulation et je me dirige à pied vers notre point de rendez-vous. Siomine est déjà là, le regard dans le vide. Il se tient debout avec une canne en bois qui lui sert d'appui. Habillé d'un pull orange tricoté à l'ancienne qui se détend comme la peau de son visage, il semble flot-

ter au milieu de la place. Tout autour, les passants circulent sans considérer le vieillard. Seuls quelques pigeons semblent avoir repéré l'homme immobile et tournent autour de lui dans leur démarche disgracieuse.

Je me décide à aller rompre la glace et c'est seulement lorsque je me retrouve presque nez à nez avec lui qu'il prend enfin conscience de ma présence. Tu lui ressembles tout de même, je n'avais pas remarqué à notre première rencontre mais tu as exactement son nez. Absolument, ce nez, c'est celui de ton père, je suis content qu'il reste au moins ça. Quel accueil, bonjour monsieur Siomine. Pardonne-moi, c'est que tu m'as surpris. Et appelle-moi Sio tu veux, j'ai trop connu ton père que pour se compliquer la vie avec les formes de politesse. Suis-moi, je suis en train de réchauffer de la soupe dans la cuisine. Je lui emboîte le pas et on entre dans un bâtiment dont la façade a pris l'odeur et la couleur de l'urine. Il faut enjamber des sacs poubelles éventrés pour se frayer un passage jusqu'à la petite cage d'escalier. Appuyé sur sa canne, c'est une véritable ascension pour Sio que d'arriver au troisième étage. Le souffle court, il sort de sa poche un trousseau de clés et après en avoir essayé trois, il trouve finalement celle qui ouvre la porte d'entrée. À l'intérieur, un couloir avec de la moquette presque aussi moche sur le sol que sur les murs. Dans le salon, le mauvais goût semble être le mot d'ordre mais rien de personnel ne vient décorer l'appartement. Je le suis en silence jusqu'à la cuisine où il s'installe sur une petite table en formica. Il m'invite à en faire de même et sans ouvrir la bouche, il me sert un bol de soupe et m'offre une cigarette sortie d'un paquet d'une autre époque. Lorsqu'il parle enfin, sa clope est presque consumée et la soupe est déjà tiède dans l'assiette. Voilà, il est finalement mort avant moi. On s'était promis de ne pas emporter notre histoire avec nous. Alors puisque je n'en ai plus pour très longtemps, je vais passer le témoin. Tant qu'on la fait voya-

ger, une histoire ne s'arrête jamais je crois. Celle de ton père est discrète, une de ces vies cachées qu'on ne cherche pas à connaître. Pourtant, elle n'est pas dénuée de rebondissements, elle est un peu à l'image de notre pays : violente, absurde, mystérieuse mais follement romantique et triste. J'aimerais que tu m'aides à y mettre un point final digne de ce nom.

On s'appelait souvent ces dernières années, il n'osait pas revenir en Roumanie mais peu avant sa mort, j'avais fait une rencontre bouleversante. Quand j'en ai parlé à ton père, il s'est presque brisé de rage et de chagrin. Avec sa maladie, ça ne l'a pas aidé et finalement il nous a quitté avant de remettre les pieds au pays.

Maintenant, j'ai besoin de toi, tu m'accompagneras à Bucarest, je te raconterai ce que je sais et si tu le souhaites, on finira l'histoire à deux.

Venir à Bucarest avec vous? Mais je n'ai jamais mis les pieds en Roumanie, il faut que j'y réfléchisse, il faut que je m'organise, vous voudriez partir quand?

Si tu es là, c'est que tu as déjà choisi. Pourquoi attendre encore? Je suis vieux, j'ai un avion qui part demain dans l'après-midi, tu n'as qu'à m'accompagner. Au plus vite on part et au plus vite tu seras de retour. Et moi, je pourrais avoir l'esprit en paix.

Je trempe finalement mes lèvres dans la soupe aux légumes, elle est presque froide, je ne sais pas quoi répondre. Cette rencontre est trop improbable pour l'ignorer et rien ne me retient en Belgique. Dehors, le ciel a commencé à se déchaîner et il pleut maintenant à verse. Le regard vide, j'observe la drache à travers la fenêtre. J'ai besoin de sortir, cette proximité me fout la pression. Maladroitement, je me lève, laisse la soupe à peine entamée dans son bol et je dis à Sio que je l'appelle ce soir pour lui donner ma réponse. Il me raccompagne sur le pas de la porte et me dit de prendre soin de moi en posant sa vieille main toute fripée sur mon épaule.

Le jour d'après

Elena est inquiète, sa mère n'est toujours pas rentrée depuis hier soir. Elle avait quitté la maison à l'aube, avant même de la réveiller et quand Elena est rentrée de l'école ce midi, la maison était anormalement vide. Dans le silence de la grande demeure froide, elle sent que quelque chose a mal tourné. Seuls les ronflements espacés de Vassili résonnent en fond sonore. Elena ne s'attarde pas, elle s'arme de courage et part à sa recherche. Elle marche toute l'après-midi à la recherche de la disparue, interpellant les voisins et les vendeurs ambulants. Mais personne n'a vu Ivana. Des heures dans les rues, face à la froideur et l'indifférence de ceux qui ne demandent qu'à rentrer chez eux. Après cette vaine et inquiétante exploration, dans le froid et l'obscurité de la soirée et des rues vidées, Elena rentre à la maison retrouvant le calme et le silence. Elle n'a pas la force de manger et se recroqueville dans son lit, se répétant des prières jusqu'à l'épuisement et trouve un sommeil fait d'angoisses et de cauchemars décousus.

C'est la voix grave de Vassili qui la réveille en sursaut. Où est-elle? L'amant bancal cherche sa compagne depuis un moment. Dans un fracas, il surgit dans la chambre d'Elena alors que l'aube peine à chasser la noirceur d'une nuit sans étoile. Son odeur ne peut pas masquer longtemps son état, il est encore ivre et revient probablement d'une nuit de débauche. Elena lui dit que sa mère a disparu depuis hier, qu'elle n'a aucune nouvelle et qu'elle compte se remettre à sa recherche aujourd'hui. Vassili se dégrise en entendant la nouvelle. Il semble profondément terrifié par l'absence d'Ivana. Il se

prépare une omelette, fait couler du café et assaille Elena de questions. Nom de Dieu, mais où est-elle passée? On va aller la chercher, laisse moi le temps de me reposer un peu. Dix minutes et on se met en route. Il s'allonge sur le canapé et à l'intensité de ses ronflements instantanés, Elena comprend qu'elle ne pourra rien en tirer de bon avant quelques heures. Elle abandonne le ronfleur et sort à la recherche de sa mère. Rapidement, elle tourne en rond, rien qui indique la fuite d'Ivana. Se peut-il qu'elle soit partie sans elle? Les larmes coulent sur le visage gelé d'Elena. Elle est assise sur un banc, les mains sous les fesses pour les garder au chaud et elle ne voit pas Madame Stoica qui court dans sa direction, paniquée. Elena, Dieu merci tu es là, je suis passé chez toi mais personne ne m'a ouvert. Il s'est passé quelque chose d'horrible. La vieille dame n'est pas coiffée et porte encore sa robe de chambre en dessous de son énorme manteau en fourrure. Il faut que tu sois très forte car il est arrivé un accident terrible à ta mère. Elle n'osait pas t'en parler mais la pauvre était tombée enceinte. Et pour rien au monde, elle ne voulait de ce bébé. Elle n'avait qu'un rêve : quitter le pays avec toi. Elena a les yeux embués de larmes et, d'un mouvement de tête, supplie la voisine de poursuivre son récit. Les rues s'animent, tous les travailleurs ont le regard ailleurs, les pieds qui se traînent et des cernes qui s'allongent sur le visage. Madame Stoica prend la jeune fille par la main et continue son récit. Alors, elle est allée voir un médecin que je lui avais recommandé, un homme très bien, très professionnel, il s'occupe des grossesses indésirables depuis des années. C'est une mission risquée mais la situation est grave et toutes ces femmes sont désespérées.

Plus l'histoire se prolonge, plus Elena voit venir la chute. Elle abrège et ordonne brutalement à Madame Stoica d'arrêter de tourner autour du pot et de lui dire ce qui est arrivé à sa mère. Et bien, ça n'a pas fonctionné comme prévu. Quand

le minuscule fœtus est sorti, elle a perdu beaucoup de sang et son cœur a rapidement cessé de battre. Personne n'a rien pu faire pour la ranimer, elle est partie en un souffle.

Elena est abasourdie, choquée sous le poids de cette révélation dramatique. Tremblante et remplie de rage, elle est figée dans une posture d'effroi. Impossible d'ouvrir la bouche, il n'y a qu'une fine vapeur tiède qui s'échappe de ses lèvres mauves. Comment affronter l'absence d'une mère sur ses frêles épaules d'adolescente?

Madame Stoica parle pour colmater la brèche géante qui est en train de s'ouvrir sous les pieds d'Elena. Elle parle, elle parle mais ce ne sont que des syllabes à la suite, sans aucune consistance. Rien à quoi la jeune fille ne peut se rattacher. Elle revoit sa mère deux jours plus tôt, le sourire de l'espoir, leurs rires face au monde qui tremble.

La veuve insiste, prend Elena par les épaules. Tu vas venir habiter chez moi, le temps qu'il faudra. Je viens te chercher dans l'après-midi pour prendre tes affaires et parler à Vassili. Devant moi, il n'osera pas fanfaronner.

Elle ne peut pas y croire, ça doit être une erreur, elle écoute Madame Stoica mais n'arrive pas à faire sortir les mots alors elle se contente de regarder le sol glacé et retourne les talons pour se diriger vers sa maison.

Vassili dort encore, seul son souffle rauque et irrégulier se fait entendre dans le foyer. Au ralenti, elle se dirige vers sa chambre et s'empare d'un sac pour y fourrer quelques habits. Sa mère, enceinte. Pourquoi ne lui avait-elle rien dit? Et comment savoir si elle peut avoir confiance en cette voisine qu'elle connaît à peine. À Bucarest, on dit qu'il faut même se méfier des membres de sa famille. Mais a-t-elle vraiment encore le choix? De toute façon, elle ne peut plus rester avec cet homme qu'elle préférerait tuer que d'appeler père. Vassili est un salaud, un opportuniste qui a profité d'Ivana sans

la moindre considération. Elle ne veut surtout pas prolonger cette relation toxique. Dans un sac, elle ne prend que le nécessaire, quelques habits, ses livres favoris, une photo de sa mère et elle jouant dans un parc l'été dernier et quelques autres souvenirs discrets.

Tellement plongée dans ses pensées, elle n'entend pas les pas qui se rapprochent depuis le couloir. La porte de sa chambre s'ouvre et Vassili, les cheveux en bataille et les yeux encore à moitié clos, s'interroge. Il se passe quoi? Qu'est-ce que tu fabriques? Elena ne s'arrête même pas de ranger pour lui répondre, elle est déterminée et sûre d'elle. Sa décision est prise. Je pars d'ici, tu as tué ma mère et je ne compte pas finir comme elle. Vassili a un bref éclair de lucidité et recule d'un pas comme victime d'un choc invisible. Ivana est morte, mais comment est-ce possible? Les larmes lui coulent lui aussi. Est-il triste d'apprendre ce décès ou, plus pragmatiquement, de voir tout le confort qui lui échappe?

Il se reprend, ne veut pas laisser exprimer cette fragilité et surtout il a maintenant peur de perdre Elena par la même occasion. D'une voix qui se veut mielleuse, il lui explique à quel point sa mère comptait pour lui, qu'on va organiser une cérémonie splendide à Zimnicea, un hommage mémorable pour une femme exceptionnelle. Ils vont se serrer les coudes à deux, traverser ensemble cette épreuve. Mais Elena n'a évidemment pas la moindre envie de rester une seconde de plus dans cette prison fastueuse. Elle lui crie au visage, l'insulte de toutes ses forces. Vassili ne répond pas, il se rapproche et vient serrer la jeune dans ses bras. C'est le geste de trop, l'insupportable qui fait déborder le vase. Elena est comme portée par une rage sans limite qui prend corps à cet instant précis. Elle ouvre la mâchoire le plus largement possible et sans hésitation, elle referme ses dents sur l'oreille gauche de Vassili. C'est un coup sec et tranchant et malgré le sang

qui pisse comme d'un tuyau ouvert, elle lui arrache le lobe avec sa bouche et lui recrache en pleine figure. L'homme se retourne et s'effondre sur le sol. Il hurle de douleur en tenant à la main sa moitié d'oreille maculée de sang.

D'où lui est sorti cet élan de confiance, cette force invisible qui la porte, elle ne le saura jamais. Mais elle ne s'attarde pas, emporte son sac et s'enfuit sans un regard sur l'homme qui hurle de douleur, à genoux dans une flaque de sang.

Elle monte les marches de l'immeuble à toute vitesse et tambourine à la porte de Madame Stoica. Quand la vieille dame lui ouvre, elle ne peut s'empêcher de laisser échapper un cri. Du front au menton, Elena est couverte de sang. Le vieux porc ! Il voulait que je reste, que je finisse comme ma mère, mais je me suis pas laissé faire. Qu'il rôtit en enfer. Madame Stoica ne demande pas de détails, elle sait le mal causé par Vassili et n'éprouve pas la moindre culpabilité. Mais il faut maintenant agir vite, Elena ne peut plus rester ici, elle serait retrouvée trop facilement et Vassili est un homme haut placé, la vie d'Elena est en danger.

Dans cet appartement méticuleusement rangé, une série de clés pend au-dessus de l'étagère à chaussures. Madame Stoica, d'un geste franc et précis, en saisit une particulièrement rouillée. Elle la détache de son trousseau et la glisse dans la poche d'Elena. C'est un vieux cabanon de pêche, dans le Delta, près de Tulcea, où mon mari passait souvent ses congés. Depuis sa mort, je n'y suis pas retourné. Mais tout est resté en état. Là-bas, personne ne viendra te chercher. Sans traîner, il faut que tu ailles te cacher, restes-y le temps qu'il faudra, je m'arrangerai pour te donner des nouvelles. Elle dit tout ça à la hâte mais sans paniquer, elle a l'habitude, dans cette Roumanie devenue nid d'espions, de devoir agir en secret.

À l'époque où feu son mari allait au cabanon, les parties

de pêche n'étaient qu'un prétexte pour faire du petit trafic. Tout le monde le faisait à l'époque, on allait se perdre dans les nervures du fleuve, protégé par les roseaux haut comme des maisons, et roumains et ukrainiens se retrouvaient pour quelques minutes. Échanger d'un côté des cigarettes et du vin, de l'autre des tissus et de la vodka. Souvent sans un mot, les transactions allaient bon train et d'une poignée de main ferme, on se donnait rendez-vous le mois prochain.

Tout ça revient en tête à Madame Stoica pendant qu'elle griffonne sur un bout de papier le chemin pour rejoindre le cabanon. Elena est passée à la salle de bains, son visage a de nouveau la candeur de ses quatorze ans. Elle a enfilé un manteau que lui offre la voisine. Dans son sac, il n'y a pas grand chose. Des habits pour quelques jours et maintenant de la nourriture que Madame Stoica lui donne sans condition. Elles ne s'attardent pas, elles savent toutes les deux que le temps est compté. Elles traversent ensemble la ville en direction de la gare. Autour d'elles, la vie suit son cours, aveugle à la panique qui commence à grandir dans le ventre d'Elena. Comment va-t-elle se débrouiller toute seule? Madame Stoica serre sa petite main plus fort encore, comme pour lui rappeler que tout ça est vrai, qu'elle ne va pas se réveiller de ce cauchemar.

Au loin déjà, on entend le bruit des locomotives qui entrent en gare. Et les roues des valises qui font un bruit de pétard en roulant sur les vieux pavés du boulevard Golescu. Elles entrent dans le gigantesque hall dans lequel les pigeons ont pris leur aise, protégés de la neige et du vent de la rue. Sur le tableau d'affichage, les destinations se suivent et les horaires s'ajustent en fonction des retards qui vont de pair avec le voyage. Un train en direction de Medgidia part du quai quatre dans neuf minutes, c'est parfait. De là, elle prendra un autre train pour Tulcea avant de finir la route sur une charrette ou dans une barque jusque Murighiol et finalement

marcher à travers les roseaux pour trouver le petit cabanon. Madame Stoica paye le ticket et lui donne une enveloppe avec plusieurs milliers de lei. De quoi tenir une demi-année sans problème. Devant la porte du vieux train, la voisine lui souhaite bon courage et Elena s'engouffre avec tous les voyageurs vers une destination encore inconnue.

J'ai le cerveau en vrac, qu'est-ce qu'il me raconte ce mec? Je marche sous la pluie et mes pas me conduisent au bord du canal. Dans ce déluge de fin de printemps, j'hésite à passer la barrière et à me jeter dans les flots. J'ai parfois ces pensées morbides peut-être pas si malsaines dans ce monde mal en point. Le doute m'aspire mais je me dis que je n'aurai pas le courage de me laisser couler. Tout ce que je gagnerai c'est une vilaine angine et un séjour à l'hosto qui me coûterait bien trop cher.

Je rebrousse mes pas et court me couvrir sous l'avant-toit d'un immeuble proche. Je me rappelle que Sofiane anime un stage d'écriture dans un collège de Saint Josse cette semaine. Je lui envoie un message et vois s'afficher les points de suspension de sa réponse à venir. Je l'attends en contemplant la drache qui ne semble pas vouloir faiblir. Il me donne rendez-vous dans trente minutes dans un snack kebab de l'autre côté du canal. J'y arrive détrempé et m'installe près d'un chauffage sous le regard compatissant des vendeurs. Un écran plat fixé au mur diffuse la retransmission d'un match de foot de l'avant-veille. Je connais déjà le résultat, un minable zéro à zéro et la blessure à la cheville du capitaine Vincent Kompany qui laisse tout le pays en panique à quelques jours du début de la Coupe du Monde en Russie.

J'avais bien tenté de jouer au foot quand j'étais ado mais j'avais la technique d'un pingouin dans un désert, mes pieds s'emmêlaient et la balle n'arrivait jamais où je l'imaginais. Je ne m'étais pas attardé, j'avais quitté le gazon sans attendre, abandonné chasubles, short et chaussettes hautes et j'étais passé à la console. Je me débrouillais autrement

mieux et j'en avais tiré la conclusion rapide que le sport collectif, c'était pas pour moi. La vie en collectif non plus d'ailleurs et si on omet les rares parenthèses où j'avais bien tenté de faire couple de manière laborieuse, c'était moi et le reste du monde.

Je cède finalement à l'appel de la friture et je me commande un dürüm kefta sauce andalouse et un grand cornet pour patienter. Sofiane entre dans le snack alors que je racle, avec mes dernières frites, la sauce qui colle au sachet en carton. Comment vas-tu? Il s'assied, commande un thé et une boîte de biscuits couverts de miel. Il connaît le patron qui lui prend sa veste pour la poser sur le porte-manteau derrière le comptoir. Avec Sofiane, je sais que j'aurai des conseils honnêtes, il dit ce qu'il pense et ne s'offusque pas de froisser ou de déplaire. Comme à son habitude, il n'en fait pas des tonnes et rentre directement dans le vif du sujet. Qu'est-ce que tu fais par ici? Tu as la mine des mauvais jours, tu as des soucis Sacha?

Je ne sais pas trop par où commencer. Il engloutit ses biscuits et on regarde le match quelques secondes. C'est qui qui joue? demande Sofiane. C'est un artiste, le foot et plus généralement le sport et les grandes liesses populaires, c'est pas vraiment son délire. C'est la Belgique, contre le Portugal, mais c'était avant-hier, match nul. Nul de chez nul d'ailleurs, un zéro à zéro tout pourri. Tu peux me donner un conseil? Je peux te donner mon avis, je ne sais pas si ça sera vraiment un conseil mais vas-y lance toi, je dois retourner en classe avant quinze heure. J'essaye d'être concis, je lui raconte la rencontre avec Vladimir Siomine, sa proposition de partir à la découverte du passé de mon père. Puis je lui parle de mes craintes, de mon monde aussi instable qu'un château de sable, de cette enfance sans racine et de ma vie d'adulte qui tangué chaque jour. Il écoute, Sofiane il est bon pour ça, écouter.

Quand j'ai fini, il y a un silence qui dure et finalement je précise: j'ai fini. Tu sais Sacha, moi mes racines je les connais bien, j'aimerais souvent les fuir mais elles font ce que je suis, sans elles je n'aurais jamais eu le courage de venir ici, de m'installer avec ta sœur, de tout reconstruire dans un pays que je ne connaissais même pas de nom. Les racines, il faut les nourrir, ce sont elles qui te font grandir. Si j'étais toi, je n'hésiterais pas une seconde, cet avion je saute dedans et adieu que pourra. Il se passera quoi demain sinon chez toi? Une autre après-midi console-consomme et puis? On est là de toute façon et tu peux revenir quand tu veux, la Roumanie c'est pas Bagdad, pars et vois ce qu'il y a là-bas pour toi. Mince, quand Sofiane est catégorique comme ça, je n'ai plus trop le droit de tergiverser. Il me parle encore des sacrifices qu'il a dû faire pour venir ici, de la galère que c'était, traverser des pays à pied de haut en bas, passer les frontières de nuit, dans les camions, dans les montagnes, dans la soute des bateaux. Pour moi, c'est un voyage touristique au pire. Et au mieux, j'apprendrai des choses et j'arrêterai de gâcher ma vie à tourner en rond. C'est les mots qu'il emploie. Un peu durs mais j'encaisse. Il me dit qu'il doit retourner à l'école, que le dürüm est réglé, je peux emporter les derniers gâteaux. On se voit à ton retour, envoie nous des cartes postales. Et pour Catherine? T'inquiète, elle a d'autres choses en tête, je lui expliquerai, tu l'appelleras plus tard, cherche pas d'excuse va!

La porte se ferme, il ne reste plus que moi, la viande qui tourne au ralenti derrière le comptoir et les têtes dépitées des Diables Rouges au coup de sifflet final alors que les huées descendent des travées du stade pour couronner ce match insipide. La pluie a cessé et les rues s'animent doucement à l'approche de la fin d'après-midi. Je me balade, passe devant la Gare du Nord, les néons allumés à toute heure du quar-

tier des putes et le défilé des hommes d'affaires qui viennent chercher un peu d'amour à bon prix. Sur le parvis de l'église Sainte-Marie, une mère drapée dans une couverture trouée et ses quatre enfants. Le gobelet en carton devant elle ne contient que quelques euros. Pour la première fois, je la regarde différemment. M'accroupissant à ses côtés, je lui demande d'où elle vient. Roumanie, Bucarest, pas avoir argent monsieur, s'il vous plaît. Je lui tends un billet de vingt euros et je m'éloigne dans le bruit du tram qui nous passe devant.

Ma déambulation se prolonge, la pluie a fait place à un audacieux soleil et me voilà presque sec. Perdu dans mes pensées, je n'ai aucune envie de retourner chez moi.

Dans une bibliothèque communale déserte, je m'installe à un poste informatique qui me rappelle les vieilles tours sur lesquelles j'ai découvert internet au lycée. Le bibliothécaire me demande si j'ai une carte de membre. Et que, dans le cas contraire, l'utilisation des ordinateurs est limitée à quinze minutes par personne. Je n'en aurai pas besoin d'autant, je me connecte au site de Ryanair et réserve le vol vers Bucarest de demain. A l'accueil, je demande s'ils ont un rayon guide de voyage et si je peux trouver des informations sur la Roumanie. Sans lever les yeux de son écran, Patrick, responsable des animations, c'est écrit sur son badge, me montre la direction et me tend une fiche d'inscription pour pouvoir emprunter des ouvrages. Dans le rayon adéquat, je trouve un vieux guide du routard "Hongrie/Roumanie/Bulgarie" que j'emporte après avoir complété la fiche et réglé les quinze euros de frais annuels.

Dehors, les écoliers font maintenant la fête en bande sur le chemin de leur maison. Ça court et ça crie joyeusement sur les trottoirs alors que les conducteurs klaxonnent, jaloux de la liberté des gamins. Les rues crades du quartier ont la chaleur des rires des enfants. Apaisé, j'envoie un message à Sio.

Je lui confirme que je vais l'accompagner, on se retrouve à l'aéroport, j'espère que tout ça est sérieux et qu'il sera là demain. Instantanément, sa réponse s'affiche : la vie n'est-elle déjà pas assez sérieuse? Drôle de vieillard.

Je m'enfonce dans un tram bondé et je me dirige vers ma voiture. Un PV pour mauvais stationnement m'attend, décidément ça s'enchaîne, j'ai vraiment besoin de vacances et de me changer les idées. Je rentre chez moi, passe au drive du Quick sur la route et après avoir dévoré mes secondes frites de la journée, je commence à faire mes affaires. Je n'ai aucune idée du temps qu'il fera alors j'emporte un peu de tout, deux shorts, deux pantalons, un manteau épais, ma casquette fétiche et une dizaine de t-shirts. Je n'ai pas pris de billet pour le retour, je remplis la valise pour deux semaines et tant pis pour le supplément bagages qui me coûtera plus cher que le billet lui-même. Il est passé vingt-deux heures quand je reçois un message de Catherine qui me souhaite un bon voyage. Elle me dit qu'elle y a pensé toute sa vie à ce retour en Roumanie mais qu'elle n'a jamais osé y aller. Le temps peut-être, la peur sûrement. Mais bref, elle me dit qu'elle est heureuse que j'y aille enfin et elle m'envoie le numéro d'une connaissance, Gabriela, avec qui elle a correspondu un temps. Elle doit avoir mon âge environ, habite à Bucarest et elle serait ravie de me rencontrer si j'ai du temps. Dans l'excitation, je n'arrive pas à trouver le sommeil et j'écoute, nerveux, la pluie tomber sur le rebord de ma fenêtre pendant des heures.

Pas reposé le moins du monde, je sors de la couette et enchaîne sur un triptyque douche chaude/pain grillé allègrement toasté de beurre/jus d'orange pressé. Le réveil est moins douloureux mais n'en reste pas moins laborieux. Dans deux heures, je dois être dans le hall d'embarquement de l'aéro-

port de Bruxelles Sud qui ne se situe d'ailleurs nulle part d'autre qu'à Charleroi, récemment élue "Ville la plus moche du monde". Tant mieux, je n'aurai pas le temps de faire du tourisme, je me dépêche de faire un peu de tri dans mon bordel quotidien et je passe déposer ma clé chez le voisin d'en bas, un retraité avec qui j'ai partagé l'apéro à de trop nombreuses reprises. Il relèvera le peu de courrier que j'imagine recevoir et, si d'aventure il n'oublie pas, ça serait pas mal qu'il vienne arroser mes quelques plantes déjà mal en point.

La navette est à l'heure, sur le grand parking de la gare des bus maintenant illuminé par un timide rayon de soleil. J'embarque au milieu d'étudiants surexcités par les vacances bon marché qu'ils vont s'offrir. L'aéroport de Bruxelles-Sud-Charleroi, c'est le point de départ de city trips moins chers qu'un trajet en train jusqu'à la mer du Nord. J'ai déjà coché presque toutes les capitales d'Europe au départ de Charleroi, il ne manquait plus que Bucarest.

Dans le hall, Siomine est tiré aux quatre épingles, costume bleu marine, chemise beige, cravate et chapeau haut de forme. Il me salue chaleureusement et nous nous dirigeons ensemble vers le guichet d'embarquement. Il me confie qu'il a toujours eu peur de prendre l'avion et qu'il va prendre des somnifères pour dormir tout le trajet. Il s'éclipse prendre de l'eau dans les toilettes et on monte parmi les premiers dans l'avion. Je me mets à côté du hublot et Siomine s'assied sur le siège du milieu et allonge son fauteuil après avoir charmé la voisine de derrière qui ne peut rien refuser à ce vieil homme si chic. Avant même que le personnel de bord ne commence à présenter les traditionnelles consignes de sécurité, mon voisin dort à poings fermés et sa tête vient s'appuyer sur mon épaule. Les pensées encore complètement en vrac, je n'écoute que d'une oreille les hôtesses de l'air et leur

démonstration précise mais pourtant ignorée de l'utilisation du masque à oxygène.

On décolle finalement sous un léger crachin et rapidement, l'avion traverse les nuages et nous volons dans un ciel bleu azur qui contraste avec le brouillard dans ma tête. Le vol dure trois heures et je réveille Sio alors qu'on entame la descente vers le tarmac roumain. Le vieil homme sursaute et me parle dans sa langue à laquelle je ne comprends rien. Pardonne-moi, la fatigue sans doute, nous arrivons à la maison alors, bienvenue chez toi mon jeune ami. Le moteur gronde et dans un sursaut maîtrisé, l'avion touche le sol et ralentit rapidement. Un petit groupe d'amis enthousiastes applaudit la performance du pilote et très vite, c'est l'excitation dans les travées. Les passagers se bousculent, à qui prendra son sac le premier et pourra sortir de l'avion au plus vite. Avec Siomine, on reste assis le temps que les plus pressés soient dehors. Je ne sais toujours pas en quoi consistera la suite du voyage, l'aventure commence ici pour moi.

Juillet 1976

Les années ont passé et Elena a traversé l'époque avec la discrétion d'une ombre. Le cabanon de pêche n'a plus rien à voir avec l'abri précaire de son arrivée. Meublé avec soin et modestie, le foyer est maintenant chaleureux bien que toujours rustique. Il n'y a qu'une seule pièce et Elena dort sur ce qui fait aussi office de canapé. Durant les longues journées d'hiver, le petit poêle tourne à plein régime et les journées se traînent, seulement animées par le froid et cette sensation de faim que le riz et les conserves de choux ont bien du mal à masquer. Mais dès que les beaux jours arrivent, les portes et les fenêtres s'ouvrent aux quatre vents et dehors c'est un véritable jardin d'Éden. Le Danube prend des airs d'épiphanie et la vie explose en feu d'artifice de saveurs et de couleurs animales. Des cormorans majestueux, des hérons cendrés à la démarche altière et des nuées de pélicans font du Delta leur terrain de jeu. À quelques pas seulement de la cabane, un des méandres du fleuve se profile, presque entièrement recouvert par des milliers de nénuphars. Et cachées sous les larges feuilles arrondies, des grenouilles s'égosillent dès la tombée du jour, à en rendre folle Elena. La première fois qu'elle avait découvert ce cacophonique ballet coloré, elle en avait été émue aux larmes. Après avoir passé des semaines seule, elle avait cru en la possibilité d'un nouveau départ, portée par cette force mystérieuse qui vibrait au fond d'elle.

Quand elle était arrivée ici, après un voyage interminable, elle avait bien pris soin de ne pas se faire remarquer, ne sortant qu'une fois par semaine faire des provisions dans le petit

magasin où elle n'osait même pas regarder le vendeur dans les yeux. Madame Stoica était venue la voir pour Noël et lui avait raconté le scandale. Vassili s'en était sorti avec une vilaine cicatrice, une oreille estropiée et la rageuse envie de retrouver la jeune ingrate. Il n'avait même pas voulu s'occuper de la mise en terre de la pauvre mère. C'est Madame Stoica qui avait fait le nécessaire et avait fait ramener le cercueil d'Ivana jusqu'à Zimnicea afin de l'enterrer dignement aux côtés de sa famille. Vassili avait interrogé tout le quartier, passé aux peigne fin les orphelinats de Bucarest et avait même fait surveiller pendant plusieurs semaines la maison de la grand-mère Maria, s'attendant à ce qu'Elena vienne s'y réfugier. Mais Elena n'avait pas bougé, perdue là où personne ne penserait à venir la chercher.

Il n'y avait que Madame Stoica pour venir lui rendre visite. Durant les premiers mois de son exil, la voisine arrivait à intervalles irréguliers, laissant parfois passer des semaines ou revenant trois fois dans le même mois. Elle venait chargée comme une mule, des provisions mais aussi des livres, dans lesquels Elena s'évadait du matin au soir.

Petit à petit, relâchant son attention, la jeune fille était sortie de sa tanière. Dans le village de Murighiol, tout le monde savait qu'elle s'était installée dans la cabane. Mais on se gardait bien d'aller la déranger. Ici comme partout, le secret est érigé en vertu.

C'était le pope Pavlik qui, en premier, était venu lui rendre visite un jour d'avril. Ce vieux prêtre orthodoxe est la mémoire du village. Né sur les berges du Delta au début du siècle, sa sympathie et son goût démesuré pour la musique et la fête ont fait de lui un pilier indéboulonnable de la communauté. Affrontant les injures et l'intimidation du régime communiste, il tient sa place avec sagesse et bienveillance. Pavlik avait accueilli chaleureusement Elena. Sans lui poser

de questions sur son passé, ils avaient discuté de ses envies, de sa passion pour les livres et le vieux sage lui avait rempli sa bibliothèque en quelques visites. De fil en aiguille, Pavlik allait présenter Elena au reste de la communauté qui se prit de compassion pour cette jeune orpheline à l'histoire trouble.

Les mois et les années ont passé et en ce matin de juillet, le soleil est à peine en train de se lever, ses premiers rayons venant chasser sans hâte les nombreuses étoiles qui illuminent les nuits du port. Les flots du Danube s'éclairent dans une sublime lumière chaude. Les cormorans déploient mollement leurs ailes, s'attendant à voir glisser sur les eaux les nombreuses barques des pêcheurs. Mais ce matin, les canots restent amarrés aux pontons des maisons et les poissons ont quartier libre pour quelques heures.

Tout le village est rassemblé devant chez Pavlik. Loin des croix pieuses et des icônes religieuses qui décorent sa maison, il possède un instrument qui fait l'unanimité absolue dans le voisinage. C'est la seule personne du village, et même de toute la région probablement, qui dispose d'une télévision couleur, achetée flambant neuve pour fêter ses septante ans. Il a installé l'écran sous le grand porche ombragé, à l'abri du soleil, et les villageois arrivent avec leur chaise, leur drap ou leur coussin. Les hommes restent debout, à fumer leurs cigarettes et à se raconter la journée de la veille. Tout le monde s'installe confortablement, encore assoupi par ce réveil avant l'aube.

Dans cette ambiance légère, les voisins se saluent, se partagent le pain frais et les verres de café. Mais bientôt, les femmes au premier rang sifflent la fin de la récréation. Chacun est prié de se taire, Nadia Comaneci apparaît à l'écran, sur le grand tapis rouge du gymnase de Montréal. Là-bas, la soirée a déjà commencé et c'est au tour de la petite prodige roumaine de rentrer en scène.

Ce sont les Jeux Olympiques, l'événement télévisé le plus regardé au monde. Nadia s'élance aux barres asymétriques, c'est la finale de la compétition par équipe sur laquelle l'URSS impose sa domination sans faille depuis des années. D'une barre à l'autre, Nadia s'envole avec un ahurissant mélange de force et de douceur. Elle prend son élan, monte et redescend puis d'un coup réussit un salto arrière combiné à un grand écart sorti d'une autre réalité. Le show Comaneci continue, vrilles, bascules, appuis, renversement. Tout le monde est figé devant le téléviseur. Et quand elle clôture l'exercice d'une sortie sensationnelle, c'est l'explosion, Elena crie à s'en casser la voix, le village se congratule et les embrassades s'accumulent. On attend la note mais que se passe-t-il? Sur le tableau d'affichage électronique apparaît un Un point Zéro Zéro. Supercherie, manipulations soviétiques, qu'on les lynche. Sur le banc roumain, le coach brandit les poings et invective les jurés. Nadia reste stoïque, ne comprenant pas ce qui est en train de se dérouler. Les juges semblent aussi surpris que les autres et finalement le président du jury se lève de son siège et montre de ses dix doigts le score attribué à la jeune gymnaste. C'est un dix. Un dix parfait, la marque ultime, score encore jamais atteint aux Jeux Olympiques. Et c'est à une gamine de quatorze ans qu'on le doit. Une petite communiste d'un pays dont personne n'avait jamais entendu parler en Occident. Elena a des étoiles dans les yeux, elle avait l'âge de Nadia quand elle a dû fuir de chez elle et quitter en un éclair l'enfance. Nadia aussi fait le pont entre l'enfance et la vie d'adulte. Elle cristallise cette jeunesse impeccable. Devient, derrière ce dix sans faiblesse, la Roumanie toute entière, un nouveau pays en train de grandir en montrant au monde sa perfection juvénile. C'est la victoire de la jeunesse triomphante contre le vieux monde. La victoire aussi de la beauté sur le sale, du bien contre le mal.

Elena était arrivée depuis presque deux ans quand elle avait entendu au loin la voix de Madame Stoica qui agitait les bras et courait en sa direction. Elle était venue lui annoncer que Vassili avait disparu, il avait quitté sa maison pour s'installer à Timisoara, à l'autre bout du pays. C'était le début des années septante, Ceausescu devenait de plus en plus autoritaire et ne supportait plus l'ombrage de ses premiers partisans. Vassili avait été contraint de laisser les rênes de la Securitate à un jeune officier qui jugeait les techniques de son prédécesseur inefficaces et obsolètes. A Timisoara, loin, bien loin de Bucarest, on lui avait trouvé un rôle de représentation dans lequel il pouvait profiter de ses privilèges sans perturber le Comité central. En d'autres mots, Vassili avait été mis au placard.

En lui apprenant tout ça, Madame Stoica s'attendait à ce qu'Elena s'écrie de joie mais Elena n'était pas du genre à ressasser le passé sans arrêt. Lorsqu'elle lui avait proposé de rentrer avec elle, la voisine avait été surprise d'entendre Elena lui dire qu'elle ne voulait pas rentrer. Elle n'avait beau n'avoir que seize ans, elle était pleinement indépendante maintenant, vivait dans sa cabane isolée et n'avait aucune envie de rentrer à Bucarest, ni même chez sa grand-mère Maria. Elle aimait la vie ici, elle se sentait bien dans sa solitude volontaire.

À Murighiol, tout le monde apprécie Elena, discrète jeune femme qui n'a pas besoin de se montrer souvent pour être une oreille attentive. Jamais à s'imposer mais toujours là pour apporter son écoute et son aide à qui en a besoin. Elle cultive ses amitiés de loin, sachant que derrière les roseaux se trouvent des personnes avec qui elle se sent bien.

Après des années enfermée dans une ville où elle ne s'était jamais sentie chez elle, elle a retrouvé la douceur de son village d'enfance, les voisins qui s'invitent sans crier gare, les

soirées à contempler le ciel étoilé et la solidarité face aux coups durs de la vie.

Sans remords, elle avait remercié Madame Stoica, lui avait demandé si elle était d'accord de la laisser profiter encore de la cabane. Évidemment que la voisine était d'accord, à voir la jeune fille s'épanouir comme ça, elle aussi se sentait un peu revivre loin des mystères et des angoisses de Bucarest. En rentrant à la capitale, la voisine avait fait le détour par chez Maria, lui donner des nouvelles de sa petite-fille. Elles ne s'étaient pas encore revues mais avaient pris l'habitude de s'écrire et bientôt Elena irait retrouver sa grand-mère, maintenant que Vassili était éloigné loin d'elles.

Les années ont passé et le soleil est maintenant bien levé en ce matin de juillet. Les hommes sont presque ivres et les accordéons sont de sortie pour fêter le triomphe de la gymnaste. Qu'importe si l'imposant voisin soviétique a encore gagné la compétition devant la Roumanie, c'est Nadia Comaneci qui a pris toute la lumière. La télévision repasse en boucle la prestation de la poupée de quatorze ans. Une petite fille formée à l'école d'Onești, biberonnée depuis l'enfance à la culture communiste, au travail méticuleux et aux heures de répétition. Même ici, alors que le Parti est loin de faire l'unanimité, Nadia est vue comme un symbole de perfection et comme la preuve de la réussite du modèle roumain. Applaudissez Canadiens, Français, Allemands et même Américains, applaudissez la victoire de la camarade Comaneci.

Dans tout le pays, les jours qui suivent sont des jours de fête, les parents s'empressent d'inscrire leurs filles dans les salles de gymnastique, des milliers de petites qui se baladent habillées en justaucorps en lycra et coiffées d'une couette dans les cheveux. Nadia continue sa démonstration à Montréal, au sol, sur la poutre, dans le programme libre, elle enchaîne les performances et rafle toutes les médailles. Elle rentre en

Roumanie parée d'or et Ceausescu profite de l'occasion pour asseoir encore son pouvoir et ses rêves de grandeur. Elena savoure cet été comme jamais, elle rit aux éclats, rend visite à ses amis, passe une semaine entière à Zimnicea dans les bras de sa grand-mère et elles rient comme avant. À la rentrée, elle trouve un emploi dans un hôtel de Murighiol. Les croisières sur la Mer Noire ont du succès et les bateaux débarquent tout l'été, avec des hordes de riches touristes qui visitent le Delta, appareil photo dans une main et éventail dans l'autre. Il fait une chaleur accablante mais Elena s'en accommode sans peine, la vie est belle et elle ose regarder l'avenir sans crainte.

Je suis dans mon lit, il fait noir, j'ai chaud, mon t-shirt est trempé et les draps sont humides. Je me lève sans regarder l'heure. Vu l'obscurité, on doit être au plein milieu de la nuit. Peut-être trois heures du matin, il n'y a pas de bruit dans l'appartement, seulement le passage de quelques rares voitures dans le boulevard à côté duquel nous logeons. Dans la cuisine, je me dirige à tâtons, impossible de trouver ce fichu interrupteur. Après une inspection minutieuse de l'étagère, je prends un verre et je le remplis au robinet. L'eau coule péniblement et lorsque le verre est rempli, je le porte enfin à mes lèvres. Le liquide tiède a une saveur de rouille désagréable, je recrache dans un dégoût silencieux et maudit ce fou de Siomine qui m'avait promis un hôtel confortable en plein cœur de Bucarest. Les murs sont délabrés et les souris ne se cachent même pas pour venir grignoter les courses que nous avons fait en arrivant.

Je suis tout à coup pris d'une sensation étrange, mon cœur s'emballe et je transpire de plus belle. J'ai du mal à comprendre ce qu'il m'arrive, ma tête tourne et j'ai envie de vomir. Titubant en m'appuyant aux murs, je rejoins ma chambre et me recouche mais impossible de trouver le sommeil. Ma tête tourne de plus en plus vite quand je vois le plafond s'abaisser lentement au-dessus de moi. Comme si une pression divine venait appuyer sur l'étage d'en haut. Imperturbablement, le plafond grignote centimètre par centimètre et se rapproche de moi. Je suis pétrifié dans le lit, incapable de crier ou de m'enfuir. Je monte sur le sommier et essaye d'arrêter l'inéluctable descente avec mes bras.

Aucun effet, je suis obligé de m'accroupir pour gagner du temps. J'ai de plus en plus de mal à respirer, il faut trouver une solution, je me jette sous le lit en espérant que le mécanisme démoniaque prenne fin.

Au-dessus de moi, j'entends les lattes du sommier craquer, je vois la lumière qui s'allume derrière la porte mais le plafond est maintenant à cinquante centimètres du sol et la porte est bloquée. La voix de Siomine me parvient du couloir, il hurle de me bouger, de sortir de là mais je ne peux plus rien faire et je ferme les yeux dans un dernier souffle quand je sens deux bras m'agripper.

Le vieillard se tient au-dessus de moi, la lumière allumée et je suis par terre, les draps du lit à moitié défait. Le plafond n'a pas bougé, toujours ce plâtre décrépi et jauni qui se lèzarde. J'émerge de ce cauchemar le souffle court, il me faut de longues secondes pour reprendre mes esprits. Siomine ne dit rien mais reste assis sur le lit sur lequel je le rejoins. C'est un rêve fréquent. Je lui explique que depuis quelques mois, j'ai l'habitude de finir écrasé dans mes cauchemars. C'est la première fois que je me retrouve sous le lit mais la sensation de mourir étouffé revient régulièrement.

Comme dans le rêve, il fait sombre dehors, il est cinq heures du matin, Siomine me dit qu'un ami lui a envoyé un message et qu'il doit y aller. D'après lui, je peux bien me débrouiller tout seul en l'attendant. Ben tiens, encore un mystère me dis-je. Et pourquoi je ne peux pas t'accompagner cette fois? Il ne veut rien me dire de plus précis. Au point où j'en suis. J'insiste un peu, lui demande si ça concerne mon père. Il semblerait bien. Je commence à le connaître le Sio et je vois bien qu'il ne m'en dira pas plus.

Il me confie les clés de l'appartement, il reviendra dans trois ou quatre jours, il me dit qu'il faut que j'en profite pour découvrir la ville et m'acclimater tranquillement. Je vais

prendre une douche froide, histoire de me refroidir l'esprit et de noyer les dernières tensions.

Nous étions arrivés il y a deux jours et Siomine s'était rapidement fait de plus en plus fuyant, s'échappant régulièrement pour téléphoner ou discuter avec les voisins et les personnes qu'on croisait. J'avais timidement insisté pour qu'il me guide vers la région de ma naissance, voir si j'ai encore de la famille sur place, des gens à qui parler et en apprendre plus sur mon père. Mais il n'avait pas envie de se presser, me disait qu'il devait s'organiser, qu'on ne pouvait pas débarquer comme ça, que la mort de mon père avait laissé des séquelles.

Et maintenant que je suis seul, je n'ai rien de mieux à faire que du tourisme dans ce Bucarest où les cicatrices du communisme s'observent à l'œil nu. Par ici, une ancienne cantine populaire sens dessus dessous envahie par la poussière et les toiles d'araignée. Par là, un centre d'art à la gloire de l'artisanat traditionnel qui sonne creux depuis que la révolution a emporté les tableaux pour les brûler dans un grand feu de joie au plein cœur de la capitale.

L'été est timide mais les Roumains s'en accommodent sans peine. Les rues sont vivantes et les rencontres fréquentes. Où que j'aille, je tombe inévitablement sur ces marchands à la sauvette. La plupart du temps, il n'y a même pas de table pour installer leurs marchandises. Pommes de terre, poivrons, tomates, pastèques et abricots, les aliments s'étalent sur une toile de jute posée négligemment au sol. Le vendeur se fait parfois dormeur et profite de l'ombre de son parasol pour piquer un petit somme. Qu'importe si des clients attendent, ici, le commerce n'a pas la férocité vorace de la vieille Europe. Ici, on discute, on s'arrête, on compare et souvent, je me laisse embarquer par la gentillesse de ces marchands du

béton. Ils me remplissent un sac en plastique de leurs plus beaux aliments et, avec le sourire, m'indiquent un tarif qui s'affiche sur l'écran d'une calculette d'un autre temps. Je me prends au jeu, le montant est dérisoire, et rapidement je me retrouve les bras remplis de fruits et légumes que j'aurai bien du mal à finir tout seul. Je déambule toute la matinée dans les rues de la ville. Sans Siomine, Bucarest m'est féroce et étrangère et mes bras demandent une pause.

Je me souviens de cette cousine dont m'a parlé Catherine. Je retrouve le papier glissé dans ma veste par ma sœur. Un numéro et un nom. Gabriela Lobont. Je lui écris un texto pour annoncer ma présence et lui proposer de se rencontrer. La réponse ne traîne pas : Bien entendu Sacha ! Catherine m'a parlé de ton voyage, je termine de travailler à dix-huit heures, on peut se retrouver chez moi, j'habite dans le vieux quartier de Lipscani, appelle-moi quand tu es sur place. Moi, le solitaire attaché à mes repères, voilà que je me découvre capable de passer au-delà de mes appréhensions. Passer de mon quotidien boulot, Nintendo, bistrot à la découverte de la Roumanie, la marche à gravir est haute et le vertige m'enivre légèrement.

Je me promène au ralenti, sensible à chaque son, chaque odeur, chaque image nouvelle dans ma tête. Dans le parc Cișmigiu, les vieillards jouent aux échecs sur les bancs à l'ombre. Sous leurs chapeaux impeccablement taillés, les rides se superposent, cachant une vie entière dans ces dunes de la peau. Silencieux, les joueurs sont assis alors que les spectateurs circulent au-dessus des têtes, à l'affût du coup parfait, commentant d'une voix discrète le coup de l'un ou de l'autre. Je m'assoupis dans l'herbe fraîchement coupée à l'abri d'un marronnier en fleur. Le soleil joue à cache-cache avec quelques nuages clairsemés et j'observe curieux une

dizaine de petites barques naviguer au milieu de l'étang. Les couples de touristes se laissent aller aux joies de juin, au plaisir de l'été à venir et de l'amour qui dure toujours. Les garçons à la rame et les filles aux selfies. De Bruxelles à Bucarest, rien de neuf sous le soleil patriarcal. Je me délecte de la joie de mon anonymat. Qu'il est agréable d'être inconnu dans une ville inconnue. J'observe sans pression, la joie simple de tout découvrir, une langue chantante qui sonne à mes oreilles comme un air d'opéra. La sonorité du roumain ne me laisse pas indifférent et j'essaye d'extraire quelques mots que je traduis des conversations volées aux promeneurs.

La journée est belle et à mesure qu'elle avance, se profile l'heure de ma rencontre avec Gabriela. D'après ce que m'a appris ma sœur, Gabriela est un peu plus jeune que moi. C'est à l'occasion d'un travail d'école sur l'Europe et l'arrivée programmée de la Roumanie dans l'Union européenne que Catherine avait demandé à prendre contact avec notre famille roumaine. Papa avait d'abord été réticent puis avait finalement repris contact avec un ami à lui qui avait une fille voulant apprendre le français. Pendant plusieurs années, Catherine et Gabriela avaient entretenu une correspondance cordiale qui n'avait jusqu'alors pas dépassé le stade épistolaire.

Depuis que Catherine était devenue maman, les échanges avaient pratiquement cessé si ce n'est un message à Noël et l'une ou l'autre photo des enfants. Je ne me souvenais même plus d'avoir jamais entendu parler de cette relation. Si bien que la réaction et l'entrain de Gabriela face à mon message m'inquiète et me ravit. Jamais je n'aurais invité avec autant d'enthousiasme un inconnu chez moi. Mais je serai bientôt fixé, le temps s'écoule agréablement entre mes divagations introspectives et mes déambulations de touriste si bien que j'arrive à notre lieu de rendez-vous avec près

d'une heure d'avance.

D'où je suis installé, j'observe le va-et-vient grouillant des, visiblement nombreux, colocataires de Gabriela. La maison est caractéristique de l'architecture soviétique, un gros bloc de béton, des fenêtres rectangulaires posées symétriquement sur les cinq étages et des gros barreaux rouillés devant les vitres. À chaque entrée et sortie, je me demande si c'est elle et j'attends dix-huit heures quinze pour la prévenir par message que je suis arrivé et que je l'attends assis à la terrasse du café d'en face. Trois minutes plus tard, je vois débouler une jeune femme ronde, au teint bronzé, les joues légèrement rougies d'avoir couru et le regard pétillant. Sans hésitation, elle me prend dans ses bras pour une accolade franche et chaleureuse. Elle est toute petite et je me rends compte que j'avais imaginé toutes les roumaines grandes et élancées. Elle commande une bière, regarde mon verre entamé et en ajoute une deuxième pour moi. Fidèle à son message chaleureux, elle se lance dans une conversation à bâtons rompus. Désolé pour ton père, ça ne doit pas être facile pour toi. J'ai de la chance, mes parents sont encore en pleine forme et vivent dans la même rue que mes grand-parents et mon arrière grand-mère est encore autonome dans son appartement. Elle a carrément fêté ses cent ans le mois dernier, c'était quelque chose, tout le quartier rassemblé, de l'eau-de-vie comme s'il en pleuvait. Un orchestre a joué de la musique sans s'arrêter de l'après-midi et mes cousins faisaient danser la centenaire comme à ses premiers bals.

Elle me raconte alors son enfance, la vie à Bucarest dans un monde à reconstruire. La corruption qui règne, le manque d'argent pour tous, les petites magouilles et les réseaux de solidarité. Elle a un peu voyagé en Europe les dernières années, elle est allée jusqu'en France, par encore la Belgique par contre. Mais ça va venir, précise t-elle en éclatant de rire.

En journée, elle travaille dans un collège, professeure d'anglais et de français pour les ados. Et quand elle retire son costume de prof, elle tente par tous les moyens de colmater les brèches qu'un état instable laisse béantes. Ici, on manque de tout, les gens n'ont pas les moyens de se payer des fruits et légumes chaque jour. On en est au point de devoir s'éclairer à la bougie en plein centre ville, faute de pouvoir payer l'électricité. Le bâtiment dans lequel elle habite est en fait un énorme squat où se retrouvent à vivre ensemble une cinquantaine de résidents permanents et au moins autant de personnes qui passent de temps à autre. Ils organisent des repas solidaires, mettent sur pied des manifs pour réveiller les Roumains face à l'oppression qu'ils subissent. Les prétextes à se mobiliser sont nombreux et elle m'avoue ses inquiétudes et ses doutes. Les Roumains ont peur et même s'ils savent qu'ils sont traités scandaleusement, ils se disent que ça pourrait être encore pire. Alors, ils mangent leur riz et se réjouissent de voir leurs enfants partir à l'étranger et ramener un peu d'argent. Gabriela commence à avoir soif, elle parle, elle parle et n'a presque pas touché à son verre. Et l'embarrassante, la redoutable, la violente question du "Et toi?" tombe. Moi? Moi, tout va mal, je suis plongé dans un brouillard existentiel depuis quinze ans, j'ai fait des études pour amasser de la thune, j'ai amassé un peu de thune, pas trop cependant mais tout de même. Puis j'ai acheté un appart, une télé, une voiture mais chaque soir j'angoisse. Je rame dans mes doutes, j'ai besoin d'amour, ça me torture, les nuits sont longues et je noie mes journées dans la fuite et souvent dans l'alcool.

C'est ce que j'aurais aimé dire, c'est ce que mes tripes crient. Mais j'ai répondu Moi? Moi, ça va, je suis en transition professionnelle, j'ai bossé comme consultant, maintenant je prends un peu de temps pour moi, je mets de l'ordre dans ma vie. Mais ça va.

Gabriela n'est pas dupe, elle n'insiste pas, on continue à parler de la Roumanie, de la Belgique un peu aussi, du peu que je connais de ce pays qui m'a vu grandir et que pourtant je n'ai pas cherché à vraiment découvrir. Elle me dit qu'elle est attendue ce soir, elle doit filer donner un cours de violon à sa nièce. Elle me propose de venir manger demain chez elle, je n'aurai qu'à apporter mes courses, ils attendent du monde. On se donne rendez-vous à la même heure, elle vide son verre d'un trait et disparaît du bistrot avec autant d'énergie qu'elle est arrivée.

Mars 1977

Le sol a tremblé.

Ici à Murighiol, c'était à peine un ronflement, un bourdonnement de rien du tout, une légère toux de retraité. Mais là-bas, à Bucarest, c'était une déflagration sans précédent. La ville est maintenant à l'agonie. Des quartiers entiers sont détruits, des milliers de personnes enfouies sous les gravats. Ce qu'il convient d'appeler désormais le séisme de Vrancea est sans précédent. De mémoires d'hommes, personne n'a vu l'horreur de si près en Roumanie.

Et tous les immeubles modernes, construits à la hâte, sans fondation solide, sont à terre. Elena voit les images sur l'écran couleur du père Pavlik et panique quand on montre les dégâts dans tout le pays. Zimnicea est touchée de plein fouet, la ville toute entière ne semble être plus qu'une montagne de débris. Elle ne prend pas le temps de discuter ni de rassembler ses affaires, il faut absolument qu'elle retrouve sa grand-mère. Elle emprunte la voiture du vieux pope et fonce jusqu'à Tulcea, prend le premier train et avance au rythme des déviations, des voies ferrées détournées et des bus de remplacement. C'est un périple qui lui prend trois jours. Trois jours parmi les survivants, les éclopés qui n'ont plus rien à quoi se raccrocher.

Mais pour le Parti, l'occasion est trop belle pour accélérer la mue du pays. Ceausescu ne veut pas perdre de temps. Le temps, on le prendra plus tard pour le grand deuil national. Sans se lamenter, il faut accélérer la transformation roumaine et on met le peuple au travail. Le soir, tout le monde s'en-

tasse dans les rares bâtiments encore debout et on reconstruit de plus belle. Le cœur n'y est pas mais que peut-on bien faire d'autre quand on a tout perdu?

A Zimnicea, la vieille gare a résisté aux secousses mais dans le nouveau quartier, c'est la désolation, des familles entières à la rue, des estropiés, des cabossés le regard vide, des orphelins, des veuves. Toute une ville qui se relève lentement et qui découvre, effarée, qu'il faudra vivre désormais sans l'ami, sans le fils, sans la mère avec qui on partageait tout la veille encore.

Elena fait le chemin qu'elle connaît si bien presque sans s'arrêter, une course qu'elle ne freine que lorsqu'elle voit la maison au loin. Elle est toujours là-bas, dressée à l'orée du bois, la toiture détruite et les fenêtres en morceaux mais elle a tenu bon. Elle ne peut s'empêcher de crier de bonheur quand elle voit sa grand-mère passer le balais pour nettoyer les dégâts de la secousse. Des assiettes cassées, des débris de verre, tout y passe. À l'intérieur, c'est un capharnaüm triste à en pleurer. Mais l'essentiel est ailleurs, bunică est toujours debout, solide comme un roc au milieu du chaos.

Elle a bientôt septante-cinq ans, sa vue diminue et elle n'a pas reconnu tout de suite sa petite fille, apparition improbable surgie d'une autre époque. Elles ne s'étaient pas vues depuis des mois et leur correspondance se faisait de plus en plus rare. Dans un silence qui parle plus que tous les mots, elles se prennent dans les bras pendant de longues secondes. Quand j'ai vu les images à la télévision, j'ai eu si peur pour toi. Au diable mon exil, je ne peux quand même pas rester loin de ma seule famille quand elle a besoin de moi. Maria ne trouve pas les mots, elle qui a tout traversé avec courage et humilité, la voilà qui pleure maintenant à chaudes larmes dans les bras de sa petite-fille devenue femme.

Haut les cœurs, on est encore là, il n'y a pas à se lamenter,

tiens aide-moi pour le repas. D'une armoire fendue en deux, elle sort une casserole et commence à éplucher les pommes de terre. La cave a bien supporté le tremblement, il me reste encore bien une bouteille de vin, file l'ouvrir, ce soir on fête ton retour et on danse à la vie qui nous tient debout.

Dans les décombres de Zimnicea, les deux femmes profitent pleinement de ces retrouvailles et elles passent leurs journées ensemble, à reconstruire ce qui peut encore servir à quelque chose mais rapidement, Elena a une idée. Si on bougeait? Ici, le Parti reconstruit à tour de bras, la maison qui tient à peine debout va être rasée d'un jour à l'autre. Et puis, je ne veux plus rester à me tapir dans mon passé. Viens bunică, on fait nos valises et on part ensemble. Chez moi, c'est trop petit et puis il me faudra un nouveau travail. Et si on allait à Constanta? Il paraît que les travaux de construction du grand canal vont reprendre. Bientôt on pourra relier la mer Noire au Danube en quelques heures de navigation à peine. Le port va encore s'agrandir, il y a du travail à la pelle là-bas et on trouvera un appartement face à la mer.

L'optimisme est de rigueur et contagieux. Maria se dit qu'être avec sa petite-fille, c'est bien tout ce qu'il lui reste. C'est vrai qu'ici, elle ne reconnaît plus sa ville et ses amis remplissent moins les rues que les travées du cimetière. Elle ne se rappelle plus la dernière fois qu'elle a vu la mer. Pas depuis le décès de son mari, elle en est certaine.

En moins de deux semaines, la maison est vidée, ce qui pouvait être donné a trouvé acquéreur et la municipalité lui a racheté son terrain à un bon prix. C'est la doyenne de Zimnicea et elle part comme une jeune première. Sur le quai de la gare, le maire en personne vient lui faire ses adieux. Maria et Elena montent dans le train, regardent une dernière fois leur vie passée, saluent le maire et les autres amis venus pour le grand départ et elles s'engouffrent dans

leur wagon sans plus regarder derrière.

Constanta est une grande ville qui brasse une population venue des quatre coins du pays et de plus loin encore. Carrefour portuaire en plein essor, on se perd dans toutes les langues parlées dans ses ruelles. Des commerçants turcs, des riches touristes soviétiques, des visiteurs bulgares et puis, des occidentaux, de plus en plus nombreux, voulant connaître cette Roumanie dont Jacques Chirac lui-même a chanté les louanges au cours d'une visite l'année précédente. Ici, le tremblement n'a pas fait le moindre dégât, à peine a-t-on senti le sol bouger, pas de quoi entraver le dynamisme local. Dès l'aube, les rues sont pleines de vie, le mélange de culture est exaltant, un vrai brassage qui contraste avec la rigueur de ce qu'ont toujours connu les deux femmes.

Maria et Elena s'installent dans un appartement du centre-ville, avec une vue sur la mer et son horizon sans limite. Elena trouve rapidement un travail dans un restaurant réputé, elle y sert les hauts fonctionnaires du Parti et ceux qui s'enrichissent sur la reconstruction du pays. Entrepreneurs, militaires gradés, politiciens aux bras longs, le restaurant est un repère réputé et Elena ferme les yeux sur les pots-de-vin à peine masqués, les magouilles et les arrangements auxquels se livrent tous ces hommes en uniformes. Elle est jeune et l'insouciance collée au corps lui va si bien. À vingt-deux ans, c'est une femme admirée de tous, les hommes la regardent dans la rue et au restaurant, elle n'échappe pas aux avances insistantes des nantis du Parti.

Constanta, c'est l'exil et la débauche loin de Bucarest et de ses obligations. Les hommes y viennent le temps d'une mission, construire une série d'immeubles, traiter des affaires au port, s'embarquer parfois vers la Russie voisine. Et voilà qu'ils oublient toutes les règles de bonne conduite. Épouse

et enfants planqués dans un coin de leur esprit, ils veulent profiter de la distance pour jouer du corps de ces jeunes femmes arrivées nombreuses ces dernières années à l'appel de la cité en expansion. Ici plus qu'ailleurs, les soirées se transforment en beuverie à ciel ouvert. La palincă monte à la tête, les hommes braillent sous les fenêtres des femmes qui s'enferment à double tour, attendant que leurs prétendants décuvrent dans la nuit noire. L'habitude a le goût de la biture et si le Danube était fait de vin, il y aurait depuis longtemps un fleuve de moins. Mais Elena sait y faire, elle n'a plus peur des hommes depuis ce matin d'il y a presque dix ans. Elle n'a pas peur mais elle n'est pas prête pour autant à se laisser séduire. Elle sait ce dont ils sont capables et ne veut pas se laisser manipuler par leurs ritournelles d'ivrognes. Elle les remballa avec fermeté sans jamais avoir à monter le ton. Et les hommes la laissent tranquille sans insister. Dans son dos, certains la craignent, son autorité et sa distance l'ostracisent. On dit que c'est une sorcière, une sirène sortie de la mer sous l'apparence d'une femme. Elena n'en a cure, elle n'écoute pas les bobards de comptoir, sert les clients, rigole avec ses collègues et passe ses journées avec sa grand-mère. Elles sont inséparables, paire improbable marchant bras dessus bras dessous dans les dédales du port.

Maria s'aide maintenant d'une canne, elle a le pas fébrile, marche lentement et ses pauses s'allongent de jour en jour. Mais pour rien au monde, elle ne manquerait la balade quotidienne. Les deux femmes s'évadent en admirant les voiles des bateaux prenant le large. Souvent, leur balade se prolonge tard et elles ne rentrent que lorsqu'une des deux femmes commencent à bailler de manière trop prolongée. C'est le signal irrévocable, le moment de rentrer se reposer loin de l'excitation, de la magie et de la passion de la vie.

Dans l'appartement, elles vivent chichement mais ne

manquent de rien, le travail d'Elena lui rapporte de bons extras. Une chambre pour deux, chacune dans leur petit lit confortable, elles ont le plaisir d'un salon vue sur mer et d'une cuisine toute équipée où l'eau courante et l'électricité ne manquent jamais. Les bons plats de légumes mijotent longtemps et de l'appartement se dégage en continu un fumet savoureux d'épices et de produits frais. Elles en viennent presque à oublier la misère qui les entourent. Car en ville, tous ne sont pas logés à la même enseigne. Les miséreux s'accumulent, des hommes seuls pour la plupart, venus travailler sur les bateaux de pêche ou sur les chantiers de construction. Ils s'entassent à plusieurs dans des chambres miteuses, attendant le week-end pour rejoindre femme et enfants dans un village où le travail a disparu depuis longtemps. Grâce à ces gens venus de loin, la ville grandit, les immeubles poussent et à l'ombre des tours qui sortent de terre, le quotidien s'empire pour le peuple roumain qui peine de plus en plus à trouver de quoi se nourrir. Ceausescu est intransigeant, la Roumanie croule sous les dettes internationales et les stocks de production doivent servir à l'exportation. Et le régime maintient sa domination en propageant la méfiance toujours plus profondément.

En public, on n'ose rien dire de sa détresse, de sa peur, il faut maintenir l'apparence, se réjouir du travail pour tous, de l'architecture moderne, des soins médicaux gratuits. Mais tout ça n'est que façade et apparence. Le travail est aliénant, dangereux et ne rapporte pas grand chose. Maria propose son aide aux parents du quartier, elle va garder les enfants en journée, nettoie les maisons, prépare les repas avec les restes de la veille. Heureusement qu'elles sont ensemble, le passé et le futur affrontant sans trembler le présent qui leur mène la vie dure.

Je rentre dans une cuisine en effervescence. Sorte de ruche humaine où de jeunes hippies excentriques entrent et sortent dans un ballet vrombissant et exaltant. Gabriela me pousse dans le dos, sentant bien que j'ai quitté depuis longtemps ma zone de confort. Quand elle m'a retrouvé à la terrasse du même bar que la veille, elle m'a directement pris par le bras, laissant en plan ma bière à moitié pleine et elle m'a tiré en riant jusque chez elle.

Elle ne se perd pas en salamalecs et présentations d'usage et je plonge direct dans le bain. Ce soir, ils organisent un grand repas collectif ouvert à tous. Ils ont besoin de bras et comme j'ai des bras, je trouverai bien de quoi me rendre utile m'a assuré Gabriela. C'est un événement qui a lieu chaque mois et qui va brasser plus d'une centaine de personnes.

Ici, c'est un squat presque intégré m'explique Gabriela. Une ancienne caserne militaire qui était vide depuis des années lorsqu'une bande d'amis est tombée dessus. D'abord sans accord, ils ont profité d'une vitre cassée pour dégager un accès facile via la cour intérieure. Et pendant six mois, les premiers arrivants se sont fait discrets et se sont installés petit à petit. C'est à la sortie de l'été dernier que les choses se sont accélérées, ils ont pris contact avec la mairie et ont annoncé leur volonté de s'ancrer durablement et de tisser des liens entre les différentes populations du quartier. Les négociations n'ont pas été simples mais les autorités ont finalement accepté de rebrancher l'électricité et les canalisations d'eau ont été remises à neuf. C'est comme ça que Rebil a été inauguré officiellement deux semaines avant Noël. Rebil, c'est l'acronyme de Liber, ça veut dire libre en roumain. Et pour

moi, ça sonne un peu comme rebelle aussi. Des anarchistes en plein turbin, libres peut-être mais pas au repos.

Dans la cuisine, ils sont cinq à s'activer comme des abeilles minutieuses. Et par la porte ouverte, on aperçoit des dizaines de cagettes en bois empilées dans la cour. Toutes les cagettes débordent de fruits et de légumes dont l'état alterne entre fraîchement cueilli du champ et à la limite de la décomposition, mouches et vers déjà en action. Dans ces coffres au trésor, quelques perles notables qui se brandissent comme des trophées. Ananas, mangues et casiers de fraises à ne savoir qu'en faire. Gabriela m'explique : On connaît plusieurs supermarchés qui nous laissent récupérer les produits invendus. Quand une partie du stock commence à flétrir, c'est plus simple et rapide pour eux de se débarrasser du stock entier et d'installer un neuf. Alors, on se fait discret et chaque semaine on fait une virée dans les poubelles des magasins pour donner une dernière chance aux fruits et légumes cabossés.

Ce soir, c'est une certaine Kactus qui gère le menu. Une longiligne punk au crâne rasé et au sourire collé au visage. C'est elle qui donne les consignes tandis que les autres jouent les rôles des soldats culinaires. Nettoyer, éplucher, couper, ça dépote. Le temps presse avant la soirée qui s'annonce. Un grand barbu me dégage une place sur la table et m'invite à m'asseoir à ses côtés en me tendant un couteau à moitié rouillé. Au boulot camarade. Face à sa barbe hirsute, je m'exécute maladroitement. D'ordinaire, mes prouesses gastronomiques se limitent aux pâtes carbo et au jaune d'œuf que je laisse trôner dans sa demi-coquille au milieu de l'assiette. La cagette qui est maintenant sous ma responsabilité déborde de courgettes. Il me semble en tout cas que ce sont des courgettes. J'hésite avec les concombres, j'ai toujours eu du mal entre concombre et courgettes. De toute façon, je ne mange d'ordinaire ni l'un ni l'autre. Pour ne pas passer pour

un sot, j'évite de demander une confirmation à mes collègues de découpe et je commence à sélectionner les légumes, les passe un à un sous le robinet en prenant soin d'éviter la vaisselle sale débordant de l'évier. Et méticuleusement, je découpe des petits morceaux de tailles égales.

Avant la fin de ma première concourgette, Kactus vient me secouer : te prends pas la tête, on a cinq cagettes à vider, le repas est dans une heure alors tu jettes simplement celles qui sont vraiment pourries. Tiens celle-là à moitié blanche et mangée par les fourmis, on peut la sacrifier sans problème. Sacrifiée sur l'autel du compost, Dieu de la récup', pardonne notre offense et laisse les vers se régaler. D'un clin d'œil, elle me désigne le compost, un gros seau noir à côté de la porte. Puis les autres, tu enchaînes, tu les coupes comme tu peux et on va tout cuire ensemble dans une sorte de purée. Le barbu se marre, me tape un gros coup dans le dos comme pour me rassurer.

T'en fais pas, tu fais comme tu préfères, c'est juste qu'après, on blinde d'épices et que bon, tous nos plats ont un peu la saveur du curry. Et puis, il ne faut pas trop traîner, la distribution de rue a lieu à la sortie du foyer de jour. C'est bien de nourrir tout le monde avant que l'alcool ne circule de trop, la nuit à tendance à échauffer les esprits.

J'accélère la cadence, passe aux carottes puis aux oignons alors que les marmites se mettent à diffuser leur fumet épicé. Sur une autre table, Gabriela s'est installée avec deux amies et elles ont entamé la préparation d'une salade de fruits. Elle porte une robe courte en voile noir, imprimée de motifs floraux. Une paire de sandales aux pieds et un bandeau coloré dans les cheveux, elle incarne l'été à elle toute seule. Je me perds entre mes légumes et son décolleté. Il faut que je me concentre, pas envie de passer pour un obsédé. Son rire remplit la cuisine, elle parle tout le temps, à tout le monde, c'est une vraie boule d'énergie. Je l'observe du coin de l'œil et

de temps en temps, elle me renvoie un regard complice et je commence à me dire que j'ai bien fait de venir en Roumanie.

Je n'ai plus de nouvelles de Siomine depuis quatre jours et pourtant le voyage est subitement devenu très attrayant. J'ai terminé les oignons et je m'arrange pour passer aux fruits et m'installer à la table de Gabriela. Et comment tu es arrivée ici toi? Comme un réflexe de mâle primal et maladroit, voilà que je passe en mode Alpha. Mission : séduire. Je sais, je m'enflamme, mais pourquoi faudrait-il que je me calme? En plus, j'ai l'impression qu'elle n'est pas insensible à mon charme francophone. Je suis arrivée pour mes études, je voulais être psychologue, apprendre à comprendre les gens, leurs émotions, leur fonctionnement et puis les aider à se guérir. J'habitais dans la campagne, vers Iași, je crois que c'est là que nos pères se sont rencontrés non? Arriver à Bucarest, c'était toute une histoire, découvrir toute cette pauvreté, les mendiants, les gens qui dorment sous les ponts, ça m'a retourné. Je n'ai jamais vraiment commencé mes études en fait. J'ai fait des petits boulots à droite à gauche puis j'ai trouvé ce mi-temps d'enseignante dans une école. Ça me convient super bien et ça me permet de m'impliquer dans la vie associative. C'est dans une soirée chez des potes que j'ai rencontré Kactus. Après, je l'ai pas mal suivie, on a zoné dans les coins alternatifs, fait des maraudes puis quand elle m'a parlé de Liber, je l'ai accompagnée directement, c'était le lieu parfait pour moi.

DING DONG. Le barbu secoue vigoureusement une énorme sonnaile en acier qui pend à côté de la porte. Il va être l'heure, on arrête les découpes et on s'active pour installer les tables dehors. Il y a déjà du monde sur le palier, on fait une équipe qui accueille et qui donne les tickets, une autre qui fait le service et les derniers s'occupent de démarrer la

vaisselle et de ranger le matos au fur et à mesure. J'accompagne Gabriela dans l'équipe service, on installe des vieilles portes sur des tréteaux en bois et on pose les premières marmites bouillantes.

Dans la cour, c'est un joyeux bordel bigarré qui attend le repas. Entre les jeunes squatteurs et les clochards manifestes, il y a aussi des familles, des vieilles, des vieux et même un type déguisé en père Noël. C'est Igor, il s'habille comme ça pour détendre l'atmosphère et faire sourire les enfants précise Gabriela. Elle est comme un poisson dans l'eau alors que je me sens comme un cheveu dans cette soupe populaire. Comme une énorme dread qui se noie même.

Maintenant que les gens se pressent, se dresse devant moi le tableau stupéfiant d'une population affamée et misérable. C'est la cour des Miracles à la sauce roumaine. Des boiteux, des estropiés, des vieux sans dent et des enfants sans parents. Dans ce méli-mélo chaotique, les gens rigolent pourtant, ça s'embrasse, ça se bouscule, ça court, ça hurle. Et la file de meurt-de-faim qui ne désemplit pas alors que je sers des pleines louches de ce ragoût de légumes.

Il n'y a pas une personne qui n'insiste pas pour que je remplisse un peu plus l'assiette, encore, encore, encore. Il faut que ça déborde avant que je puisse passer au suivant. Les ventres sont vides, les conditions de vie sont désastreuses par ici. Gabriela m'explique que depuis la chute du dictateur, les gens sont libres de faire ce qu'ils veulent mais n'ont pas un sou pour faire quoi que ce soit. C'est un peu chou vert et vert chou, les flicages quotidiens des voisins en moins. Sans travail ni aucune perspective d'avenir dans cet État plus que jamais gangrené par la corruption, les Roumains fuient leur pays à tire-d'aile. Depuis la chute du régime, c'est près de cinq millions de personnes qui ont quitté leurs terres pour un exil incertain.

Dans la rue qui longe le squat, des voix s'élèvent, ça se dispute et tout le monde se précipite pour voir ce qu'il se passe. Agrid, le barbu, est au milieu du pugilat, essayant de calmer les esprits. Une femme et ses trois enfants sont insultés et molestés par une bande d'ados des rues. Țigani, Țigani, les ados les invectivent alors qu'Agrid fait de son mieux pour mettre à l'écart cette famille qui semble encore plus pauvre que les autres. Des squatteurs arrivent en renfort, partent discuter plus loin dans la rue avec les agitateurs tandis que Gabriela et Kactus essayent tant bien que mal de faire retomber la tension qui a maintenant bien excité les hôtes comme les accueillants. Je ne comprends pas trop ce qui se passe et dans la cohue de l'instant, je fais de mon mieux pour rester placide et contrôler le buffet. Profitant du désordre, quelques hommes essayent de mettre le grappin sur une marmite entière et sont presque sortis de la cour quand Gabriela les intercepte. Elle leur crie dessus sans ménagement et voilà qu'ils ramènent leur butin la tête basse comme des enfants punis par leur institutrice. Gabriela me rejoint, elle souffle un bon coup et me gratifie d'un câlin qui ne me laisse pas de marbre.

Il s'est passé quoi là? C'est comme ça à chaque fois que vous préparez le repas? Elle m'explique que rien n'est simple et qu'en Roumanie plus qu'ailleurs, la population tsigane traîne un lourd fardeau. Une réputation de voleurs et de délinquants, c'est pareil partout, on se cherche des boucs émissaires et on ferme les yeux sur nos failles individuelles. Sa voix tremble encore un peu mais Gabriela dégage une telle puissance derrière son visage poupon.

Peu à peu, le calme revient, le groupe d'ados a disparu et la famille tsigane est entrée dans la cour accompagnée de Kactus. À travers leurs chaussures trouées, on peut apercevoir les orteils des enfants noircis par la saleté. Ils sourient

à pleines dents quand je leur verse leur repas dans l'assiette et ils vont s'asseoir calmement dans un coin de la cour pour manger entre eux. Kactus nous rejoint en riant, elle mange à même la casserole en me félicitant de ma réussite culinaire. C'est plutôt toi qu'il faut féliciter. Effectivement, j'attendais que tu le fasses, mais merci je ne suis pas peu fière de moi. Quoi qu'il en soit, notre repas a trouvé un public conquis et on dirait que l'altercation d'il y a cinq minutes n'a jamais existé. Certaines personnes ont installé des jeux de dés sur des tables en bois et les petits groupes disséminés un peu partout semblent passer une délicieuse soirée.

Les casseroles transitent par la case nettoyage des chiens qui ne veulent pas perdre une miette du festin. Une fois que la meute de joyeux clébardes en a fini avec les marmites, je les empile, les remplis des nombreux ustensiles et je ramène le tout dans la cuisine pour me lancer dans la vaisselle à l'aide d'une équipe de motivés recrutés à la volée. Depuis l'évier où mes mains trempent dans l'eau froide pour récupérer les gamelles, je regarde la cour et Gabriela qui discute avec la famille tsigane. Kactus se rapproche d'eux, s'assied pour trois minutes et rapidement se redresse et hèle un vieux clochard qui n'a pas rapporté ses couverts. Le vieux s'excuse et, penaud, se dirige vers les bassines de nettoyage collectif.

Kactus fait demi-tour pour rejoindre Gabriela qu'elle prend dans ses bras et l'embrasse d'un baiser qui m'apprend sans équivoque la nature de leur relation. Et merde, moi qui n'avais encore rien capté et qui pensais que je lui avais tapé dans l'œil. J'évacue ma frustration en frottant avec ardeur le fond d'une casserole légèrement cramé. Après tout, c'était quoi cette idée de romance roumaine, je ne sais plus où j'ai la tête ces dernières semaines.

Entre excitation et frustration, il me faut une bière. Je sors

du Liber et déambule à l'improviste dans le quartier pour trouver un magasin où je trouverais de quoi étancher ma soif et ma frustration. J'entre dans une petite échoppe, achète la boisson et ressors aussitôt. La canette de cinquante ouverte et la première gorgée en bouche, je me pose sur un banc occupé par des pigeons qui ne semblent pas s'inquiéter de ma présence. Il serait temps de retrouver Siomine tout de même, ça fait à peine une semaine que je suis là et j'en suis déjà aux mêmes conneries qu'en Belgique et rêver du couple derrière le moindre sourire. Soupairs. Si je voulais me trouver une gonzesse, j'aurais mieux fait d'actualiser mon profil Tinder en Belgique. J'envoie un message à l'ami de mon père et retrouve toute la bande du squat qui a maintenant troqué les tables de cuisine pour un concert improvisé. Des guitares, un violon, un accordéon et les danseurs et les danseuses virevoltent sur les rythmes entraînants. Gabriela et Kactus me tirent au milieu de la piste et, enhardi par un début d'ivresse, je les accompagne et me mélange à cette douce euphorie.

Octobre 1981

Ce qui s'empire, ce sont les étagères désespérément vides. Dans tous les magasins c'est la même rengaine, on attend la prochaine livraison. Mais la prochaine livraison est toujours reportée. Une fois, deux fois, trois fois. Et quand elle arrive, il n'y a presque rien dedans, les gens font la file des heures et repartent avec trois sacs de riz et un sachet de sucre.

Ce qui ne tient qu'à un fil, c'est la santé de Maria, elle a fêté ses quatre-vingt ans, elle ne sort presque plus, elle s'évade en regardant l'horizon par la fenêtre. Elena lui raconte des histoires et lui nettoie les pieds à l'eau chaude quand le chauffage ne fonctionne plus dans l'appartement. Mais Maria ne se plaint jamais, elle a traversé le siècle et profite de chaque seconde avec sa petite-fille.

Ce qui ne disparaît jamais longtemps, c'est le sourire d'Elena. Elle croque la vie à pleine dents même quand il n'y a rien à manger. Un rien l'émerveille, elle peut rester regarder un sac plastique tourner dans le ciel pendant une heure. Elle efface les problèmes d'un revers de la main et fait contre mauvaise fortune bon cœur. Elle y croit, aux jours meilleurs.

Ce qui ne s'améliore pas, c'est la folie de Ceausescu, il est revenu de Corée et veut rebâtir tout Bucarest. Je vais construire le Palais du Peuple dit-il. Ce sera le plus grand bâtiment jamais construit, une merveille à mon image, que les astronautes pourront admirer depuis la Lune. Et tant pis s'il faut raser un quartier entier. Tant pis si qua-

rante milles personnes se retrouvent sans maison du jour au lendemain. Ceausescu voit plus grand que les hommes, il est déjà sur la Lune.

Ce qu'on veut cacher, c'est la fracture. Un monde bipolaire entre les communistes et les autres. C'est Thatcher qui prend les rênes de l'Angleterre et Reagan qui devient président des États-Unis. Le socialisme est l'ennemi à abattre à l'Ouest. On obéit à une seule règle, celle du marché. Et pendant ce temps-là, Ceausescu est ré-élu, démocratiquement, voyons, qui en douterait?

Ce qui rend nostalgique, ce sont les Jeux de Moscou, Nadia Comaneci a grandi, la magie a un peu disparu, on ne reconnaît plus la petite fille qui faisait rêver les foules à Montréal. Et puis, le boycott des Américains pèse lourd dans la balance, les Jeux sont gâchés, c'était mieux avant.

Ce qui bouleverse tout, c'est lui, c'est cet ingénieur qui est arrivé en ville pour superviser le chantier du canal. Il est bien plus âgé qu'Elena mais il a ce quelque chose d'irrésistible dans le regard. Elle le remarque au premier coup d'œil, elle a des crampes au ventre, le sourire qui s'étire et les joues qui rougissent. Ils se croisent souvent au restaurant, quelques compliments discrets et l'humilité de ne pas se mettre en avant. Il s'appelle Ivan, il sonne à la porte un soir de pluie. Mademoiselle, puis-je vous inviter à sortir? Le repas est délicieux, Ivan a ses entrées, monsieur l'ingénieur sait se montrer charmeur.

Ce qu'on n'ose pas nommer mais qui parfume la vie, c'est l'amour. Aucun d'eux n'en connaissait la douce saveur. Les semaines ont passé depuis ce premier rendez-vous et rencontre en retrouvaille, la complicité a grandi tout en délica-

tesse. Déjà, ces deux-là ne se lâchent plus. Elena a le cœur si léger qu'elle en oublie les jours, le temps peut s'arrêter, elle aime à la folie. Ivan n'est pas en reste, accroché à ses lèvres, il brûle en son absence. L'un sans l'autre, ils s'ennuient. Alors, sans plus attendre, ils s'installent vite ensemble. Une petite maisonnette discrète mais pleine de charme, avec une grande baignoire, un petit jardin et une balançoire. Bien entendu, ils restent dans le même quartier que Maria, la petite-fille n'abandonne pas sa grand-mère et il arrive souvent qu'elle veille à ses côtés une partie de la nuit.

Ce qui s'améliore, c'est le confort, les assiettes pleines, les fruits venus d'ailleurs, la viande épaisse et même les restes qui finissent à la poubelle. Ça l'énerve ça Elena mais Ivan est ce qu'il est, un homme important. Pour elle, tous ces privilèges, c'est presque trop mais après avoir connu le manque, elle se dit qu'elle aurait tort de ne pas en profiter.

L'inattendu, c'est que non seulement, ils sont heureux, mais ils semblent s'habituer à la vie à deux. Ivan travaille beaucoup, Elena beaucoup moins. Avec le salaire d'Ivan, elle a pu arrêter le restaurant où elle ne retourne que de temps en temps pour dépanner. Elle reste souvent avec sa grand-mère, toujours plus vieille et plus fragile. Ivan les retrouve en fin de journée, toujours une pâtisserie à la main et ils discutent ensemble du temps révolu et des rêves à construire. Une fois Maria couchée, les amoureux sortent main dans la main. Au cinéma, dans les bars, au karaoké même parfois. Et puis sinon, c'est soirée rien qu'à deux, les calins sous la couette. C'est doux et à cette heure, les doutes sont derrière. Ou devant. mais c'est une autre affaire.

L'inéluctable, c'est Maria qui ne passe pas l'hiver. Elle s'éteint une nuit de novembre et Elena la retrouve au matin,

les yeux fermés, installée droite dans son pyjama de coton. La couverture remontée jusqu'aux épaules, les cheveux coiffés, elle part lumineuse rejoindre son mari et sa fille dans les cieux. Elena respecte le deuil pendant quarante-jours, elle s'habille en noir et va se recueillir sur la tombe au troisième et au septième jour du décès. Le matin du quarante et unième jour, elle retire ses habits noirs, les noue ensemble et s'en va les jeter dans la mer.

Ce qui console, ce sont les caresses de Castro, un berger des Carpates qu'Elena a trouvé dans une caisse en carton au coin de la rue. Un petit chiot tremblant, le poil cendré et les yeux en amandes qui cherchait du réconfort en silence quand Elena lui était passé devant. Elle l'a apporté à Ivan sans lui laisser le choix et le chiot s'était installé dans l'appartement comme s'il était né ici.

Ce qui est inquiétant, c'est Ivan qui perd confiance dans le Parti. Un homme est mort un matin sur le chantier, il refusait de reprendre le travail sans une ration supplémentaire du repas quotidien. Un militaire zélé s'en est mêlé et l'a battu à mort. Son corps a été jeté sans ménagement dans un trou creusé à la pelleuse. Quand sa femme et ses enfants sont venus le lendemain, demander ce qu'il s'était passé, on leur a montré le petit monticule de terre encore humide en leur disant que c'est ce qui arrive aux paresseux qui ne veulent pas travailler.

Ce qu'on veut cacher, ce sont ces milliers d'enfants abandonnés dans les rues. Les orphelinats sont construits à la hâte, des blocs de béton avec quatre toilettes pour deux cents enfants. On ne sait plus quoi en faire de ces bébés que les mères abandonnent, faute d'avoir de quoi les nourrir. La journée, les gamins traînent les rues, le ventre vide et l'avenir sans

issue. Dans les chantiers de construction, ils vont sniffer la colle liquide ou les produits de nettoyage et s'offrent une défonce au dissolvant.

Ce qui grandit, c'est le chiot, il prend de la place dans les quelques mètres carrés de gazon et à l'intérieur, c'est un vrai nigaud, il gigote de partout et un jour, casse un vase ramené de Zimnicea. Elena s'énervé, le menace avec un ouvre-boîte mais Castro lui saute au visage et lui lèche le nez affectueusement. Elena ne résiste pas, elle rigole et s'attelle à ce qu'elle sait faire de mieux : nettoyer ce qui est brisé.

Celui qu'on n'attendait pas, c'est Pavlik, qui débarque un matin de printemps sans crier gare. Dans sa valise, cachées sous les habits, des bouteilles de vin du pays. Il y a un congrès de l'Église à Constanta, les prêtres sont invités à se retrouver. Pavlik n'y mettra pas les pieds, il passe les journées avec Elena à déambuler dans les rues qu'elle connaît maintenant par cœur. Et le soir, il s'enivre avec Ivan en pensant aux jours meilleurs.

Ce qui fait l'histoire, c'est le canal qu'on inaugure. Ceausescu et sa femme viennent passer deux jours en ville, ils font le tour de l'ouvrage et devant eux, personne pour se plaindre, tout est scénarisé, on a soulevé le tapis et caché la misère à l'abri. Ceausescu parle du "rêve du siècle", la foule triée sur le volet l'applaudit. Ivan se voit remettre la médaille du mérite et les clés d'une nouvelle maison à Ovidiu, trois étages, un jardin fleuri et une vue imprenable sur le lac Siutghiol et le bras nord du canal.

Ce qui donne de l'espoir, c'est les heures collées aux transistors. On écoute Radio Free Europe qui diffuse depuis Munich des informations libres loin de la propagande du Parti à

laquelle plus personne ne croit. Tous les soirs, les postes de radio s'allument et on peut entendre depuis la rue les voix feutrées des journalistes roumains expatriés.

Ce qui ne surprend personne, c'est leur mariage, dans le Delta, entre les roseaux et les pélicans qui surveillent la cérémonie. Pavlik officie, quoi de plus naturel, les amis sont là, une petite bande qui chante et qui danse toute la nuit. Elena et Ivan attendent le lever du jour, un soleil qui explose dans le ciel dans une symphonie de couleurs. Main dans la main, ils rejoignent le cabanon où ils consomment leur amour pendant trois jours de suite.

Ce qui suit, c'est le ventre qui s'arrondit, c'est un petit cœur qui bat, c'est la vie qui donne des coups de pieds et qui veut respirer le grand air.

Toc toc TOC. Toc TOC TOC.

Ça tambourine à la porte de ma chambre d'hôtel. L'après-midi est déjà bien entamée et je n'ai pas encore ouvert les yeux. La soirée s'était prolongée tard hier soir, on avait fait les cons en ville, dansant dans les plus improbables bars de Bucarest et j'étais rentré me coucher quand le jour se levait.

TOC TOC TOC.

J'arrive, j'arrive. Un peu d'eau sur le visage, un short de sport et j'ouvre la porte à Siomine qui s'impatiente. Il disparaît depuis quatre jours et quand il revient sans crier gare, il faudrait que je sois sur le qui-vive. Bonjour Sacha, désolé de cette absence, j'étais très occupé, toute cette histoire me tracasse beaucoup, je ne m'attendais vraiment pas à ça. Mais de quelle histoire parle-t-il? Je commence à me lasser de ses énigmes.

Dehors, le boulevard est en travaux et ça fait un boucan d'enfer. La mue de la capitale est le malheur des grands dormeurs. Marteaux piqueurs, pioches et burins, les ouvriers s'en donnent à cœur joie sous la fenêtre. Le plaisir de reconstruire ou simplement celui de tout détruire. Sous le béton la plage paraît-il. Mais qu'on me laisse dormir, j'irai me prélasser plus tard au soleil. Siomine ne l'entend pas de cette oreille. Viens, allons prendre à manger, ça va te faire du bien et on ne sera plus dérangés par le vacarme de la rue.

On s'installe dans une cantine populaire et je commande un gros burger, idéal en lendemain de soirée. Tu sais, ton père, il n'a pas eu que des amis en Roumanie. C'était un merdier

pas possible en ces temps-là, tout le monde se méfiait de tout le monde et personne ne savait plus quoi croire. Je mords dans la viande juteuse et lui fait signe de poursuivre. Pour l'instant, rien de très surprenant, ici ou ailleurs, il n'a jamais eu beaucoup d'amis, j'ai pas fait deux milles kilomètres pour entendre ces banalités. Si tu es prêt à découvrir ce qui se cache derrière ton histoire, alors je vais prendre le temps de te faire plonger en arrière.

Ton grand-père était russe, capitaine d'un bateau transportant des marchandises sur la mer Noire. C'est lors d'une de ses tournées qu'il a rencontré ta grand-mère, à Vilkovo, à l'embouchure nord du Danube. Ils s'étaient mariés sans attendre et le bateau avait remonté le cours du fleuve pour s'installer à Galati et se transformer en navire de pêche. En ces temps-là, l'esturgeon proliférait dans les eaux froides et ton grand-père sillonnait les eaux, vendant son poisson indifféremment d'une berge ou de l'autre du Danube. Comme tu le sais peut-être, c'est à Galati que ton père est venu au monde, en plein cœur d'une guerre qui déchirait l'Europe et ses peuples. Sous occupation allemande, la Bessarabie est passée par toutes les mains durant ce siècle instable et la région changeait de nom plus vite que les saisons. Un soir, on allait se coucher roumain et le lendemain matin on se réveillait russe. Un autre jour encore, voilà que la région faisait allégeance aux troupes nazies et qu'il fallait apprendre l'allemand à l'école.

Dans ce micmac géopolitique, ta famille faisait de son mieux pour passer entre les rafles allemandes et les représailles soviétiques. Comme un hommage à ses origines russes, ton père avait été baptisé Ivan et ce n'est qu'en Belgique qu'il a francisé son prénom pour devenir Jean.

Petit dernier, arrivé après trois sœurs toutes bien plus grandes que lui, il a grandi dans une famille soudée et qui profitait de

la générosité du fleuve comme des prouesses du père. Son enfance, il l'a passée au bord de l'eau, passant des plaines irriguées du Delta à la barque de son père dans les rires et l'insouciance. C'était un garçon intelligent, vif d'esprit et doté d'une énergie débordante.

Au sortir de la guerre, ta famille a vécu quelques belles années, s'enrichissant dans un régime communiste encore balbutiant. Avec l'âge et sa santé qui déclinait doucement, ton grand-père a rangé filets et hameçons et toute la famille a bougé jusqu'à Bucarest. Là-bas, ne me demande ni pourquoi ni comment mais ils ont racheté un magasin de chaussures. Ta grand-mère et les sœurs de ton père passaient leur temps à discuter avec les nombreux clients qui ne manquaient pas de remplir la boutique. L'affaire était florissante, les chaussures, c'est une valeur sûre. Les gens marchent, les semelles s'abîment, il faut bien les changer régulièrement.

Quand son père est mort, Ivan avait dix-neuf ans. C'est sa sœur aînée qui a repris le magasin et Ivan est parti étudier à l'université, il n'en pouvait plus de voir défiler des pieds toute la journée.

J'écoute distraitement, que mon père s'appelle Jean, Ivan ou même le père Fouras, je n'en ai pas grand chose à faire et qu'il aime pêcher ou cirer des chaussures, c'est le dernier de mes soucis.

Dehors, deux écureuils se coursent sur les branches d'un saule rachitique. Sautant sur les branches fragiles de l'arbre, leur voltige élastique contraste avec mon état actuel. L'assiette vidée, ma migraine se porte à peine mieux qu'au réveil. Dans la cantine, les clients ne s'attardent pas longtemps, ils mangent à la hâte, se racontent les dernières nouvelles ou traînent sur leur portable puis laissent leur plateau sur les tables. Des serveurs nonchalants nettoient les restes sans se presser et le défilé des affamés se poursuit. Siomine marque

une pause. Tout va bien Sacha? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. C'est que le repas pèse lourd, quarante ans d'histoire dans la tête et un burger dans le bide, le mélange ne fait pas bon ménage. Pas de dessert merci, je préfère qu'on retourne prendre l'air.

Sur le banc d'un petit parc à cent mètres de là, Siomine reprend son histoire. Ton père était un étudiant brillant, il va sortir de l'université avec un diplôme d'ingénieur et va travailler pendant presque dix ans sur les chantiers de Bucarest. C'était un bazar quotidien, Ceausescu venait d'arriver au pouvoir et il voulait s'inspirer de l'architecture soviétique. Il fallait construire des grands immeubles à la pelle pour loger toutes les familles roumaines qui se faisaient de plus en plus nombreuses. C'était devenu classique d'avoir cinq ou six enfants, et les marmots poussaient comme les tours en béton, symbole bon marché du renouveau roumain. À cette époque, ton père travaillait tellement, si fier et convaincu de son ouvrage, qu'il ne lui serait jamais passé par la tête de rencontrer une femme. C'était le Parti avant tout. Et son allégeance fut récompensée, car voilà qu'on le nomma contremaître en chef du grand chantier du canal reliant le Danube à Constanta, sur les rives de la Mer Noire. Il n'avait encore que trente-trois ans et c'était déjà la consécration d'une vie.

C'était un projet pharaonique. Le rêve fou d'un dictateur qui n'en manquait pourtant pas. Déjà au siècle précédent, le sultan ottoman Mahmud II avait sondé les ingénieurs pour bâtir l'immense tranchée. Mais bien trop compliquée, bien trop chère, on avait abandonné l'idée avant que Ceausescu ne la ressorte des tiroirs. Et ce que Ceausescu désirait, il l'obtenait toujours. Peu importe la manière, le dirigeant ne reculait devant rien. Presque cent kilomètres d'un passage à travers la campagne aride, au milieu de rien. Pendant des années, on a

creusé la terre, sur une largeur de septante à nonante mètres pour permettre le passage des bateaux. Pouvoir faire gagner quelques jours de navigation à ces mammouths des mers. Creuser, creuser encore, sept mètres de profondeur tout le long du sillon. Ça en a fait des tonnes de terre sortie du sol. Des hommes qui se sont succédés pour les caprices d'un seul. Au final, ce canal, il ne sert à rien, personne ne l'emprunte, c'est un scandale sous toutes ses formes.

Dans les yeux de Siomine, je vois la colère s'exprimer, le souvenir douloureux d'un passé qu'il voudrait oublier. Mon père ne m'avait jamais raconté tout ça, peut-être non plus que je n'avais pas cherché à le découvrir. Et en face de mes yeux, ces logements uniformes qui s'alignent au garde à vous de part et d'autre du parc. Peut-être même que mon père était là pendant leur construction. Je l'imagine fier et hautain, admirant la croissance dézinguée du centre-ville.

Mais dis-moi Sio, comment tu en sais autant, tu étais où toi? Laisse-moi finir, rien ne sert de se presser à ce moment. Quand il est arrivé sur place, ton père n'en croyait pas ses yeux, des milliers d'hommes et de femmes qui travaillaient jour et nuit pour creuser le passage. Les premiers mois, lui aussi, il a œuvré sans relâche, à la construction d'un fantasme mégalomane de dirigeants prêts à tout pour arriver à leurs fins. C'est à cette période là que je l'ai rencontré.

On était au début des années quatre-vingt, j'étais encore loin d'être cette relique du temps à qui tu parles aujourd'hui. J'étais employé comme photographe officiel du régime. Le Parti m'envoyait sublimer ses grands travaux. Mais je n'étais plus dupe depuis longtemps, je les voyais, tous ces morts de faim dans les campagnes, ces rafles politiques où les opposants disparaissaient pour un mot de travers. C'était d'ailleurs comme ça qu'on remplissait le stock de travailleurs pour le canal. C'était la prison ou le chantier mais finalement c'était

la prison dans tous les cas. Ils étaient des milliers à dormir dans des abris de fortune, travaillant des heures durant, sous la pression des militaires chargés de surveiller les travaux. C'est ton père qui avait été désigné pour me faire visiter les lieux. Un jeune homme fier, le regard droit, il m'avait suivi partout pendant une semaine. On descendait dans la boue, on grimpait dans les grues mais interdiction formelle de poser des questions aux travailleurs. Un soir, alors qu'on était rien qu'à deux dans sa chambre d'hôtel, il m'a avoué qu'il n'en pouvait plus de cette mascarade. Mais qu'est ce qu'on peut faire quand on n'a pas encore quarante ans, qu'on est la fierté de ses parents et qu'on porte la responsabilité de l'avenir de la nation. Ivan avait peur, comme tout le monde, mais dans sa tête il avait fini d'être enfermé. Moi j'avais confiance en lui, je lui ai confié mes doutes, mon projet d'évasion mais il ne fallait pas se brûler les ailes, ne surtout pas alerter la méfiance. Alors on s'était dit au revoir à la fin de cette semaine et on s'était donné rendez-vous à l'été pour marcher dans les Carpates.

Siomine s'arrête de parler. Il a le regard dans le vide, plongé dans des souvenirs vieux d'un demi-siècle. Il me dit qu'il a besoin d'une pause, qu'on va prendre le train, direction la mer Noire. C'est là-bas que se déroule ton histoire, on y sera mieux pour démêler les nœuds qui m'empêchent de parler. Il se lève calmement, réajuste son chapeau et ferme sa veste malgré la chaleur de l'été. En partant, il se retourne, me dévisage de la tête aux pieds. On se rapproche Sacha, on se rapproche.

Et moi, je le regarde s'éloigner en restant affalé sur le banc, mes pensées dans le brouillard tourbillonnent. Tous, on porte en nous la plus improbable des histoires. Pas peu fier de cet aphorisme lumineux, je pars construire la mienne propre en me dirigeant vers le Liber.

Kactus et Agrid sont en train de fabriquer une remorque à vélo en matériaux de récup. Ces deux-là, c'est la débrouille incarnée, je les rejoins et découvre tant bien que mal l'utilisation d'une scie circulaire. On mesure, on trace, on coupe, pas le temps de causer dans ce brouhaha où les odeurs de sciure m'anesthésient l'esprit. La roulotte a de l'allure, ses deux roues sont attachées à une barre en métal qu'Agrid soude à même le sol de la cour. Attachée à l'arrière du vélo, elle pourra trimbalier des caquettes de légumes ou des marmites de soupe. Fiers du travail accompli, on s'ouvre une bière et on se pose sur un banc. Alors, ça avance tes recherches, tu l'as retrouvé ton vieux photographe? Justement, on a passé l'après-midi ensemble, il s'est enfin décidé à me raconter des bouts d'histoire. Et c'est pas triste, ça vous dit quelque chose le canal de la mer Noire? Tu ris que ça nous dit quelque chose, une grosse saloperie oui ! Tout le monde sait bien comment il a été construit ce fichu canal et pour ce qu'il sert maintenant. Agrid est remonté. Kactus rit jaune et me raconte. Son père a bossé pendant trois ans sur le chantier, il en est revenu le dos en compote et a fini ses jours dans une chaise roulante sans plus pouvoir tenir debout cinq minutes de suite. C'était vraiment le bain là-bas. Des milliers de personnes qui trimaient pire que des bêtes. Et tu sais, le pire c'est que personne ne l'utilise ce canal, les bateaux ne savent même pas s'y croiser, c'est une catastrophe comme seul Ceausescu a réussi à en faire. Parlant de ça, il faut absolument qu'on t'emmène au Palais du Parlement, l'autre délire du vieux Ceausescu. Viens, on va tester le vélo, monte dans la remorque, on va voir si elle tient le coup.

Je me fais petit et je m'installe aussi confortablement que possible dans la caisse en bois reliée au vélo. Kactus commence à pédaler et Agrid nous rejoint rapidement avec ses patins. Le vélo avance mais chargé comme il est, Kactus doit

pousser sur les pédales de toutes ses forces. C'est toi qui pédalera pour le retour, t'as de la chance, c'est un léger faux plat, c'est moi qui suis en train de faire le plus dur.

Les rues sont animées, les gens nous saluent et rigolent à notre passage. Une bande de gamins nous suit pendant six cents mètres et tape la causette avec Agrid qui a déjà oublié pourquoi il était énervé il y a dix minutes. Les avenues sont larges mais les voitures ne se privent pas de nous frôler et klaxonnent juste pour le plaisir de faire du bruit. Tu vois, on n'a pas tout perdu de nos origines latines, se marre Kactus. Elle est essoufflée mais ne ralentit pas la cadence et j'aperçois le monstre au bout du boulevard. Un bâtiment gigantesque, une cube de douze étages, mélange d'inspiration grec et romaine.

Les touristes se prennent en photo à peine sortis des bus double étage qui remplissent le parking. On arrête le vélo à côté d'un vendeur de Kürtöskalács, ces brioches sucrées cuites à la broche qui font fureur dans le centre-ville. J'offre ma tournée générale à mes amis qui ont bien plus travaillé que moi. Noroc! Santé, tu parles, je suis trempé après deux kilomètres de vélo. Kactus est toute rouge et Agrid lui frotte les cheveux en se moquant d'elle. Ah ça, on veut jouer les dures mais c'est que ça fatigue le vélo. Tu te remets quand à la course à pied? Tu veux venir avec nous Sacha, on essaye d'aller courir une fois par semaine. S'il savait. Je décline la proposition sans avoir besoin de me justifier et on entreprend le tour du propriétaire.

À l'époque, Ceausescu voulait que ça s'appelle La Maison du Peuple mais le peuple, il a surtout dû laisser sa place. Près de sept mille maisons ont été rasées, c'était tout un quartier qu'il y avait ici, des églises, des écoles et même un stade de foot. Pour nos parents, c'est encore un traumatisme, leur ville a changé du tout en tout en à peine une décennie. Et le tremblement de terre de Vrancea, c'était rien comparé à la

construction du Palais. Il n'était pas terminé quand Ceausescu a été abattu mais au point où on en était, on a pensé que c'était mieux de le terminer.

Alors voilà, j'admire sous tous les angles ce palais blanc aux mille cent pièces. C'est le deuxième plus grand bâtiment au monde, juste derrière le Pentagone. D'ailleurs, la rumeur veut que Donald Trump ait proposé de le racheter il y a quelques années. Il avait le projet d'en faire le plus grand casino du monde. Mais c'est que des rumeurs, précise Agrid, s'il avait vraiment voulu, c'est sûr que notre idiot de président lui aurait vendu. Ici, l'argent fait la loi, on n'en a pas eu pendant tellement longtemps, maintenant plus personne ne veut se priver.

Et la file d'attente pour les visites se vide à l'appel d'un guide qui secoue son petit drapeau chinois. Le groupe pénètre à l'intérieur le sourire aux lèvres. On se casse! Kactus a repris des forces et n'en peut plus de ce spectacle affligeant. Je monte à l'avant pendant qu'elle prend ses aises à l'arrière et on retourne en direction du squat. Hé Kactus, c'est comment qu'on fait pour changer de plateau, j'ai l'impression de tracer une bétailière. Ahah, t'es mignon Sacha, on ne m'avait jamais traité de vache comme ça. Par contre, le fermier va devoir pédaler, y a qu'une seule vitesse, courage mon grand.

Janvier 1985

Caterina est née en ce début d'année, présage d'un nouveau départ. La famille habite maintenant de l'autre côté du lac de Siutghiol, à l'abri de l'excitation de Constanta. Ivan passe son temps à contrôler les infrastructures du canal, il y a toujours des réparations à faire à droite à gauche. Tout a été construit tellement vite que certaines berges s'écroulent sans crier gare. La plate-forme portuaire pour charger les bateaux est beaucoup trop petite et on perd un temps fou à débarquer les cargaisons venues d'Orient. Mais au moins, ça fait du travail à tout ce petit monde qui s'est installé dans la ville ces dernières années.

Elena a donné naissance à sa fille dans la clinique d'Ovidiu, un beau bébé jofflu qui est arrivé deux semaines avant le terme comme pour déjà signaler sa fougue. Dans la maison, le bonheur se barricade dans les pleurs et les premiers sourires du nourrisson. Caterina a déjà les yeux qui pétillent et, immenses, scrutent chaque découverte avec l'avidité de participer au décor. Encore une femme à l'énergie débordante dans cette lignée qui ne se laisse pas marcher dessus. Ivan cherche un peu sa place, il ne sait pas comment faire avec le bébé, père maladroit et trop occupé par le dehors. Il essaye malgré tout, revient au plus vite du chantier. Terminé les verres de fin de journée, il ne traîne plus en chemin, trace droit au chevet de ses femmes qui arpentent la maison en harmonie. Il y a des moments de routine qui s'installent rapidement. Ivan qui emballe Caterina sous une lasagne de couvertures et les balades en famille dans le froid et le soleil couchant. Le chien courant devant et l'image d'une famille modèle. L'équilibre se met donc en place, les nuits sont ha-

chées certes, mais leur bonheur ne faiblit pas et même dans la fatigue, le couple admire leur fille grandir à vue d'œil.

Dehors toutefois, la situation ne s'améliore pas. C'est même de pire en pire, les paysans n'ont pas le temps de récolter leur production que l'armée la confisque et hop, direction la vieille Europe, ravie de se nourrir à bas prix. La Roumanie est un potager géant, une terre fertile sur laquelle les agriculteurs n'ont pas les moyens de se rebeller.

Mais, des champs de blé jusqu'aux mines à charbon, on sent venir le vent de la contestation alors que Ceausescu continue ses grandes manœuvres, sourd au cri de son peuple. Il leur promet même une maison : la Maison du Peuple. Un chantier faramineux au cœur de Bucarest. Les travaux ont commencé l'an dernier, des milliers d'habitations rasées et le peuple qui est mis à la porte sans ménagement. Ce palais est la fierté de Ceausescu et la honte des habitants qui ont dû tout quitter pour faire de la place. L'opulence et la richesse du Conducător et de ses proches n'a d'égal que la pauvreté des millions de Roumains surveillés par la Securitate et les soldats armés.

Ivan jongle constamment de la domination à la contestation. Il n'a pas le courage de tourner le dos à tous les privilèges qu'il a accumulés ces dernières années. Il poursuit sans conviction son travail d'ingénieur et la maintenance du chantier qui l'a rendu riche. Mais avec un groupe d'amis, ils ont monté un réseau clandestin de samizdat, petites brochures critiques qui circulent sous le manteau. Pour s'occuper des impressions, on peut compter sur Vladimir Siomine, un photographe qui s'était lié d'amitié avec Ivan pendant la construction du canal. Dans son studio photographique, il copie des journaux européens, imprime des photos que le Parti s'obstine à cacher, propage les témoignages d'expatriés en fuite. Les brochures circulent anonymement, elles

apparaissent dans les kiosques des squares, sur les tables des cantines populaires, dans les crèches et les hôpitaux. Les informations circulent, à l'abri du Parti qui enrage face à ce trafic inquiétant. Des hommes sont arrêtés dans la rue, fouillés de la tête aux pieds. Certains connaissent mieux le cachot du commissariat que leur propre chambre à coucher à force d'y être convoqué sans aucune preuve. Pour le moment, Ivan passe entre les gouttes, évite les rafles et garde la confiance du Parti. C'est que personne n'oserait soupçonner Ivan Holostenko, le brillant contremaître du canal.

Elena fait abstraction de ce gigantesque nid d'espions. Elle a quitté définitivement son travail depuis qu'ils se sont installés à Ovidiu et avec la naissance de sa fille, elle ne sort plus beaucoup de la maison. Elle a uniquement gardé de sa vie citadine l'habitude d'aller passer un jour par semaine à l'orphelinat de Constanta. Elle y est volontaire et va aider pour préparer les repas, nettoyer les habits et les draps mais surtout partager un peu d'affection et de tendresse avec ces enfants des rues qui n'ont pas grand chose à quoi se raccrocher. Elle s'y rend avec Caterina, petite boule de vie emmitouflée dans plusieurs couches de draps épais. Les enfants du centre sont aux anges de retrouver Elena et le bébé que tout le monde veut toucher. Parenthèse enchantée dans un quotidien de déprime, d'abandon et d'addiction dans lequel beaucoup se noient.

Là-bas, il y a Mihail, un jeune garçon de cinq ans qui s'est pris d'une affection débordante pour Elena. Il attend sa venue chaque semaine et s'accroche à ses mains dès qu'elle passe le seuil de la porte. Personne ne sait rien de ses parents, il a été retrouvé sur un paquebot de croisière alors que le bateau avait déjà quitté le port pour un tour de la mer Noire. La rumeur disait que sa mère faisait le ménage au port et se serait débarrassé de l'enfant avant de prendre la fuite. Toujours

est-il qu'après un tour sur les flots, il avait été placé dans le centre à l'âge de dix mois et il était maintenant chez lui au milieu de la horde d'enfants affamés. Elena s'était prise d'affection pour lui quand elle vivait encore à Constanta et de visite en visite, il était devenu comme un grand-frère pour Caterina. Elena avait parlé à Ivan d'adopter Mihail, la maison était bien assez grande et le couple ne manquait de rien. Mais son mari avait peur des représailles du Parti. Pourquoi une riche famille comme eux se préoccuperait d'un enfant des rues? Ça serait vu d'un mauvais œil, déjà qu'il devait redoubler de méfiance depuis qu'il participait à ce réseau clandestin. On oublie l'idée pour l'instant, un jour peut-être. En attendant, Elena se fait mère un jour par semaine pour tous les orphelins du centre.

Un matin, Vladimir Siomine arrive à la maison avant que le jour ne se lève. Je n'ai pas beaucoup de temps, quelqu'un est rentré chez moi par effraction cette nuit. Je sais que je suis surveillé, il faut que je file avant qu'il ne soit trop tard. Il ne s'attarde pas, un bateau part vers Istanbul dans deux heures, il connaît le capitaine, il n'y a pas de temps à perdre. Venez avec moi, on peut partir ensemble. Partir? Ils en parlent depuis longtemps. Mais comment s'imaginer une fuite avec un bébé? Caterina, dans les bras de sa mère, dort encore. Elle est si petite, Sio on ne peut pas bouger maintenant. Et où est-ce qu'on irait? A chaque bruit de l'extérieur, Siomine se crispe et baisse la voix. Les volets sont encore fermés et la lumière fragile des bougies n'éclaire que timidement le salon de la maison. Les pensées se précipitent mais les mots ne sortent pas. C'est Elena qui tranche : on reste! Dès qu'on peut, nous aussi on partira mais j'ai déjà tellement affronté de malheurs pour ne pas profiter de ce chez moi chaleureux. Elle a parlé avec tellement de conviction qu'il n'y a rien à ajouter. Elena prend Siomine dans ses bras, lui souhaite du courage, elle a

confiance qu'il trouvera sa route et qu'ils se reverront bientôt. Une larme se dessine sur le visage de l'homme déjà en exil mais d'un revers de sa blouse, il la fait disparaître dans l'instant. Les deux amis se regardent de longues secondes dans les yeux et se serrent la main avec la force de l'espoir. Siomine tourne les talons, sort de la maison et s'engouffre dans la pénombre sans regarder derrière.

À l'autre bout de la ville, on entend les sirènes de pompier se rapprocher. Il a mis le feu à son atelier, il y avait là assez de preuve pour mettre Ivan et leurs amis au cachot pendant des années. Une page se tourne, la famille fait rapidement l'inspection de ce qui pourrait les relier au photographe et dans la maison toutes les preuves terminent au feu sans tarder. Caterina pleure comme rarement, c'est un torrent de larmes qui se déverse ce matin là.

Le lendemain, une patrouille arrive à la maison. Ingénieur Ivan, des témoins ont dit que vous étiez ami avec Vladimir Siomine, le photographe dont l'atelier a brûlé hier, est-ce que vous avez eu de ses nouvelles? Je ne le connais pas plus que ça, il est venu visiter le chantier du canal il y a quelques années et nous avons mangé ensemble à l'occasion, rien de plus. Le gendarme pose quelques questions, on ne vous voit plus beaucoup aux réunions du Parti, faites attention à ce qu'on pourrait dire camarade. Sur le palier de la maison, Ivan serre la main de l'agent et lui glisse une liasse de billets, de quoi le laisser tranquille pour plusieurs mois.

La famille fait profil bas, Ivan a arrêté toutes ses relations avec la résistance, il se sait sur la sellette et doit redoubler d'attentions. Il retrouve les pontes du Parti, passe de nouveau du temps en ville, participe à des dîners et se montre affable et élogieux sur ses collègues et la politique du pays.

Il n'a pas eu de nouvelle de Siomine depuis sa fuite précipitée, est-il seulement arrivé à se mettre à l'abri? Les semaines passent, Caterina grandit et fait le bonheur de ses parents, c'est une petite fille gaie, qui s'amuse de tout et part explorer son univers à quatre pattes. C'est Elena qui supporte mal la tournure de leur vie et les conséquences de leur immobilisme. Elle ne supporte pas les fréquentations d'Ivan, les militaires, les ministres et tous ces êtres aveugles aux pénuries et aux manques. Elle s'évade avec l'orphelinat. Là-bas, elle se sent utile et puis Caterina peut jouer avec les enfants. Mihail grandit lui aussi, n'est plus un bébé comme il dit. C'est le grand frère de beaucoup d'orphelins, il connaît les lieux comme sa poche et en vient à épauler les adultes pour assurer le bon fonctionnement de l'orphelinat. Mais le pauvre tombe malade de plus en plus souvent. L'hiver est rude, le chauffage ne fonctionne plus, les enfants gèlent et beaucoup meurent, faute de soin. Elena achète des couvertures, met des pansements sur la fracture, colmate les brèches mais rien ne fonctionne plus dans le pays. Pourtant, de retour chez elle, elle retrouve son mari, sa fille adorée et le confort de leur maison de campagne. Elle déambule au milieu des paradoxes, passant des cris de l'orphelinat aux rires de Caterina.

Ils reçoivent au début de l'été des nouvelles de Vladimir, il est arrivé en France, le voyage a été long mais il a tenu le coup. Il est hébergé chez un ami, va commencer à se chercher du travail et profite de sa liberté nouvelle malgré la précarité de son statut. Il écrit : "Il n'y en aura plus pour très longtemps, Ceausescu est critiqué de toutes parts, l'Europe ne peut plus fermer les yeux, son règne touche à sa fin. Gardez espoir mes amis". Ivan s'inquiète, est-il lui-même du côté des gentils ou des méchants? Tout est flou et même la solidité de son foyer ne parvient pas à l'empêcher de douter.

À Bucarest, ses parents décèdent à quelques jours d'intervalle. Il apprend la nouvelle plusieurs semaines trop tard, le téléphone était coupé et le courrier perdu dans les transports. Il part en voyage, rejoindre ses sœurs quelques jours et en chemin, il constate les dégâts. Les rues sont sales, les déchets s'entassent dans les caniveaux et les chiens errants aboient à en réveiller la lune. Dans le pays, la colère gronde maintenant ouvertement, les dissidents ne se cachent plus et des incidents viennent quotidiennement perturber le régime.

À Braşov, au centre du pays, des ouvriers se mettent en grève. L'usine a encore diminué les salaires, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Le cortège se met en place vers le centre-ville, vite rejoint par des milliers de citoyens protestant contre les pénuries, les restrictions de chauffage et d'électricité. Ils sont plus de vingt-mille à envahir le siège du Parti et la mairie. Les lieux sont pillés, les drapeaux brûlés, le mobilier saccagé. On scande haut et fort des slogans anti Ceausescu, les forces de l'ordre sont débordées. Deux policiers sont tués dans les émeutes, l'armée vient en renfort et fait taire la contestation dans les armes et le sang. Le calme revient en ville, mais pour combien de temps?

Ivan arrive chez lui dans cette atmosphère pesante. Il embrasse ses sœurs, donne des nouvelles, passe se recueillir sur la tombe de ses défunts parents. Mais il ne s'attarde pas, ils ne savent plus quoi se dire et Ivan veut rentrer retrouver sa fille et sa femme. Vite, s'enfermer dans la maison et oublier les craintes dans les bras de son grand amour. Avant son départ, Elena lui avait annoncé la nouvelle, elle est à nouveau enceinte, l'enfant est attendu pour le premier jour de mai.

Gabriela m'accompagne jusqu'à la gare, on flâne lentement à travers les ruelles discrètes, évitant les boulevards et la circulation. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'étais réveillé tôt ce matin, débordant d'énergie et heureux d'être ici. Gabriela était passée me prendre à l'hôtel, je lui avais raconté par message que Siomine avait un plan pour moi, il voulait me présenter quelqu'un à Constanta, sur les rives de la mer Noire. Génial s'était enthousiasmée ma nouvelle amie et elle était arrivée, de bonne heure ce matin, les mains remplies de pâtisseries extravagantes. On avait discuté, comme si on se connaissait depuis des années, en déjeunant dans cette chambre d'hôtel miteuse que je quittais sans regret.

En route, elle me demande ce que j'espère découvrir là-bas. J'ai du mal à mettre les mots sur mes attentes. Depuis quelques jours, j'ai déjà l'impression d'avoir trouvé tellement de choses. En Belgique, je n'arrivais pas à sortir de la spirale de mes addictions, habitudes en toc et certitudes ancrées. Ici, je peux me construire l'identité que je veux, pas de regard accusateur, d'attentes déçues ou de pression paralysante. Je me sens plus léger, comme débarrassé d'une carapace pesante. Alors maintenant, je me laisse guider par ce qu'on m'offre. Siomine m'avait l'air inquiet hier mais moi, je ne m'inquiète pas, je ne m'inquiète plus, je sens que tout ce qui se passe est juste. Gabriela sourit, elle passe son bras sous le mien et me dit qu'elle est bien contente que je sois venu ici. Tu sais, pour moi aussi, c'est important de t'avoir rencontré. Quand on est dans la routine, quelle qu'elle soit, on manque de recul, on fonce tête baissée et on perd parfois

le sens de nos actions. Ta visite, ton étonnement, les barrières qui s'effacent, ce sont des choses qui me donnent la force et l'envie de continuer. Je souris et comme l'idiot fier que je suis encore et je travestis mon émotion dans des taquineries pas très subtiles.

J'aperçois la gare du Nord entourée par un agglutinement chaotique de voitures qui se croisent sans plus aucune logique ou règle de circulation. C'est un bâtiment typique du bloc communiste. Du bloc surtout. Des angles droits partout et ces six épaisses colonnes de pierre qui se dressent devant l'entrée. La gare est passée à travers les bombardements des guerres, a tenu bon dans le tremblement de terre et surtout, a survécu aux grands travaux de Ceausescu. Et ça c'est un vrai miracle précise Gabriela avec cet humour cynique et désabusé qui semble caractériser les Roumains.

Vladimir Siomine est déjà là, élégant et désinvolte, tenant sa petite valise à la main en dessous du grand tableau des horaires. Il paraît encore plus minuscule au milieu de ce hall gigantesque, entre les voyageurs pressés et les pigeons qui se ruent sur les quelques miettes abandonnées des repas pris sur le pouce. Gabriela me dit qu'elle l'imaginait exactement comme ça, la classe de l'ancien. Elle se présente enjouée au vieux Vladimir qui semble surpris de me voir accompagné. Ils parlent dans leur langue, elle arrive même à le faire rire. Mais Siomine me dit que le train ne va pas tarder, je dis au revoir à Gabriela, on se promet de se donner des nouvelles par messages, et on se dirige vers le quai.

On rentre dans un train moderne dans lequel les nombreux passagers ont déjà pris place et discutent à haute voix. On trouve deux sièges côte à côte et la locomotive donne le départ d'un bruyant coup de klaxon. À faible allure, on quitte la ville et ses immeubles uniformes pour une campagne où les habitations se font plus clairsemées, perdues entre les

champs de colza et de blé. Siomine reprend le fil de son histoire.

Avec ton père, on s'est retrouvés à cette même gare avec nos sacs à dos pour partir marcher dans les Carpates. Le train nous a amené jusque Zărnești, une petite ville au cœur du massif de Piatra Craiului dans lequel on a crapahuté une semaine. Il venait d'être papa, ta grande sœur Catherina, un adorable bébé joufflu. Ils vivaient à l'abri de la misère, dans une grande villa à quelques kilomètres de Constanta. On est partis, juste lui, moi et l'envie de prendre l'air loin de la pression de la ville. Dans les montagnes, on pouvait enfin parler librement et j'avais confiance en ton père. Je lui ai expliqué mon projet : créer un journal libre pour partager les informations que le régime voulait nous cacher. Il était enthousiaste mais avait peur pour son poste et sa situation. Il faut dire qu'il était dans les petits papiers du gouvernement depuis qu'il avait pris les commandes du chantier du canal. C'était d'autant plus courageux qu'il aurait pu continuer à fermer les yeux et profiter de son confort. Il n'a pas fallu longtemps pourtant pour qu'il accepte en revenant de la randonnée.

Le temps de récolter les premiers articles et d'imprimer nos premiers numéros, on a commencé à diffuser les journaux dans l'illégalité la plus totale. On changeait tout le temps nos lieux de rendez-vous, on s'arrangeait pour se croiser par hasard et il n'y avait qu'Elena et deux trois amis de confiance qui étaient au courant de notre organisation. Ça n'a l'air de rien comme ça mais c'était déjà une entreprise particulièrement dangereuse. Ces années-là, tout le monde était contrôlé et le moindre faux pas t'emmenait à l'interrogatoire de la Securitate en un claquement de doigts. Une brèche s'ouvrait depuis le milieu des années quatre-vingt, la situation économique du pays était catastrophique. Et Ceausescu restait honteusement aveugle et sourd au désarroi du peuple. C'est

dans cette atmosphère explosive que ta sœur a fait ses premiers pas. Et pour moi, tout s'est accéléré avant ta naissance. On m'a dénoncé au service de renseignement, j'ai retrouvé ma maison et mon atelier d'impression fouillés pendant mon absence. Je n'ai pas eu d'autre choix que de prendre la fuite sans attendre. J'ai mis le feu à l'atelier, détruisant toutes les preuves de notre contestation et de la participation de ton père. Puis j'ai traversé l'Europe en exil, une retraite forcée de plusieurs semaines avant d'atteindre la France où un compatriote m'a accueilli.

Dans le train, une femme allaite son nourrisson en face de nous. Elle nous sourit en protégeant sa poitrine dans un grand châle beige. L'enfant rassasié a maintenant les yeux grands ouverts et ne lâche pas Siomine du regard. Mon compagnon de route roule des yeux et se tire les lobes des oreilles pour faire rire le petit. C'est un franc succès, le bambin glousse dans les bras de sa mère qui nous propose des biscuits qu'elle sort d'une ancestrale boîte en métal. Siomine a cet humour flegmatique auquel j'ai encore du mal à m'habituer. Il est capable de témoigner le désespoir le plus profond sans la moindre lamentation. Il dit qu'au lieu de prier bêtement pour que passe l'orage, il faut juste apprendre à danser sous la pluie.

Un siècle traversé par ce vieillard affable mordant dans le biscuit comme dans ce quotidien qui lui offre encore de quoi prolonger sa déjà longue existence. Le train file droit, coincé entre des champs à perte de vue et l'autoroute sur laquelle nous dépassent d'énormes camions de transport. À l'extérieur des fenêtres noircies par la crasse, le soleil n'est pas farouche et les vaches somnolent en mâchant l'herbe grasse. La dame porte son bébé sur l'épaule et part se balader dans le wagon.

Siomine sort de sa poche une lettre. Arrivé en France, j'ai essayé de communiquer avec ton père, mais c'était très compliqué d'obtenir des informations sans éveiller les soupçons de la Securitate. Pendant trois ans, on s'est perdus de vue, je me suis finalement installé à Bruxelles où j'ai pu reprendre mes activités de photographe. Mariage, anniversaire, cérémonies, la communauté roumaine était très soutenante avec les dissidents au régime et on se serrait les coudes en espérant la chute de Ceausescu.

C'est finalement ce qui est arrivé en cette fin d'année 1989. En trois jours, tout était bouclé, le système renversé, le dictateur et sa femme exécutés sans autre forme de procès. Nos espoirs seront vite refroidis quand on verra d'autres salauds arriver au pouvoir mais en attendant, on y a cru. Et dans ces jours de bascule, j'ai réussi à avoir des nouvelles de ton père. Il avait réussi à sortir du pays accompagné de deux jeunes enfants. Vous étiez réfugiés à Vienne, chez des amis communs, un vieux couple d'opposants au régime. C'est eux qui m'ont contacté, Ivan était au bout du rouleau, Elena avait eu un tragique accident de bus pendant qu'elle rentrait de voyage et il n'avait même pas pu lui dire un dernier adieu. Ton père était complètement abattu, plus rien à voir avec l'homme que j'avais quitté il y avait seulement trois ans de cela. On a trouvé le moyen de vous faire venir à Bruxelles mais pire qu'une tumeur qui ronge, le chagrin d'amour de ton père était sans remède. Il a traîné son désespoir comme un fardeau pendant toutes ces années. Lui qui n'était déjà pas très causant est devenu muet à force de vivre dans le passé. Moi j'ai repris ma vie, j'ai voyagé beaucoup, toujours à faire mes photos, je suis revenu en Roumanie, parti encore, une vie bien remplie qui ne m'a pas laissé de repos. Et un jour que j'étais de passage à Bruxelles, j'ai revu ton père. C'était il y a déjà presque quinze ans, peut-être plus. Il allait de plus

en plus mal, supportant l'absence de son unique grand amour seulement par la volonté de voir grandir ses enfants. Ce jour-là, il m'a remis une lettre. Je pense qu'il est temps que tu en découvres le contenu toi aussi.

À chaque gare, le train marque une pause rapide et le contrôleur sort tirer trois bouffées compulsives sur sa cigarette. Pantelimon, Islaz, Mostiștea, Dor Mărunt, j'ai à peine le temps de m'essayer à la prononciation de ces minuscules stations que le train repart sans crier gare. A Ciulnița, la femme et son bébé descendent du train, je prends mon courage à deux mains et j'entreprends la découverte du contenu de la lettre.

Décembre 1989

C'est la dernière semaine avant les festivités de Noël et Elena tient à accompagner un petit groupe d'enfants en camp de vacances. Avec le soutien haut placé d'Ivan, un budget s'était miraculeusement débloqué et un bus était venu embarquer une quinzaine de gamins de l'orphelinat en direction de Buzău et des montagnes de Vrancea. Elena accompagne la colonie avec deux autres femmes et un cuisinier. Dans le petit gymnase de la ville, des lits de camp ont été installés pour faire dormir le groupe. C'est rudimentaire, le chauffage fonctionne mal, les matelas sont miteux et l'eau des douches est, au mieux, tiède, souvent glaciale. Mais qu'importe, les enfants sont contents, ils s'amusent toute la journée dans la neige. Ils glissent sur des luges en carton, sautent du haut des congères de plus d'un mètre de neige qui se sont formées sur les bords de la route. Dans la forêt voisine, les sapins sont recouverts de blanc et les bonhommes de neige ont rapidement poussé comme des champignons sur un sol d'automne.

Elena est heureuse d'être ici même si elle se fait du mouron pour Ivan qui est resté seul avec les enfants. Le petit Sacha n'a qu'un an et demi et a encore du mal à dormir les nuits, en proie à des cauchemars dont elle peine à cerner les causes. Mais Sacha n'est pas le seul à avoir des insomnies. C'est que, dans tout le pays, la fronde gronde féroce depuis la semaine dernière. L'armée est venue jusqu'à Timisoara pour déplacer de force un pasteur contestataire. Depuis des années, Laszlo Tokes, jeune ecclésiastique d'origine hongroise, alertait ses paroissiens des dérives de l'état totalitaire

de Ceausescu. Il prêchait contre la destruction systématique des villages et l'industrialisation massive qui ne fait pas de pitié dans les campagnes. De Cluj à Timișoara en passant par Brașov, on avait bien essayé de trimbaler le pasteur de gauche à droite, tentant de l'intimider à mesure que les kilomètres l'usaient.

Mais la semaine dernière, quand on lui a sommé de quitter la capitale du Banat pour un village isolé, toute une communauté s'est mobilisée derrière Tokes. Une manifestation immense s'est tenue en ville et la population chantait à tue-tête des refrains révolutionnaires. Alors, quand l'armée a tenté de traverser le barrage pour emmener de force le pasteur, ça a été la dernière goutte d'eau qui a fait déborder le vase déjà largement rempli à ras bord. Tokes tenu à l'écart, les affrontements explosèrent entre les militaires et les habitants, venus par milliers pour défendre les idées du pasteur et leur liberté volée. Les soldats tiraient dans la foule, des corps s'effondraient mais le rassemblement, de plus en plus dense, tenait bon et a réussi à faire reculer l'armée.

Les manifestants n'allaient pas en rester là. De toutes les campagnes maintenant des soulèvements avaient lieu. La gronde était en chemin vers Bucarest, les campagnes se ralliaient de toute part, il fallait en finir avec ce régime. En finir avec les privations, avec les silences de terreur, faire taire enfin la résignation, affronter la somme de toutes ces peurs.

Mihail ne lâche pas la main d'Elena, il s'accroche et elle doit parfois insister plusieurs fois pour qu'il joue avec ses camarades. Il a neuf ans, un regard noir et des cheveux en bataille. Et depuis quelques mois, sans que personne ne comprenne vraiment pourquoi, il s'est renfermé dans sa solitude timide. Le grand frère n'est plus loquace, il traîne ses baskets trouées en longeant les murs et regarde les enfants s'amuser sans jamais prendre part aux jeux de son âge. Dans les montagnes,

il s'essaie timidement aux batailles de neige. Mais à la première boule reçue au visage, il tourne les talons et rentre s'enfermer à l'écart des autres enfants. Assis droit sur son lit soigneusement ordonné, Mihail regarde dans le vide. Et toi, ils sont où tes enfants, pourquoi ils ne viennent pas avec nous à la montagne? Elena est arrivée sur la pointe des pieds, elle est assise sur le lit et vient réconforter l'enfant seul. Ils sont restés avec mon mari à la maison, ils sont encore petits et me demandent tellement d'attention.

Même si c'est loin d'être des vacances, Elena profite des instants passés avec les orphelins. Elle a l'impression de faire quelque chose de plus grand qu'elle, de dépasser le carcan devenu rigide de sa propre vie. Bien sûr qu'elle se sent contrainte dans les quatre murs qu'est une existence dictée par le Parti et de plus en plus surveillée. Mais contrainte dans son corps aussi, ce corps de femme, de mère qui a donné la vie deux fois déjà. Et les marques du temps qui s'impriment jusque dans chaque recoin de sa peau. Le temps passe, ses enfants grandissent, bien au chaud, dans le confort et une opulence dérisoire. Alors, quand elle se retrouve avec tous ces enfants en manque d'affection, elle donne par tonnes l'amour qui est si léger une fois offert mais qui pèse parfois si lourd au dedans.

Malgré l'inquiétude des adultes, le camp se déroule presque à l'abri du bruit de la révolte. Dans une campagne blanche comme au premier jour du monde, les enfants sont légers. C'est un bonheur rare qui se vit à l'abri du tumulte de l'époque. Ils jouent, ils dansent, ils courent, ils chantent. Et leur joie est contagieuse, ça rigole fort, la joie pour faire taire l'inquiétude naissante. Quand Elena va faire les courses au magasin local, on lui dresse le tableau d'un pays au bord de l'explosion.

C'est insoutenable, les émeutes explosent et se suivent

comme des feux d'artifices dans tout le pays. Même aux confins du pays, on commente presque en temps réel les faits et gestes du parti et son opposition de plus en plus hostile. Ceausescu est rentré hier à la hâte d'un voyage en Iran et va s'adresser aux Roumains depuis la place de la République. Elena se presse de rentrer au camp. Tout de même, elle ne veut pas manquer ça. Vite, elle installe des chaises à la volée et allume la télévision pour suivre le discours en direct.

Il est midi, quand il s'approche des micros. On l'introduit après une série de discours officiels brodés à la hâte pour haranguer la foule. Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, faites du bruit pour le guide de la nation. Le bien aimé et estimé leader du Parti et du pays, l'éminent patriote révolutionnaire qui, depuis six décennies, a donné de sa personne et de son dur labeur pour offrir au pays sa prospérité, sa liberté, son indépendance pleine et totale. Lui, le secrétaire général du Parti, le président de la République, le camarade Nicolae Ceausescu. Les acclamations sont timides, arrachées au peuple par tous les militaires présents au meeting.

Derrière son micro et à des années lumières de la réalité, le guide trace son chemin jusqu'à sa perte. Il s'emploie à rappeler à tous que la situation est sous contrôle et que les récents dérapages de Timisoara ne sont que des actes isolés. Pourtant, les milliers de Roumains ne sont pas dupes. Rassemblés ici de force, il y a bien longtemps que les sermons du dictateur n'arrivent plus à contenir leur colère. Alors, à mesure que son discours s'enlise dans un flot de baratins gros comme le Palais du Peuple, c'est une vague de protestations qui commence timidement à se faire entendre.

Fidèle à lui-même, il ne semble même pas se rendre compte de la gravité de la situation. Il est convaincu que les Roumains, ses enfants comme il aime les appeler, ont seulement besoin d'un mot réconfortant de sa part. Alors, il se prépare

à leur donner quelques graines, il va augmenter le salaire minimale, abaisser quelques restrictions et tout va rentrer dans l'ordre. Un gros bonnet vissé sur la tête, il poursuit son discours en insistant sur la puissance de la République Socialiste de Roumanie, sa république. Mais après deux minutes, des bruits de balle se font entendre dans les haut-parleurs et la foule prend peur. Les incidents de Timisoara sont frais et sur la Place de La République, c'est rapidement la panique. Plus personne n'écoute et les mouvements de foule sont nombreux. Ceausescu est totalement perdu, il commence à crier *Hallo... Hallo!* en boucle. Camarades, écoutez-moi, écoutez-moi! Sa femme lui intime de faire taire les manifestants et le couple semble déboussolé face à l'agitation grandissante. Sur le balcon, Ceausescu gronde son épouse, lui dit de se taire et continue de crier à la foule de revenir au calme. Le discours retransmis à la télévision est coupé et ce sont des chants militaires qui sont diffusés à la place.

A Buzău, Elena et les adultes ont laissé les enfants sans surveillance le temps de la retransmission et ils se regardent interloqués, un peu sonnés face à ce qu'ils viennent de voir. Que se passe-t-il à Bucarest? Et pourquoi le direct a-t-il été coupé comme ça?

Tant de questions dans la tête, on hésite à abrégé le séjour. Elena pense à ses propres enfants, à son mari mais aucun moyen de les joindre, l'unique ligne téléphonique de la ville est hors d'usage depuis les premières chutes de neige de l'hiver et on attend toujours une équipe technique pour réparer le réseau. L'occasion est trop rare, la parenthèse trop précieuse. Malgré la situation, Elena et les autres accompagnateurs prennent la décision de continuer le séjour. Le retour est prévu trois jours plus tard. Tout le monde en profite, les enfants savourent chaque moment comme un cadeau venu de loin. Elena en oublie presque la crise. C'est vrai qu'Ivan re-

présente le Parti et l'autoritarisme de Ceausescu. Peut-être qu'il a été emprisonné, accusé de complicité ou que sais-je encore. Mais elle sait que son mari saura trouver les mots pour justifier sa bonne foi. Après tout, c'est bien lui qui a monté ce réseau clandestin d'informations. C'est lui qui a financé l'orphelinat. D'ailleurs ici personne n'ose remettre en question la bonne volonté d'Ivan, l'équipe connaît le mari d'Elena pour l'avoir vu de nombreuses fois l'accompagner et passer des après-midi avec les enfants. La politique rend tout tellement complexe, Elena aimerait souvent fermer ses volets mentaux et se concentrer sur ses certitudes.

Et au milieu de l'hiver, rien de plus certain que le plaisir d'être ensemble, les rires des enfants, les repas réunis sur une seule gigantesque table, les assiettes qui se remplissent et se vident, la soupe, les pâtes en quantité faramineuse et les longues veillées où les petits, assis sur les genoux des grands, s'endorment en se laissant conter les histoires de dragons, de princesses et de princes.

De la révolution en marche, les enfants ne comprennent que des bribes mais déjà dans les jeux on parle de Ceausescu comme du grand-père un peu sénile qu'on évacue de la scène à grands coups de bâton. Et les gamins rigolent en jouant alternativement le sauveur et le perfide.

Toujours sans nouvelle de sa famille, Elena s'inquiète et couche ses angoisses sur papier en attendant les retrouvailles. En s'endormant la veille du retour, elle sourit à la pensée de ses retrouvailles avec son grand amour, avec ses enfants et la vie sans contrainte qui s'ouvre maintenant pour eux quatre.

Le bus est presque chargé, tout le monde attend patiemment le chauffeur. Chacun à sa place, le groupe admire une dernière fois les montagnes enneigées, théâtre d'une semaine de vacances inoubliables. Un jeune homme à la moustache

élégante arrive en titubant. A ses bras, une blonde longiligne au maquillage exubérant. Ils rigolent à haute voix, le conducteur embrasse la femme qui monte à ses côtés dans le car. En vadrouille Simone, retour à la maison. Le chauffeur a passé les trois derniers jours à l'auberge de Buzău, fêtant la libération avec les locaux. L'eau-de-vie a coulé à flot et la nuit a été courte. Il s'installe sur son siège, vide d'une traite un grand litre d'eau fraîche et tourne la clé dans le contact. Sa jeune compagne s'allonge sur deux sièges à l'avant du bus et s'endort aussitôt qu'elle ferme les yeux. Le moteur pétarade dans une projection de sombre fumée épaisse. Elena n'est pas sereine en observant cet ivrogne au volant. Avec une collègue, elles se regardent, inquiètes. Mais déjà le bus s'élance à l'assaut de la plaine de Bărăgan. Les lacets sont serrés dans la montagne, le conducteur semble se concentrer et ne prend pas le moindre risque. Il roule doucement, Elena se rassure et se dit qu'il doit savoir ce qu'il fait. Elle s'enfonce dans son siège, observe Mihail qui, assis à ses côtés, est déjà en train de roupiller. Fatiguée de ces derniers jours, elle se laisse aller et ferme les yeux en pensant aux retrouvailles familiales qui l'attendent.

D'un coup, elle se redresse net, sans savoir ce qu'il se passe. Et tout se joue en un instant qui pourtant prolonge l'infini. Le chauffeur endormi sort de la route au milieu d'une ligne droite qu'on aurait dit anecdotique. Sur le bas-côté, il se réveille en sursaut, tente de reprendre sa trajectoire mais une voiture arrive sur la bande d'en face. Il tourne son volant, d'un coup probablement trop sec, et plonge en contrebas vers la forêt de sapins. Il a perdu le contrôle, dans le bus c'est la panique, les cris se superposent au bruit du moteur à l'agonie et des pneus qui affrontent le sol gelé. Le moustachu pile sur le frein mais déjà l'arbre se dresse sans compromis sur la route du bus. Entre la vitesse de l'autocar et la rigidité

de l'épicéa centenaire, il n'y a rien à partager. Et pourtant de ce rien, de ce fragment de néant, surgit le choc. Une collision frontale, le car qui se renverse, des cris, des flammes et puis plus rien.

“

30 mars 2005,

Mon cher Siomine,

Les mots me manquent et je n'ai jamais trouvé la force de raconter ce que j'ai vécu ces derniers jours en Roumanie et la douleur qui me tiraille depuis. C'est par le biais de cette lettre que j'espère soulager le chagrin qui me déchire le cœur.

Pour cela, il me faut reprendre le fil de mon histoire détricotée. Je replonge dans ce maudit mois de décembre 1989, dans un pays en effervescence après des années de privation et de révoltes muettes.

Avec Elena, on mesurait bien la chance de notre condition et je n'osais pas quitter nos privilèges, tout plaquer et te rejoindre. Caterina était une petite fille joviale. Sacha commençait à faire ses premières phrases. J'avais peur Siomine, peur de tourner le dos à ce régime qui m'avait bien gâté, peur des représailles, peur de risquer la vie de ma femme, celle de mes enfants et bien sûr peur de risquer ma propre vie.

Mais finalement, j'ai perdu bien plus que ça, ma femme est morte et ma complicité empeste jusqu'aux creux de mes rides. Le châtiment que m'a infligé la vie est plus grand encore que ce que je n'aurai jamais imaginé.

Je me presse, pardonne-moi, je n'ai jamais bien su raconter.

Par où faut-il donc que je commence? Ma fierté patriotique, tu la connais trop bien, elle était si présente quand on s'est

rencontré mais tu l'as vu s'éteindre petit à petit, au rythme de notre contestation. Elle est maintenant noyée, engloutie à jamais. Quand tu es parti, je me suis tenu à carreau, passant tout mon temps en famille, à l'abri du fracas des rues pleines de ventres vides. Ce vendredi historique du 22 décembre, j'étais avec les enfants à la maison, branché non stop sur les informations, les images de la télévision nationale et les nouvelles de Radio Free Europe.

Elena était partie pour un camp de Noël avec l'orphelinat où elle était volontaire. Elle devait rentrer à la fin du week-end quand tout s'est emballé très rapidement. La manifestation de Bucarest avait sonné le glas du couple Ceausescu et les nouvelles étaient arrivées jusqu'à Constanta. Le dictateur était renversé, coupable de tant d'injustices, il n'avait même pas eu le temps de préparer son procès qu'il était condamné à l'exécution immédiate. Dans la rue, le peuple était au comble de l'excitation. Mais tu le sais tout ça, tu as vu les images mon ami, toi aussi tu les as poussés ces cris de joie. Pour moi, ce n'était pas si simple, j'étais considéré comme un fidèle partisan du coupable. Ma collaboration s'affichait en grand sur les murs de cette villa luxueuse dressée face au lac dans laquelle on habitait alors. Je n'ai pas réfléchi trop longtemps, avec d'autres agents de la Nomenklatura, nous sommes partis en convoi avant même la fin de la journée, il fallait s'éclipser à temps. Tout était hors de contrôle et je ne voulais pas prendre de risque avec les enfants. Se faire discret le temps qu'il fallait et puis espérer revenir à la maison. Nous avons roulé vite, passant la frontière où les douaniers ne savaient plus à qui vouer allégeance. Une fois en sécurité en Bulgarie, j'ai essayé de joindre Elena. Nous l'attendions dans un hôtel de Dobrich le temps que ça se tasse. On se tenait sur une corde raide, complices soulagés de la chute du dictateur mais complices tout de même.

J'ai rapidement appris que c'était Iliescu qui avait pris le pouvoir. L'ancien secrétaire du Parti était de retour. Je l'avais croisé à l'époque où je commençais mes premiers chantiers à Bucarest. C'était un proche de Ceausescu qui avait fini par perdre le soutien du leader et était resté à l'affût pour récupérer son statut déchu. Pour moi, ça ne présageait rien de bon, toutes les possessions des membres du Parti destitués étaient confisquées. Depuis notre retraite bulgare, les jours passaient lentement et les heures s'étiraient sans fin, seulement animées par les nouvelles qui nous revenaient du pays. Au cœur de la révolution en cours, moi, j'attendais. J'attendais, scotché à la télévision, fumant cigarette sur cigarette en espérant la sonnerie du téléphone. Un voisin m'avait prévenu, la villa avait été pillée et confisquée dans la foulée par les nouveaux dirigeants.

Mais le pire était encore à venir. Je me souviens parfaitement être en train de regarder les enfants jouer dans la neige légère qui tombait silencieusement quand j'ai décroché le combiné. C'était la responsable de l'orphelinat qui avait réussi à me joindre. Il avait la voix tremblante quand il m'a dit : "Monsieur Holostenko, ça fait des jours que j'essaye de vous joindre. On a eu un accident".

Un accident, c'est le mot qu'il a utilisé. Je me rappelle parfaitement de sa façon de détacher les syllabes avec mollesse. Un ac ci dent.

Je l'ai prié de poursuivre, il me fallait absolument des nouvelles d'Elena.

"Le bus qui revenait du séjour avec votre épouse est sorti de route sur le chemin du retour. Le chauffeur était très excité, tout le monde ne pensait qu'à rentrer à sa maison. Et dans l'agitation, il a perdu le contrôle du véhicule. Le car a traversé la chaussée, s'est cogné contre un arbre avant de se retourner sur lui-même. Le véhicule a rapidement pris feu

et un seul enfant a réussi à s'en sortir, il est encore en soins intensifs dans un petit hôpital de province”.

Silence. Je n'osais pas en demander davantage. Les enfants se chamaillaient dans le jardin alors que j'étais cramponné à la voix mécanique de mon interlocuteur. Et Elena criais-je soudain sans retenue, Elena ?

“Je suis vraiment désolé Ivan, Elena non plus n'a pas survécu à l'accident, quand les pompiers ont finalement éteint l'incendie, elle était morte depuis longtemps. Les corps ont été rapatriés et on a fait le nécessaire pour enterrer tout le monde dignement avant-hier”.

Après ça, j'ai raccroché et sans prévenir personne, j'ai pris une voiture et j'ai passé la frontière en sens inverse, arrosant les militaires de bacșiș pour arriver jusqu'à Constanta. Notre maison était sans dessus dessous, les portes ouvertes à tous les vents, il n'y avait plus rien à l'intérieur que des inscriptions à la peinture. Honte aux amis de Ceausescu! Mort au pouvoir!! Je ne me suis pas attardé et j'ai pris la direction du cimetière, évitant les grandes avenues et les regroupements populaires afin de ne pas être reconnu. Plusieurs nouveaux trous avaient été creusés et la terre était encore humide et boueuse à l'emplacement des cercueils. Je n'ai pas mis longtemps à trouver ce que j'étais venu chercher. Sur une modeste plaque en pierre, le nom de mon épouse et sa photo dans un cadre en plastique.

Dans la ville, les hommes ne désaoulaient pas, chantant à tue-tête les pires obscénités contre Ceausescu et sa garde. Je ne me suis pas attardé, j'ai séché mes larmes et j'ai juré de ne plus jamais remettre les pieds dans ce pays.

À Dobrich, j'ai retrouvé les enfants, je leur ai raconté ce qu'il s'était passé et le lendemain, on partait pour l'Autriche où nous avons été accueillis dans le secret plusieurs semaines.

J'avais perdu toute mon énergie et souvent j'ai pensé à me jeter dans le Danube, sous les roues d'un train ou du sommet d'un immeuble. Mais j'avais Caterina et Sacha, les traits de leur mère qui se dessinaient sur leurs visages d'enfants. Alors quand on m'a parlé de cette opération pour arriver à Bruxelles, me changer d'identité et me permettre de tout reprendre à zéro, j'ai rapidement accepté. Et voilà comment je suis tombé sur cette petite ville belge, perdue au milieu des champs, entre intellectuels et jeunes adultes épris de savoirs. Depuis plusieurs années, je suis ce travailleur modèle mais ce père distant, brisé de voir chaque jour le souvenir d'Elena dans le regard de mes enfants.

Siomine, c'est durant les années qui entourèrent notre rencontre que j'ai eu la chance de vivre mes rêves. Ils sont loin maintenant. Je ne me pardonnerai jamais de n'avoir su te suivre quand il était encore temps. Mon vieil ami, que ta lecture apaise mon chagrin, que la route soit belle pour toi et que le temps soulage l'injustice de nos vies.

Avec mes amitiés sincères,

Ivan''

Décembre 1989

Dans un chaos de flammes, de cris et d'odeur d'essence, Elena s'extrait du bus renversé sur le côté. Elle est portée par une force souterraine, cette force qui l'a fait tenir contre les tempêtes depuis toujours. Elle est debout, déboussolée, à l'abandon mais debout. Sans prendre le temps de regarder derrière, elle marche sur le sol gelé, n'entend pas au loin les voitures qui s'arrêtent et les secours qui arrivent pour éteindre l'incendie. Elle traverse les champs en boitant, elle dépasse un hameau désert et s'en va droit vers la forêt. A ce moment-là, c'est le brouillard dans sa tête, plus aucune pensée n'arrive à faire surface. Elle marche et c'est tout. Mais son état est critique, elle s'épuise rapidement et alors qu'un village est en vue, elle s'effondre au sol.

Elle est allongée depuis deux heures quand Florina, une jeune tsigane, passe par là, se dirigeant vers la rivière, un panier de linge en équilibre sur la tête. Elle essaye de secouer Elena qui ne répond pas. Sans hésiter, elle la couvre de tout le linge sale pour tenter de la garder au chaud et court chercher du renfort parmi sa tribu. Avec toute sa famille tsigane, ils ont élu domicile dans une caserne militaire laissée à l'abandon pour passer l'hiver.

Ses frères voient la vieille Dacia cabossée de toutes parts et se dirigent à la recherche d'Elena. Avec soin, ils la chargent à l'arrière du véhicule et l'amènent au campement. On lui prépare un lit dans une chambre vide. Le bâtiment est bien trop grand pour les gitans, quatre étages où disparaît à petits feux l'histoire de cet établissement qui n'accueille plus d'apprentis soldats depuis déjà longtemps.

Rapidement, tout le monde se rassemble autour d'Elena qui donne des signes encourageants de résistance. De l'air, laissez lui de l'air ! C'est la vieille Douchka qui, tout de suite, commence à s'occuper d'Elena. Elle la couve comme un petit moineau tombé du nid, soigne ses blessures une à une et en constatant l'état de sa jambe, elle avise une attelle de fortune.

Pendant une semaine, elle passe ses journées au chevet de la jeune femme qui s'accroche à la vie. Une semaine, c'est long, il y a le temps de s'en passer des choses. Dans le village, on parle de révolution, on parle de chute du régime, on parle d'un dictateur abattu mais on parle surtout de ce bus de Constanta qui a fait une sortie de route en revenant des montagnes. Un des fils de Douchka a entendu la nouvelle alors qu'il allait faire des courses au village, un bus rempli de gamins, venus passer du bon temps par ici. Il n'y aurait qu'un seul survivant, un gamin qu'on a retrouvé allongé à quelques mètres du véhicule en feu. Rien sur la jeune femme qu'ils veillent à tour de rôle depuis quelques jours. La famille tsigane s' imagine pourtant qu'elle devait faire partie de l'équipage du bus. Mais pourquoi personne ne la recherche ? À la hâte, les anciens se réunissent : que faire de la femme ? Son état s'améliore, elle se réveille de temps en temps, divague des phrases sans sens et retombe rapidement dans un sommeil profond. Douchka tranche : les tsiganes vivent dans leur monde, l'hôpital public, c'est pas pour eux. Et puis, ça ferait des histoires d'amener cette femme maintenant, comment justifier qu'elle soit arrivée jusqu'à chez eux ? D'une voix ferme qui ne laisse pas place à la discussion, Douchka conclut en se levant : tant qu'elle n'est pas en état de décider elle-même, c'est moi qui m'en occupe, on verra bien après.

Et finalement, après arrive.

Il aura fallu presque dix jours, presque dix jours à délirer, à ne manger que quelques cuillères de purée fade et à boire de l'eau sucrée par goutte, mais Elena sort du brouillard. Après ce sommeil chaotique qui semblait éternel, Elena se réveille. Elle est percluse de douleur, la bouche sèche et le souffle haletant. La lumière du vieux néon au-dessus d'elle vacille et semble pouvoir céder d'un instant à l'autre. Elena se touche d'abord le visage. Sur le menton et jusqu'à la joue droite, un masque d'argile soulage une brûlure encore à vif. Elle ne se voit pas mais imagine déjà le pire, défigurée par les flammes, un visage marqué à jamais. Elle se frotte doucement les yeux, essayant de faire partir ce désagréable tremblement lumineux dans la pièce. Elle a beau frotter et frotter encore, l'éclairage du tube halogène ne se stabilise pas, elle devra faire avec. De la fenêtre à moitié obstruée par un rideau épais, elle observe le ciel gris et sombre. Un ciel qui pourrait signifier autant la levée du jour qu'un début de soirée. Perdue dans ce brouillard temporel, son corps lui-même lui paraît étranger. Elle est couverte de pansements, sa jambe droite enveloppée dans un improbable plâtre épais fabriqué à l'aide de bouts de tissus colorés solidement fixés à une attelle en bois.

Après cinq minutes d'analyse méticuleuse de la situation, elle ne tient plus en place et se décide à appeler de l'aide. Son faible cri résonne dans le couloir vide et se perd à travers la multitude de pièces inoccupées. S'il vous plaît, s'il vous plaît. La voix d'Elena est comme rouillée, sortant d'un sommeil trop long. Elle n'a aucune idée d'où elle se trouve, ne lui reviennent en tête que ces images de flammes, de sang et d'effroi. Elle crie de plus en plus fort, la panique monte et malgré le froid qui règne dans la chambre, Elena est prise d'une montée de chaleur. Des gouttes de sueur perlent sur son front en même temps que de chaudes larmes glissent sur sa joue brûlée qui lui fait mal. Que s'est-il passé? Elle veut

prévenir son mari, retrouver ses enfants, les amis du foyer. Son corps abîmé la fait souffrir, elle n'arrive pas à se lever et dans son esprit, ça tourne à mille à l'heure.

Dans le couloir, des pas se font entendre. Une foulée nonchalante et des bruits de talons qui claquent sur le carrelage. Elena s'égosille une nouvelle fois. Madame, venez vite. Une voix lui répond calmement. Je suis là, arrêtez de crier comme ça, tu vas te faire mal. La porte s'ouvre et laisse apparaître une jeune femme habillée d'une robe rouge portant un bandeau dans ses longs cheveux descendant jusqu'aux hanches. Elle a des bracelets aux poignets, un collier en argent autour du cou et des boucles d'oreilles immenses. Elle ne doit pas avoir vingt ans, c'est encore une enfant, se dit Elena. Elle a le sourire franc et des yeux bleus qui viennent se fixer dans ceux d'Elena.

Bonjour, comment te sens-tu? Qui, qui êtes-vous et pourquoi suis-je ici? La gitane est surprise, elle marque un furtif temps d'arrêt mais se ressaisit rapidement. Je suis Florina, c'est moi qui t'ai retrouvée dans la forêt alors que j'allais faire une lessive jusqu'à la rivière. Tu étais allongée par terre, à même la neige, dans un sale état. J'ai couru chercher les hommes et on est venus te porter jusqu'ici. C'est la vieille Douchka qui t'a soignée, a posé tes compresses et pansé ta jambe en morceaux. On a tous prié pour toi, jours et nuits. Et nos prières ont été entendues, merci Seigneur, merci. Et voilà qu'elle embrasse la jambe d'Elena qui ne comprend rien à tout ce charabia. Elle ne se souvient pas de la forêt, elle veut juste rentrer chez elle, quitter au plus vite cet horrible cauchemar et ces pansements de fortune. Elle se laisse aller en arrière et pleure à chaudes larmes alors que la pièce se remplit d'individus inconnus.

Les jours qui suivent, Elena recommence à grignoter. D'abord quelques fruits secs puis une soupe chaude agré-

mentée de pain frais. Doucement, elle retrouve des forces, couvée par une famille qui se relaye à ses côtés. Un soir arrive finalement où elle est capable de se redresser de son lit et parvient à poser les pieds par terre. Sa jambe droite est encore douloureuse et Douchka lui crie dessus et lui dit de se tenir tranquille. La vieille guérisseuse veille au grain et s'assure qu'Elena ne brûle pas les étapes. Depuis qu'Elena a repris ses esprits, elle lui a raconté sa vie, sa famille à Constanta, son mari et ses enfants. Il faut qu'elle se dépêche de les retrouver, ils doivent être morts d'inquiétude. Et d'ailleurs, comment vont les autres passagers du bus? Douchka esquive, lui fait signe de se reposer, le plus important c'est qu'elle reprenne des forces, on parlera plus tard. Elena n'a pas encore assez de force pour négocier, elle se renferme dans le silence et presque aussitôt dans le sommeil.

Les gitans continuent de s'occuper d'elle à tour de rôle, tantôt dans le silence des hommes qui lui apportent de la nourriture sans même lui adresser la parole, tantôt dans la joie des femmes, toujours souriantes et qui racontent en boucle la même histoire. Ils viennent dans cette caserne depuis trois ans, c'est un endroit parfait pour braver l'hiver. C'est une famille nombreuse, très nombreuse même, une tribu nomade qui survit comme elle peut au gré des camps de fortune qu'elle arrive à trouver. Mais dans chaque village, dans chaque ville de province, c'est le même accueil hostile et méfiant. Depuis toujours, les gitans inspirent la peur, on les ostracise, on les ignore. Douchka, la matriarche, a appris à vivre avec, ça fait quatre-vingt ans que la vieille sillonne les routes d'Ukraine, de Russie, de Roumanie et de plus loin encore. Elle sent que c'est bientôt la fin et elle voit Elena comme le dernier symbole d'une existence bien remplie. Tu t'en occupes et après tu pourras partir en paix. Pour Douchka, tout est symbole, tout est signe. Et il ne faut pas prendre

les signes à la légère. Elle fait de son mieux, soigne Elena, est la première sur qui elle s'appuie lorsqu'elle recommence à marcher. Debout sur le carrelage froid, elle ose finalement lui annoncer la nouvelle. Dans ce bus de malheur, il n'y a eu qu'un seul survivant, un gamin déjà rentré à Constanta. Tout le monde a trouvé la mort, le chauffeur était ivre de la veille et s'est endormi en laissant le véhicule partir à la rencontre d'un arbre centenaire.

Et dans la fumée de l'accident, c'est le pays entier qui s'est enflammé, on a zigouillé le vieux Ceausescu, adieu le père du peuple, bonjour à l'espoir qu'ils espèrent. Si tu veux, on pourra t'aider à retourner chez toi. On va les retrouver tes enfants et ton mari mais mais il faut que tu te reposes encore. Dans les jours qui suivent, Elena est conduite plusieurs fois au village par le fils aîné de Douchka. Elle essaye de joindre sa famille mais les lignes sont saturées, bloquées, coupées, c'est une pagaille pas possible. Les gens traversent le pays, les frontières dans un sens ou dans un autre, impossible de savoir où sont passés ses enfants et Elena n'arrive pas à retrouver la trace de sa famille. Elle apprend qu'il n'y a que le petit Mihail qui a survécu à l'accident, ils étaient assis ensemble tout à l'arrière du bus et ils sont les seuls à avoir réussi à s'échapper, probablement par le carreau du fond, avant que le moteur n'explose et que le bus se transforme en un véritable brasier. Comment a-t-elle réussi à marcher et à se sortir de ce pétrin, elle n'en a pas la moindre idée. Un trou noir de plusieurs heures, impossible de remettre des images sur cette errance en forme de survie. En tout cas, d'après ce qu'on raconte, elle est morte elle aussi, il n'y a eu qu'un seul survivant. L'histoire tourne en boucle dans la région, c'est les gitans qui lui racontent tout ça. Le petit Mihail est encore à l'hôpital, il va s'en sortir mais il gardera des séquelles toute sa vie lui aussi, le haut de son corps est brûlé sur tout le

côté gauche, du bassin jusqu'au début du visage. Ses mains ressemblent à une coulée de lave éteinte et on lui nettoye méticuleusement le corps chaque jour en espérant que la peau cicatrise avec le temps.

Elena retrace le fil de ses souvenirs et soudain, elle se rappelle : le chauffeur. Il n'était pas seul ce matin là. Une blonde exubérante qui rigolait fort. Ils ont dû la confondre avec l'amie du chauffeur, elle n'était pas sur la liste des passagers c'est certain. Voilà qu'elle est maintenant devenue un fantôme, toute sa vie s'est dérobée jusqu'à sa propre identité. Disparue.

Les jours passent et elle se remet de mieux en mieux sans toutefois réussir à entrer en contact avec son mari et ses enfants. Elle ne tient plus en place, malgré les blessures, la jambe qui flanche et la tête qui lui tourne. C'est Florina qui lui propose de l'accompagner jusque chez elle, les gitans sont d'accord de leur prêter la voiture et voilà qu'elles préparent quelques affaires et se mettent en route.

Le trajet est loin, on est maintenant fin janvier, la neige n'a pas été dégagée et il faut avancer prudemment. Mais Constanta est au bout du chemin, encore quelques kilomètres et elle retrouvera sa maison. Quand elles pénètrent dans sa rue, elle voit directement que sa maison n'est plus sa maison. Les vitres sont fracassées, les façades repeintes de mots injurieux et à l'intérieur c'est le bazar intégral, les meubles ont disparu, les habits évaporés. Il ne reste que quelques souvenirs et bibelots sans valeur. Elena tremble de peur et les larmes ne tardent pas à noyer son visage. Florina se tient à ses côtés, elle n'a pas les mots pour soutenir sa nouvelle amie. Elle lui prend la main et ensemble, elles font le tour du jardin en s'enfonçant dans une fine couche de neige dure. Les maisons voisines semblent toutes avoir subi le même sort, c'est un quartier qui avait été construit pour les membres du Parti dé-

chu. Il n'y a personne dans les rues, elles marchent dans un décor de fin du monde. Au loin, on entend les chiens se battre et renverser des poubelles laissées à l'abandon. Elena est ténace, elle ne veut pas encore y croire et les deux femmes se mettent en route pour le chantier du canal, il y aura bien quelqu'un qui pourra donner des nouvelles.

Une fois sur place, elle constate que le ballet des travaux en tous sens semble encore avancer. Inquiète, elle demande à Florina d'aller chercher des nouvelles tandis qu'elle l'attend dans la voiture. Trente minutes plus tard, Florina revient, soufflant dans ses mains pour se réchauffer. C'est une nouvelle équipe, le tout frais gouvernement a décidé de poursuivre les travaux mais seuls les ouvriers ont été conservés. J'ai demandé discrètement des nouvelles d'Ivan et on m'a assuré qu'il avait passé la frontière avec les enfants. Ils sont nombreux à avoir quitté le pays avant de devoir rendre des comptes. Après, ce ne sont que des rumeurs mais ils seraient partis en Autriche, personne ne sait vraiment où ils ont pu aller se réfugier.

Elena assemble les pièces d'un puzzle aux contours encore flous. Ivan a dû apprendre pour le bus, il a dû penser qu'elle était morte et maintenant le voilà parti en exil Dieu sait où. Mais comment je vais les retrouver moi, autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Dans la voiture, le silence règne, les larmes sont sèches et l'horizon semble n'être qu'un mur sans ouverture. Florina tourne la clé, le moteur se met en branle et les deux femmes quittent la ville sans regarder derrière elles.

Le train ralentit pour la dernière fois du trajet, nous arrivons en gare de Constanta. Un silence pesant s'était installé depuis la lecture de la lettre de mon père. C'est une sensation tellement étrange d'être au cœur d'une histoire dont on n'a pas le moindre souvenir. J'imagine que, dans cet exode catastrophe, mon père a pris soin de nous protéger et de nous préserver de sa souffrance. C'est qu'il n'a jamais pu s'en relever le pauvre vieux. Je ne sais plus trop si je lui en veux ou si ma colère est devenue compassion. Sûrement encore un peu des deux. Siomine rajuste son chapeau, défroisse les plis de sa chemise, emporte sa valise et se dirige en dehors du wagon. Je l'accompagne, traînant des pieds, encore un peu groggy par ma lecture.

Dehors, on se retrouve sur une large place, carrefour de nombreuses routes, qui baigne dans une joyeuse nonchalance. Quelques taxis sont garés à même les trottoirs sans vraiment essayer d'obtenir une course. Les conducteurs discutent, fument leur cigarette et deux moustachus disputent même une partie d'échec sur le toit d'une vieille voiture couverte de poussière. Siomine m'indique l'arrêt de bus où une queue de voyageurs s'est formée devant la portière du véhicule. On suit le mouvement et allons nous installer à l'arrière, à l'abri des entrées et sorties des passagers qui défilent dès que le bus s'arrête. Et les stops sont fréquents. Certains semblent dictés par un tracé officiel tandis que la plupart s'adaptent aux demandes des voyageurs. Un feu rouge, un passage piéton, un carrefour ou des travaux sur la route, tous les prétextes sont bons pour ouvrir les portes et laisser descendre ou monter ceux qui le souhaitent. On va jusqu'au bout de la ligne me

précise Siomine. Ça va durer combien de temps? Ah ça mon ami, bien malin qui pourra te répondre. Ça prendra le temps que ça prendra mais profite de l'aventure. Et mon vieux guide se recroqueville dans le fond de la banquette usée, le sourire aux lèvres.

Un couple de touristes russes hausse le ton deux rangées devant nous. Lunettes de soleil de luxe, chemise blanche impeccable et short de bain rouge sanguin, l'homme reproche à sa voisine de l'avoir bousculé sans s'excuser. La pauvre dame, en panique avec ses deux enfants, s'excuse sans vraiment comprendre ce qui lui arrive. Siomine, à peine installé, se relève déjà et va tenter de parlementer avec le russe qui parle de plus en plus fort. Non mais sans blague, le mec s'emballe, fait un scandale en sandales. Entre compatriotes, le courant passe et le vieux possède un talisman de bonne humeur, en quelques phrases le bronzé soviétique arrête son char, serre la main de Siomine, se marre. Il sourit à la vieille dame et sort à l'arrêt suivant, saluant tout le monde en riant. On dépasse l'ancien casino qui trône sur le front de mer. Symbole d'une prospérité passée, le splendide bâtiment à l'abandon est pris en photo par des dizaines de portables brandis à bout de bras par des étudiants en cartable. Depuis mon siège, j'observe le paysage défiler dans une lenteur presque comique. A quinze à l'heure, on longe la plage où s'entassent touristes de passage, dragueurs en tenue d'apparat, jeunes filles rêvant de Paris, ouvriers qui paressent, vendeurs à l'étalage, adolescents pas sages, amis qui se prennent la tête, famille qui se passe la crème.

Et j'en passe.

Siomine est retourné à sa sieste, il somnole malgré le raffut de l'autobus. Je l'entends même pousser quelques discrets ronflements. On s'éloigne des plages bondées et le car se vide petit à petit. Nous ne sommes plus que sept passagers

quand mon compagnon engourdi ouvre les yeux et m'annonce qu'il faut sortir au prochain arrêt. Il salue avec pres-tance les derniers résistants de la ligne et le chauffeur bourru qui ne lui accorde qu'un regard furtif.

Dehors, la zone industrielle dans laquelle nous sommes arrivés a triste allure. La route est défoncée, couverte de nids-de-poules pouvant accueillir des dindons. Triste farce que ce déclin post-soviétique d'une ville qui a bien du mal à se relever de sa gloire passée. On marche sur le trottoir, où les herbes folles reprennent petit à petit leurs droits et Siomine me trace grossièrement les contours historiques de cette ancienne capitale scythe. Portée en l'an 300 au rang de métropole, elle périclité au fil des invasions qui s'enchaînent à ce carrefour des civilisations. Proche de l'extinction à la suite des affrontements récurrents entre Russes et Ottomans, elle est quasi inoccupée au milieu du dix-neuvième siècle. Mais son rattachement à la Roumanie quelques années plus tard lui redonne toute son influence. Enclave maritime importante, lieu de transit et de commerce, elle retrouve rapidement l'étendue qui fut sienne. A la pointe des technologies et de l'industrialisation, elle va subir les assauts des récentes guerres avant d'affronter le régime dictatorial et la défiance de l'Occident pendant le règne de Ceausescu.

Au sortir du communisme, la ville portuaire relève la tête et se rêve tête de gondole d'une Roumanie enfin ouverte au monde. Mais il faut croire que Constanta ne sera jamais tranquille, les tensions en Russie, la proximité avec la Crimée et des administrations corrompues ont enlisé la ville dans un marasme économique dont les boulevards en travaux ne sont qu'un anecdotique reflet.

Le récit de Siomine prend fin en face de ce sombre bloc de béton de cinq étages. Autour de nous, il n'y a pas âme qui

vive dans ce quartier vide. De derrière un jardin en friche, j'aperçois les berges d'un lagon qui n'est séparé de la mer que par une mince bande de terre où se dressent immeubles modernes et ressorts hôteliers. Sur l'eau, quelques bateaux de plaisance, une famille de cygnes gris et des bouteilles en plastique qui s'accumulent dans les roseaux. On entend au loin la constante mélodie du trafic continu sur la voie rapide qui longe le lac. Dans ce quartier désert, seul l'écho de la circulation nous parvient et un silence d'abandon et d'oubli. On se rapproche du bâtiment et derrière les imposantes portes en acier, je perçois des cris d'enfants. Nous voilà à l'orphelinat dans lequel ta mère avait l'habitude de venir donner de son temps. Et il me dit ça comme ça l'aïeul. Bienvenue qu'il ajoute. Et comme pour pimenter sa mise en scène romanesque, il s'écarte du perron et m'indique la sonnette moderne qui contraste avec l'aspect vétuste du vieux béton. Et puis quoi? Qui lui a dit que je voulais rentrer ici moi? C'est quoi cette reconstitution minable à presque trente ans d'écart? Je peste intérieurement et je reste en retrait quelques secondes, contemplant Siomine avec incrédulité. Et tu n'aurais pas pu m'en parler? Il hausse les épaules et fait mine de tourner les talons. Si tu ne veux pas apprendre de ton passé, on s'en va, c'est pareil pour moi aussi. Gros malin tiens. Allez, je prends mon courage à deux mains et j'appuie d'un index ferme sur le bouton de l'interphone. La sonnerie stridente résonne à l'intérieur et l'excitation redouble dans les cris des enfants. Il ne faut pas attendre longtemps pour que la porte s'ouvre sur un jeune homme aux longs cheveux noirs attachés sur le haut du crâne. Son visage porte les traces d'une brûlure que j'imagine douloureuse. La marque rose saumon part du cou et se devine à travers son t-shirt sombre. Je détourne le regard, gêné, et passe la seuil à l'invitation du type. Bonjour, bonjour, entrez, je vous attendais. Monsieur Siomine, ravi de vous retrouver ici. Et tu dois être Sacha

j'imagine. J'ai beaucoup entendu parler de toi. Après une poignée de mains franches, il nous invite à le suivre à travers l'orphelinat.

À notre passage, les enfants se font soudainement silencieux et nous scrutent de la tête aux pieds. Certains téméraires s'approchent et nous demandent carrément des sous. Siomine fouille ses poches à la recherche de menue monnaie alors que notre hôte chasse les marmots en souriant. Ouste, ouste, bande de vauriens. Ne vous laissez pas intimider, ce sont de vrais comédiens, ici ils ne manquent de rien. Depuis 2013, un programme d'aides de l'Union Européenne nous fait parvenir des fonds pour améliorer le quotidien de ces milliers d'enfants abandonnés. La tragédie des orphelinats débordants et grouillants de cafards des années noires ont beau être derrière nous, la situation est loin d'être rose. La pauvreté est sans merci et les mères n'ont pas les moyens de s'occuper de leurs enfants. Parfois, elles viennent d'elles-mêmes nous demander d'en prendre soin quand ce n'est pas la justice qui nous confie les enfants livrés à eux-mêmes.

Au deuxième étage, il nous invite à nous installer dans un bureau sobre et méticuleusement rangé. Thé? Café? Eau-de-vie peut-être? Il sourit et je comprends avec regret que la dernière proposition n'est pas à considérer sérieusement. Une eau pour moi. Bien fraîche je précise. Siomine et celui qui semble être directeur du centre se versent deux cafés et font des messes basses devant le percolateur flambant neuf. C'est ta première fois en Roumanie alors? Ça doit être quelque chose de rentrer au pays comme ça. Moi je n'ai jamais quitté mon territoire, j'ai grandi ici-même, un vrai enfant de l'orphelinat. À dix-huit ans, je suis parti à Cluj pour changer d'air et commencer une formation d'assistant social. Je n'ai pas résisté longtemps loin du parfum salé de Constanta. J'ai roulé ma bosse, de contrats précaires en périodes de vaches maigres. Et lorsque les fonds de l'Union sont arrivés, j'ai eu

l'opportunité de revenir au foyer. Depuis cinq ans, je supervise tant bien que mal notre petite équipe. Une soixantaine de jeunes vivent ici à temps plein alors que plusieurs rentrent dans leur famille pour les vacances et durant les week-ends. Il a les yeux sombres, le visage tendu et il mordille sur ses lèvres alors que Siomine semble s'impatienter. Mihail, tu t'égares, viens en aux faits s'il te plaît. Sur son siège, le vieux bat nerveusement du pied et presse le jeune directeur de raccourcir son discours.

C'est donc rapidement après ma prise de poste que j'ai rencontré Vladimir. Lors d'une cérémonie officielle célébrant les vingt-cinq ans de la chute du régime, les autorités avaient fait une grande semaine de célébration dans tout le pays. J'avais été invité à Bucarest et Siomine était là aussi, comme de nombreux autres dissidents expatriés revenus pour l'occasion. Entre deux petits fours, on discute et je découvre qu'il a vécu longtemps à Constanta. On se rend compte qu'on avait tous les deux en commun notre relation avec ton père et surtout avec ta mère qui était la personne la plus importante pour moi avant ce tragique accident de bus.

J'étais à ses côtés pendant ce trajet nous ramenant des montagnes. Et quand le bus est sorti de la route et a percuté un arbre, j'ai perdu connaissance et je n'ai repris conscience que deux jours plus tard sur un lit d'hôpital. J'ai tout de suite demandé des nouvelles d'Elena et l'infirmière est partie chercher le directeur de l'hôpital qui m'a annoncé la nouvelle dans le blanc des yeux : elle n'avait pas survécu. Personne n'avait survécu. J'étais le seul survivant d'un accident tragique qui avait coûté la vie à seize enfants et cinq accompagnateurs. J'ai encore passé deux semaines à l'hôpital, traversé seul l'arrivée dans la nouvelle année, dans cette nouvelle décennie que tout le pays attendait depuis si longtemps.

Moi je n'étais qu'un enfant, un pauvre gosse de neuf ans qui devenait orphelin pour la seconde fois. Il faut croire que

j'avais l'habitude des coups durs, on m'a transbahuté de centre en centre, là où une nouvelle aide européenne venait calfeutrer les vestiges d'une sale époque. Les années ont filé, j'ai vécu avec cette cicatrice tenace. Les marques sur mon corps mais surtout celles, invisibles, qui m'ont tenu prisonnier longtemps de ces stigmates funestes. Et en retrouvant Siomine à cette réception, c'est tous les souvenirs de cette époque qui sont remontés d'un coup. Pris de panique, je ne me suis pas attardé et je me suis éclipsé en douce de cette soirée pompeuse. Ce n'est que le surlendemain que j'ai pris contact avec notre ami commun ici présent. Il est venu me rendre visite, on a beaucoup parlé, j'ose même dire qu'on est devenus amis.

Et le temps a passé, d'échanges épistolaires en visites ponctuelles, nous sommes restés en contact. J'envisageais même de revenir voir ton père avant que son état ne se détériore.

Et puis, en octobre, j'ai vécu la plus époustouflante rencontre qu'il m'ait été donné de vivre.

Derrière la porte du bureau, les enfants font un boucan d'enfer. Mihail ouvre la porte énergiquement et dispute avec le sourire deux gamines couvertes de peinture. Il confisque les pinceaux qui dégoulinent de gouache colorée et renvoie les filles vers la salle de jeux. Excusez-moi messieurs, c'est un travail sans pause syndicale, toujours l'œil ouvert et les oreilles à l'écoute. Sans vous parler du cœur qui est un véritable moulin, brassant les sentiments et les émotions.

Je souris, je me sens à l'aise avec cet homme, le regard droit, les yeux qui pétillent et les mains qui voltigent alors qu'il parle, comme un équilibriste toujours au point de rupture. Siomine regarde par la fenêtre, les pélicans s'envolent en escadron à l'approche d'un paquebot bruyant. Mihail nettoie les pinceaux dans un petit évier au coin de son bureau et les laisse à sécher, poils en l'air, dans un gobelet en plastique orange.

C'était à la fin de l'été dernier, j'étais en vacances avec des amis. On s'était retrouvés dans un cabanon de pêche dans les environs de Tulcea. C'est Vadim, un vieux copain, qui adore ferrer l'esturgeon et qui a acheté une petite cabane de rien du tout pour passer du bon temps. Moi c'était la première fois que je l'accompagnais, j'avais sacrément besoin de vacances après un été intense à l'orphelinat. Les journées se passaient agréablement, rien à signaler de notable, balades, cartes, discussions, repas et apéros, les Roumains n'ont rien inventé il me semble. Et puis un matin, je suis parti marcher seul, me perdant loin de tout, gardant en tête la piste qui traçait à travers la végétation touffue. Alors que le soleil progressait dans son ascension triomphante, j'ai distingué une silhouette familière à l'avant d'une jolie cabane isolée. J'étais comme suspendu à sa démarche, elle s'occupait méticuleusement de son potager, nettoyant un bout de jardin avec une concentration quasi mystique. Je me suis approché lentement jusqu'à en avoir le cœur net. Et pas de doute, c'était Elena.

Octobre 1990

Les mois ont passé depuis que Ceausescu a été renversé. En un temps record, il a été arrêté, jugé, exécuté et un nouveau gouvernement lui a succédé. Mais dans le pays, la révolution a laissé place à la déception. C'est l'histoire qui se répète, les hommes corrompus restent au pouvoir, se partagent les richesses et le peuple se contente des miettes. Au moins le pays s'ouvre peu à peu à l'extérieur, les aides humanitaires s'accroissent et les colis alimentaires permettent à la ribambelle de gamins des rues de manger à leur faim.

Les tsiganes ont repris la route, Elena à leurs côtés, dans une grande traversée vers le nord. Direction les Maramures, ces montagnes merveilleuses depuis longtemps prises d'assaut par les voisins ukrainiens, hongrois, polonais et depuis peu par les Allemands, les Autrichiens et tous les touristes en quête d'exotisme qui veulent découvrir ce joyau longtemps tenu secret. La troupe nomade a installé le campement en bordure d'un village traditionnel. Les caravanes sont garées à l'abri des regards, derrière une petite colline où serpente un ruisseau dans lequel les enfants jouent sous le soleil.

Elena commence à se faire une raison. Elle a cherché dans tous les sens sans trouver la moindre piste. Elle a envoyé de nombreuses lettres, des appels à l'aide restés sans réponse et elle ne voit pas ce qu'elle pourrait faire de plus. Après des mois de recherches, elle a finalement décidé de tourner la page. Sa vie d'avant est morte et enterrée, c'est décidé. De la jeune femme dynamique et pétillante qu'elle était, il ne reste

que ce fantôme brûlé vif. Son visage gardera à jamais les stigmates de l'accident et encore maintenant, elle doit s'aider d'une canne pour prendre appui sur sa jambe droite. Bien sûr qu'elle pense tout le temps à ces enfants, à son mari. Mais elle le imagine en sécurité, loin enfin de ce pays de fous. Peut-être qu'ils sont maintenant au bout du monde et puis, qui voudrait s'encombrer d'une boiteuse au visage calciné?

Elle n'est plus retournée à Constanta depuis des mois et ce passage éclair pour contempler les ruines de sa vie. Personne ne sait qu'elle a survécu à l'accident. Qu'y aurait-il encore à vivre pour elle qui a perdu tout ce qu'elle avait. Elle s'est fait une raison : sa bonne étoile s'est fait la malle. Sa deuxième vie, elle la vivra seule, plus question de s'attacher, de faire confiance à qui que ce soit. Pour l'instant, elle reste avec les gitans qui l'ont acceptée comme une des leurs. Mais dans sa tête, une idée prend de plus en plus de place : retournez dans le Delta, reprendre possession de sa petite cabane et laisser le temps glisser sur elle sans faire de vague.

En attendant, elle suit la troupe et profite de cette famille de substitution. Elle apprend à tresser l'osier et le roseau et elle fabrique ses premiers paniers sous les conseils bienveillants de Florina avec qui elle passe tout son temps. Au village, elles vendent leurs paniers aux touristes qui viennent plus nombreux que jamais visiter les montagnes.

Mais alors qu'Elena semble s'habituer lentement à cette nouvelle existence nomade, l'équilibre du groupe éclate au début de l'automne. La santé de la vieille Douchka se dégrade sans crier gare. Elle avait bien dit que soigner Elena serait la dernière action qui donnerait du sens à sa longue existence. Elle reste allongée dans son petit lit à l'arrière de sa caravane et ne se nourrit presque plus pendant des jours.

Et voilà qu'un matin, alors qu'une fine couche de neige éphé-

mère est tombée sur les sommets, Douchka ne respire plus. Immobile, elle sourit dans son sommeil infini et chacun à leur tour, tous les membres de la famille viennent se recueillir sur le corps de la vieille.

C'est Florina qui se charge de l'habiller pour le grand départ, elle lui met sa plus belle robe, la coiffe d'un turban coloré, la maquille et lui ajuste ses chaussures de gala. La veillée dure trois jours et trois nuits, les gitans de toute la région sont là pour lui rendre un dernier hommage. On l'enterre sous les larmes et les notes de musique qui sortent joyeusement des dizaines de guitares jouant à l'unisson sous des doigts frénétiques. La caravane est brûlée avec toutes les affaires de Douchka, c'est un feu de joie qui se voit loin aux alentours. Le lendemain, alors que les cendres sont encore fumantes, tout le monde range les affaires rapidement et en silence la communauté prend la route en direction de la Hongrie. Elena n'ira pas si loin, elle a indiqué son envie de retrouver sa solitude et Florina va la déposer à la gare d'où elle poursuivra sa route. Elle n'a que quelques affaires et un peu de sous offerts par la famille qui aurait aimé la garder avec eux un peu plus longtemps.

Les kilomètres défilent à travers les vitres des vieux wagons. C'est la Roumanie tout entière qui passe devant son regard absent. Elle change plusieurs fois de trains, s'arrête à des gares désertes, enchaîne les siestes et les correspondances annulées mais finalement, elle est de retour.

Et immédiatement, elle retrouve la somptuosité de ce territoire préservé. Plus de dix ans ont passé depuis son départ précipité et pourtant, tout semble encore à sa juste place. Elle retrouve les rues à peine plus larges qu'avant, les maisons à peine plus nombreuses et les voitures tout de même bien plus bruyantes. Mais c'est presque un miracle d'être resté épar-

gné à ce point par la modernité envahissante. Elle marche lentement, éblouie par la lumière et se laisse envahir par les odeurs, les bruits, les couleurs. Le ciel, la mer et la mangrove qui délimite la frontière entre les bleus qui se confondent par endroits. Les oiseaux sont chez eux et même dans le village de Murighiol, ils semblent plus nombreux que les humains. Pachas ailés qui étirent leur long plumage sur les toits des maisons, ils arpentent leurs domaines en seigneurs majestueux. Les humains, comme à leur habitude, courent dans tous les sens, aveugles au théâtre éclatant qui se joue sous leurs yeux. Personne ne semble s'intéresser à Elena et elle même ne reconnaît personne. Il faut dire qu'ils n'étaient pas si nombreux, ceux qui étaient venus tisser des liens avec la jeune timide, l'exilée de Bucarest. Et Elena s'était bien accommodée de sa solitude d'ermite sacrée.

Outre sa cabane dont elle se demande si elle tient encore debout, elle n'a qu'une adresse bien connue et, sans s'attarder davantage, elle se met en route en direction de la demeure du vieux Pavlik. La maison n'a presque pas changé, la pelouse du jardin est coupée à ras et elle entend depuis le pallier le son de la télévision. Après une grande bouffée d'air, elle toque à la porte et le prêtre baisse le son en criant que la porte est ouverte, il n'y a qu'à la pousser.

Le curé écarquille les yeux. Il se redresse presque d'un bond de son canapé confortable. Elena est de retour, c'est un choc qu'il n'aurait jamais cru avoir la chance de vivre. Il avait essayé de prendre de ses nouvelles et avait appris la double tragédie, le départ du père et la mort de la mère. Mais elle est là, devant lui, en chair et en os, il se pince pour y croire, il la pince pour y croire. Par quel miracle? Seigneur, je suis mort moi aussi, c'est ça? Elle rigole et ils se serrent longtemps dans les bras. C'est un prodige, on nous avait dit que tu étais morte dans un accident de bus. Et ta famille, tu as eu des

nouvelles? Aucune, j'ai cherché pendant des mois mais ils peuvent bien être n'importe où, les Roumains se sont même réfugiés jusqu'en Australie. Elle lui expose son envie de retourner au cabanon, mener une existence à l'orée des choses, en prendre la lumière sans en consommer les saveurs.

Pavlik éteint la télévision et ils prennent place ensemble autour d'une tisane bien chaude. Si c'est son souhait, il l'aidera à retrouver sa place discrète. Madame Stoica n'est plus de ce monde. Elle est morte il y a déjà longtemps, c'était une vieille femme, elle est partie durant son sommeil. Mais elle avait pris soin de léguer sa cabane à la paroisse locale et depuis il n'y a bien que Pavlik qui l'utilise de temps en temps, allant pêcher les jours de grand soleil. Pour lui, c'est entendu, Elena peut reprendre la place, tout est resté bien rangé malgré l'inoccupation. Et puis, on lui trouvera toujours bien des petits boulots pour gagner quelques sous et remplir les étagères.

Ils ne perdent pas de temps, leurs tasses encore à moitié remplies et abandonnées sur la table, ils montent dans l'automobile du prêtre qui est fier de trimbaler sa jeune amie au volant d'un véhicule qui ne sort que trop peu de son garage.

Les fenêtres ouvertes, ils profitent de la tiédeur de la fin de journée en filant sur les pistes poussiéreuses du delta. Le sentier qu'Elena empruntait à pied à l'époque est devenu une petite route et quelques maisons modestes se tiennent ici et là. Au passage de la voiture, les chiens aboient et les enfants rigolent en essayant de rattraper le bolide en courant à toute allure. Moins de cinq minutes plus tard, Pavlik ralentit, se décale sur le bord de la route et se gare à quelques mètres à peine de la cabane. Elle est encore masquée par une végétation dense et sauvage mais l'accès se fait sans soucis à travers un rapide passage entretenu de temps en temps. Elena entre seule et, du bout des doigts, caresse chaque meuble,

chaque bout de murs et de fenêtres et ressent comme le soulagement d'être de retour à la maison.

L'arrivée d'une course effrénée où elle s'est brûlée plus que les ailes. Pavlik n'insiste pas, il connaît l'importance du silence et à petits pas, il se retire, le bruit du moteur signalant son départ et laissant Elena seule face à l'immensité et au vide, duo indissociable d'une existence menée tambours battants.

Pourquoi? Pourquoi vous ne m'avez rien dit? Des semaines que vous êtes au courant et vous attendez que je sois au trou du cul du monde pour m'annoncer que ma mère est en vie? Vous êtes des malades !

Je suis comme un fou, parle fort sans plus tenir en place.

Siomine tente de m'expliquer. C'est qu'Elena avait peur. Tu peux bien imaginer, des années à essayer de vivre sans vous et puis à faire taire la culpabilité de vous avoir abandonné. Et là, d'un coup, on lui sert des enfants trentenaires sur un plateau d'argent. Il lui fallait du temps. Jusqu'il y a quelques jours, elle ne savait pas encore si elle était capable d'oser te retrouver. Avec Mihail, on prépare le terrain depuis des semaines, tenant d'adoucir la violence de ces retrouvailles.

Tu parles. J'ai du mal avec cette explication, j'écoute en tournant en rond dans le cabanon et essaye tant bien que mal de ravalier ma fierté en encaissant le choc. Je me lève et je dis aux gars que j'ai besoin d'aller m'isoler un peu.

Ça doit déjà faire une heure que je marche dans cette zone industrielle à l'abandon. Les routes à moitié goudronnées ressemblent plus souvent à des chemins de sable et j'ai le cerveau qui tourne à mille à l'heure dans ce désert urbain post-apocalyptique.

Sur mon téléphone, je cherche le numéro de ma sœur et j'appuie sur la touche appel. Catherine décroche et me demande directement si tout va bien. Tu ne m'as donné aucune nouvelle depuis une semaine, comment ça se passe ton voyage en Roumanie? C'est complètement dingue Cath, j'arrive pas encore à croire à ce que je viens d'apprendre.

Je lui répète tout ce que viennent de me raconter Mihail et Siomine. À l'autre bout du fil, Catherine reste silencieuse et je déroule l'histoire à coups de raccourcis et d'ellipses involontaires. Mais l'essentiel y est. Et l'essentiel se trouve maintenant à quelque cent trente kilomètres d'ici. Cet essentiel, c'est notre mère que l'on croyait disparue depuis si longtemps que nous n'avions jamais même osé imaginer son existence. Voilà qu'on apprend aujourd'hui que ce nom trop souvent omis a un visage. Catherine ne pige pas tout : mais pourquoi papa pensait-il qu'elle était morte alors? Tout le monde le pensait, les corps étaient brûlés vifs et une jeune femme qui n'était pas censé se trouver là a été prise pour Elena. La police ne s'en est rendu compte que plusieurs semaines après le drame et n'a pas voulu étaler l'erreur au grand jour. On était déjà loin, personne n'est revenu se plaindre, notre mère était fille unique et personne d'autre ne l'a cherchée longtemps. Visiblement, les disparitions étaient fréquentes et les gens n'avaient pas l'habitude de poser trop de questions. Catherine est émue, j'entends bien sa voix se nouer quand elle me dit qu'elle aimerait bien me rejoindre. Elle renifle discrètement et je l'imagine frotter une larme qui coule sur sa joue. Elle ne peut pas rester en ligne longtemps, elle a du travail. Mais promis, je t'appelle en rentrant ce soir et je regarde quand je peux te retrouver en Roumanie.

On est à nouveau sur la route, en voiture cette fois. C'est Mihail qui conduit, Siomine est à ses côtés et je suis perdu dans mes pensées sur la banquette arrière. Le paysage défile, des champs jaunis par le manque de pluie, des vaches grasses et des maisons de pierre à l'abandon.

Quand je suis revenu dans l'orphelinat, j'ai demandé à ce qu'on la retrouve sans tarder. Je ne sais pas ce qui m'a pris, une pulsion qui ne me ressemble guère. J'avais besoin d'avancer, de suivre ce fil de vie que je récupérais des limbes.

Mihail a pris ses dispositions, a informé ses collègues et s'est mis au volant de la camionnette du centre.

On roule maintenant dans le silence malgré le bruit du moteur pas vraiment neuf. Siomine est nerveux, il se ronge les ongles et j'observe ce drôle de type qui est l'origine de cette cavale insolite.

Combien de hasards, de coups de pouces du destin, de virage pris juste à temps pour que je me retrouve là? Mihail rompt le silence, il parle fort, couvrant le chahut du véhicule. On en a pour encore presque deux heures de route pour arriver chez Elena, les routes sont merdiques par là. Je pense qu'il vaut mieux qu'on fasse une pause en chemin et qu'on n'arrive pas en milieu de soirée. Ça vous va si on va s'installer dans le cabanon de pêche de Vadim et qu'on ne précipite pas les choses. Vadim laisse toujours les clés sous le paillason, une bonne nuit de repos ne nous ferait pas de mal non? Siomine ne dit rien, le regard toujours un peu perdu dans le lointain. Et moi je ne sais pas quoi répondre non plus, j'ai la sensation que ma vie m'échappe, je plane dans un état impalpable, ballotté par ce qui me tombe dessus sans aucune prise à laquelle me raccrocher. Je dis à Mihail que c'est une bonne idée, surtout pour ne pas avoir à justifier ma décision. Un peu aussi pour retarder cette rencontre qui m'angoisse plus que tout. Et pour tenter d'adoucir le choc de la rencontre à venir, je demande à Mihail de me raconter en détails comment ma mère a réagi en le voyant.

Elle n'a pas fait le moindre geste de surprise dit-il. Pour elle je ne devais être qu'un promeneur égaré et un peu matinal. J'ai voulu m'approcher, la saluant en lui tendant la main d'un geste mécanique et angoissé. Je ne savais pas qui était cette femme mais j'étais pourtant certain de la connaître. Elle restait là, à me regarder sans me parler quand ma mémoire m'est revenue d'un coup.

Elle semblait m'attendre, les mains brunies par la terre du sol. C'était comme si le temps s'était arrêté, je me suis retrouvé petit enfant, durant ces vacances de Noël qui avaient longtemps hanté mes nuits. On s'est regardés dans les yeux et je crois que c'est elle qui m'a dit bonjour en premier. J'ai répondu mais les mots n'arrivaient pas à sortir, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. J'ai eu l'impression de perdre la tête, un vertige s'est emparé de moi et je me suis demandé si mon imagination me jouait des tours. Pourtant, ta mère a prononcé mon nom et m'a touché le visage. La même marque de brûlure balafre nos deux visages. Plus discrète chez Elena mais tout de même, notre destin commun imprimée sans équivoque sur nos figures. Mais si on fait abstraction de la cicatrice, elle avait encore exactement la même démarche que je lui avais toujours connu, c'était tout bonnement hallucinant. Elle m'a invité à rentrer chez elle et on s'est assis face à face sans trop réussir à trouver les mots justes pour entrer en contact après tout ce temps.

Puis, petit à petit, comme une bobine dont il suffit de tirer le fil, on s'est racontés ce qui avait suivi ce tragique accident de bus. D'après ce qu'on m'avait expliqué à l'époque, j'étais le seul survivant de la catastrophe et je découvrais en face de moi, revenue de chez les morts cette femme qui avait marqué mon enfance. J'ai pleuré comme ça ne m'était jamais arrivé, les larmes coulaient sans retenue, sorties d'une fontaine chaude que j'avais laissée trop souvent fermée. Je suis finalement resté trois jours dans la région, laissant en plan mes camarades de vacances et tentant de renouer avec ta mère les liens tissés il y a près de trente ans.

Les kilomètres défilent, Mihail au volant et moi à ses côtés quand il me raconte cette rencontre que j'ai encore du mal à croire. On a quitté les voies rapides et la route se fait maintenant piste, mélange de goudron défoncé et de sable sali

par les voitures et les engins agricoles. Je suis content de pouvoir éviter le regard de Mihail et de regarder la route. Ça m'empêche d'être confronté à l'angoisse de cette remise en question inévitable. Et de mon père distant, trahi par la destitution, flouté sans avoir jamais pu se relever de la perte. L'absence d'une mère, les silences d'un père et la vie qui a fait son œuvre de lent engloutissement. Pendant des années, j'ai maudit celui qui n'a jamais pu nous donner les fruits d'un amour qui s'était éteint dans l'indifférence générale.

La voiture ralentit, la piste est franchement impraticable, les herbes folles sont partout et le sable est devenu humide, à la limite du marais. À l'arrêt, Mihail sort de la voiture et nous invite à le suivre. J'aide Siomine à sortir de l'habacle et je porte sa valise, emboîtant le pas à Mihail déjà en train de marcher, le dos au soleil arrosant le delta de sa lumière rasante. Pendant quelques minutes, j'ai l'impression d'être au cœur d'une jungle tropicale. Les oiseaux nous survolent dans une euphorie de cour de récré alors que l'on avance entourés de saules nains et de roseaux gigantesques. Après dix minutes de progression silencieuse et ébaubie, je vois le cabanon que Mihail nous avait décrit. La clé est tout simplement planquée sous le paillason et on rentre dans cette petite maison de bois. À l'intérieur, tout est parfaitement à sa place, une table, quatre chaises et deux lits superposés sur lesquels les draps sont soigneusement lissés. Vadim est maniaque précise Mihail, mais on lui pardonne face à sa générosité débordante. Notre guide sort une bouteille de țuică d'un meuble en bois et nous sert trois verres généreux. On trinque timidement à notre rencontre, à l'été qui nous laisse apprécier ses charmes et la vie qui nous offre des surprises inattendues.

Siomine s'installe dehors alors que les premières étoiles font leur apparition. Il me fait signe de m'approcher et je m'installe dans les hautes herbes prêt à écouter ce qu'il a à me dire.

Quand Mihail est venu me raconter cette rencontre, j'étais perdu et je ne savais pas si je devais en parler à ton père. Pendant des jours, ça m'a trotté dans la tête. Est-ce que toutes les vérités sont bonnes à dire? J'ai finalement rassemblé mon courage à deux mains et je suis parti en Belgique lui annoncer la nouvelle de vive voix. Il avait bien vieilli, il avait mal vieilli plutôt, paraissant dix ans de plus qu'il en avait vraiment. Je sentais bien que son cerveau déclinait, il mélangeait le passé comme un mauvais béton et il construisait une muraille de souvenirs pour se protéger du présent. Ce jour-là, je n'ai rien osé lui dire, les mots ne voulait pas sortir. Mais je suis revenu le lendemain, j'avais préparé mon approche, répété mes mots face au miroir et je lui ai tout dévoilé comme on te l'a raconté ici. Il est d'abord resté silencieux plusieurs minutes, je n'étais pas sûr s'il avait ou non compris de quoi je lui parlais. Passé la stupeur, il m'a demandé pourquoi ils étaient séparés, Elena et lui. Les souvenirs de l'accident effacés, il s'était construit une nouvelle histoire, une séparation à la place d'une disparition. Et alors que je pistais ses souvenirs, il est redevenu lucide l'espace d'un instant, se rappelant pertinemment bien de ces jeunes années et de cet amour encore lourd. Il s'est excité, a voulu partir sur le champ, il a mis son manteau à la hâte, ses chaussures à l'envers et puis d'un coup sec, le grand vide de nouveau. Pourquoi je suis debout, qu'est-ce que je suis en train de faire Siomine. Il était complètement perdu ton père Sacha. Je l'ai aidé à se recoucher et j'ai essayé de lui reparler à son réveil. Tout avait disparu à nouveau. Je n'avais plus la force d'insister davantage, Ivan m'a confié qu'il n'en pouvait plus des médecins, des hopitaux et puis de tous ces soins qui le rendaient affreusement dépendant. Il allait vendre l'appartement et s'installer à temps plein en maison de soins. Il se rendait bien compte qu'il n'était plus capable de vivre seul et que de toute façon, plus rien ne l'accrochait à la vie encore. Vous étiez grands, responsables et autonomes, ce n'était plus

qu'une question de semaines pour qu'il ne débloque totalement, autant en finir. C'était ses mots quand je lui ai dit au revoir pour la dernière fois, deux mois avant de se retrouver pour la mise en terre. Je ne pensais pas qu'il serait capable d'en finir de lui-même, après tout ce qu'il avait vécu. Probablement que la nouvelle de l'existence d'Elena a porté l'ultime coup de grâce à sa volonté déjà à bout de course.

Un grand vide. Voilà ce que je ressens en ce moment, comme aspiré à l'intérieur de moi-même. Aspiré et absent, une sensation absurde de néant absolu. Mihail contemple l'horizon sans plus rien dire et Siomine évite de croiser mon regard en plongeant le sien vers la lune qui a fait son entrée dans le ciel en train de s'assombrir. Je m'éloigne en trainant les pieds et je m'affale dans les herbes, incapable de parler ou même de laisser s'exprimer mes émotions. Mon visage est sec, je n'ai pas appris à être ému, pas appris à écouter mes sentiments. Cette bouillie intérieure me tord les tripes et j'arrive à pousser un cri profond qui se perd en écho avec les bruits du delta. Un petit bateau à moteur passe et le pêcheur à son bord détourne le regard, surpris de ce cri inattendu. Je tente un sourire crispé et je l'observe me dépasser et se perdre dans les méandres du fleuve. Après de longues minutes solitaires, je reviens à l'intérieur dans le cabanon où Siomine et Mihail discutent maintenant à la lueur des bougies.

Ils écartent une chaise, me font place à leur table en remplissant mon verre. Que l'ivresse vienne à la rescousse de mon apathie. On rit de notre présence commune, drôle d'équipage de naufragés au milieu du Delta. Les verres se cognent, se remplissent, se vident à nouveau et bientôt, on tangué de concert, ivrognes solidaires comme des assoiffés dans le désert. Avant même que la lune ne soit à son zénith, on sombre dans un sommeil fait de ronflements sourds et de rêves chaotiques.

Octobre 2017

Presque trente ans. Trente ans et un siècle enjambé. Et pourtant, on aurait pu croire le temps arrêté si on ne regardait qu'en surface. Après une jeunesse orageuse, entre le tonnerre de perdre une mère et la foudre d'une famille qui s'effondre, la météo intérieure s'est figée. Plus de haut mais surtout plus de bas, Elena n'en pouvait plus de toutes ces émotions. Le coeur toujours sous tension a besoin de souffler un coup. C'est une vieille femme désormais. Une grand-mère qui ignore encore l'existence de ses petits-enfants. Elle regarde les vagues s'écraser inlassablement sur le rivage. Les yeux cernés de rides, elle s'appuie sur une canne mais ne faiblit pas encore. Elle est comme cette plage, fracassée par les flots, recouverte mais insubmersible. Malgré la canne, malgré la vue qui baisse, malgré la voix qui tremble, elle profite de chaque jour vécu, donne son énergie et son amour avec parcimonie mais elle vibre encore face à cette existence qu'elle traverse et qui la traverse.

Elle sourit au passage des cormorans qui rasent le miroir turquoise de la mer. Derrière elle, les résidences de vacances sortent de terre plus rapidement encore que les premiers crocus. Sa cabane a fait peau neuve il y a une dizaine d'années, toute l'isolation a été refaite, une chaudière à gaz dernier cri et le raccordement à l'électricité. C'est le nouveau maire qui avait insisté. Madame Elena, vous n'êtes plus une jeune fille et je ne me pardonnerai pas de vous retrouver abandonnée au sortir d'un hiver trop long. Elle n'avait pas eu la force de refuser et des jeunes hommes en bleu de travail s'étaient chargés de tout alors qu'elle avait pris ses quartiers chez

Pavlik quelques semaines. Quand elle fut de retour, elle fut surprise de trouver une baignoire neuve et une petite mezzanine faisant office de chambre à coucher. Le maire lui avait laissé un bouquet de fleurs et un mot écrit à la main. *Pour ce demi-siècle surmonté à la force de votre incroyable volonté. Que votre beauté demeure intacte. Joyeux anniversaire.*

Leon

Leon Sulkoï, le maire intrépide, est un homme d'une gentillesse à toute épreuve. Fils d'un luthier grec à la beauté insondable et d'une danseuse roumaine à l'esprit aussi souple que le corps. Ils s'étaient rencontrés et aimés alors que l'Europe explosait sous les bombes d'un conflit qui semblait sans fin. Lassés de courir les chemins, les jeunes amants avaient trouvé la paix dans les méandres du fleuve à la sortie de la Grande Guerre. Leon était né là alors qu'il n'y avait encore pas la moindre route sur des kilomètres à la ronde. Enfant du Delta, il connaissait tous les habitants de Murighiol, avait grandi aux côtés de la plupart, remplissant avec chacun une armoire à souvenirs toujours plus imposante. Leon avait aimé cette fille, de trois ans sa cadette. Une fille du Delta, une "vrai de vrai", depuis mille générations au moins. Ils se sont embrassés alors qu'il n'avait pas vingt ans et c'est tout naturellement qu'ils se sont mariés sur place, cérémonie fastueuse dont les anciens ne se lassent pas de conter chaque minute.

Et puis le lent travail de sape du temps qui passe, les parents qui meurent dans le même souffle et l'épouse emportée par une maladie foudroyante, dans la force de ses trente ans avant même qu'ils aient eu la joie de devenir parents à leur tour. Leon, qui essayait de garder le cap, toujours debout, souriant et bravant les obstacles pour deux, pour dix. Mais le cœur n'y était plus, un trou béant dans sa poitrine, il travaillait d'arrache-pied, savait se faire apprécier de tous et c'était sans surprise qu'il avait été élu maire au début du nouveau siècle.

Elena était déjà réapparue depuis presque dix ans, ils se croisaient de temps en temps, chacun savait de l'autre ce dont les voisins parlaient à voix basse. La solitude d'un cœur tendre à la cicatrice fragile. L'effacement pour l'une et l'agitation pour l'autre. Puis le rapprochement, à la vitesse d'une cour de gastéropode : se croiser en septembre, s'inviter à un tour de bateau en mai, se remercier d'un bocal de fruits confits en juillet et les mois passaient, construisaient et dressaient les émotions et les sentiments.

Et heureusement, il y avait eu cet élan de Leon, cette bravoure épistolaire dont il est encore fort fier. La rénovation comme ultime appel du pied et ce mot attaché au bouquet d'été. Elena l'aimait bien ce maire bricoleur et puisqu'ils avaient déjà laissé passer trop de temps, pourquoi pas se laisser tenter par une romance tardive. Leon était revenu quelques fois, passant la nuit souvent dans la cabane maintenant tout confort. Les nuits se sont transformées après quelques mois en journées entières, en semaines parfois. Mais ils étaient vieux à présent, un rythme et des envies qu'on ne bousculent plus de la même façon qu'à vingt ans. Alors chacun garda son chez lui et ils profitaient de leurs retrouvailles sans autre attente que le plaisir de leur présence l'un à l'autre. Leurs corps et leurs défauts leur faisaient toujours autant d'effet. Et si les plis du temps les déformaient peu à peu, faisant d'eux des infirmes, alors Léon l'affirmait : de la naissance jusqu'à la mort, il fallait du lien entre les corps. Et Elena riait de son poète grec, lyrique de la salle de bain jusqu'au lit.

Les premiers oiseaux ont démarré leur migration, Elena en profite pour récolter les choux et les courges, derniers survivants d'un potager bien rempli. Leon est parti hier, il a beaucoup à faire ces prochains jours, un voyage à Bucarest pour parler politique locale et intégration européenne.

Il avait ronchonné jusqu'au départ, embrassant Elena dans le cou comme un jeune charmeur et courant finalement pour ne pas louer son train. Ils s'étaient promis de s'appeler dès le lendemain. Et avant ce coup de fil, Elena s'active en ce matin d'octobre. Depuis déjà deux heures, elle buche dans le jardin. Elle a peu dormi, seule comme c'est de plus en plus rare et elle se dit qu'elle serait bien heureuse de compter véritablement sur quelqu'un à l'aube de ce troisième âge qu'elle apprivoise sans heurt. Elle sent qu'elle vieillit, qu'il lui manque la présence permanente d'une autre personne à ses côtés.

Ses pensées voyagent alors qu'elle fait un peu d'ordre devant chez elle. Elle arrache les derniers pieds de tomates et cueille un joli potiron qui fera un beau potage à midi. Elena aime cette ambiance feutrée où l'air frais du Danube s'engouffre dans ses cheveux gris. Elle sourit en pensant à l'hiver à venir et aux longues soirées au coin du feu. Alors qu'elle soupèse la courge orange vif, elle entend des pas sur le chemin, d'abord lointains puis se rapprochant peu à peu.

Elle pose le potiron devant l'entrée et retourne au jardin, curieuse de cette présence bien matinale. Les pas sont maintenant tout proches et elle voit une silhouette s'approcher sans hâte de son jardin. Un jeune homme se dresse face à elle, l'air perdu et pourtant son visage ne lui est pas étranger. Un instant de silence et la certitude de connaître cet homme. Est-ce un mirage ou la tête qui ne tourne plus rond? Elle reconnaît cet enfant. Un enfant de quasi quarante ans maintenant. Une autre vie et pourtant le fantôme n'a pas changé de voix, le regard perçant malgré l'aube.

Bonjour...

Mihail?

Les mots restent suspendus quelques secondes et Elena, brisant la pudeur d'une femme de son âge, s'approche et lui

caresse le visage. C'est bien lui, c'est bien Mihail, l'orphelin de Constanta, le seul survivant de l'accident de bus. Mihail n'ose pas parler, il tremble de tout son corps et Elena le tire par le bras et l'emmène dans son salon où le café est encore chaud dans la casserole.

Le choc est aussi grand pour Elena que pour Mihail, deux fantômes face à face et le passé qui s'efface dans une tasse de café. Elena est de nouveau mère, souvenir brouillon d'une vie au bord du vide. Mihail est ce petit garçon solitaire, en proie aux doutes qui ne sait pas si on voudra encore de lui le lendemain. Les liens ont beau se noyer dans les tourbillons du temps, ils résistent à tout et ils n'attendent que la bonne vague pour resurgir à la surface. Et dans cette cabane à l'abri du monde, les deux retrouvent la voix, racontent leurs vies en accéléré, riant souvent, pleurant aussi. Et laissant au silence la juste place qu'il mérite. Seul le cri nerveux des cormorans lointains trouble la quiétude des lieux.

Alors, tu m'as dit que tu étais avec des amis c'est ça? Elena ramène Mihail au présent et le jeune homme se souvient soudain de ses amis pêcheurs qui doivent être debout maintenant. Trois heures déjà ont passé et ils sont probablement inquiets de son absence. Est-ce que je peux rester encore un peu par ici? Je pense que j'aurai du mal à rentrer à Constanta cette après-midi. Elena approuve avec enthousiasme et Mihail repart raconter la folle rencontre à ses amis.

Trois jours ont filé, entre promenades, repas copieux et dialogues complices. Mihail est resté dans la cabane de Vadim alors que ses camarades sont rentrés à leur quotidien. Et ce soir, Leon est de retour, il s'est empressé de raccourcir son séjour à la capitale pour rencontrer le jeune homme. Il avait offert un téléphone portable à Elena deux ans auparavant, prétextant devoir s'assurer de la sécurité de ses concitoyens.

Elena avait pesté au début, impossible de s'y faire et surtout ne voyant pas l'utilité d'être reliée au monde alors qu'elle cherchait à s'en extraire le plus discrètement possible. Mais petit à petit, de messages en coups de fil, l'objet était devenu presque indispensable et elle a ainsi pu avertir Leon dès que Mihail était sorti prévenir ses amis. Ils avaient longuement parlé de cet accident tragique avec Leon, la perte de ses repères et l'errance qui avait suivi. Leon aussi avait subi la douleur du deuil et leur complicité avait grandi avec l'ombre des ces absences là.

Leon est à son aise, riant à gorge déployée et remplissant les verres à la hâte. C'est un miracle dit-il, et un miracle ça s'arrose. Mihail est euphorique mais il garde depuis le début le secret de son amitié avec Siomine et l'existence de la famille d'Elena. Jusqu'alors, il n'avait pas osé aborder le sujet, trop ému et touché par la fébrilité et la gentillesse d'Elena. Mais il rentre demain à Constanta, il faut bien qu'il se lance.

Alors que Leon ouvre une nouvelle bouteille et se sert en même temps une énorme plâtrée de patates sautées, Mihail prend la parole. Elena, je n'avais pas osé t'en parler encore mais je suis en contact avec Vladimir Siomine, le photographe qui était très ami avec Ivan. Il m'a dit qu'avec tes enfants, ils vivaient tous les trois en Belgique.

J'ouvre les yeux sur la porte ouverte à travers laquelle j'observe la fine pluie tomber en ce matin brumeux. Il fait plus frais ce matin, un feu a même été allumé dans un vieux poêle qui ronronne tranquillement et Mihail prépare une omelette tandis que Siomine dort encore à poings fermés. Je vide un verre d'eau d'une traite et m'en verse un second sur le visage pour reprendre mes esprits. Bien dormi? me demande Mihail en me servant de l'eau chaude dans une tasse. J'ai la voix pâteuse et comme souvent ces dernières semaines je m'inquiète de savoir où s'arrêtent mes rêves et où se trouve ma réalité. Mais tout semble pourtant solidement ancré, ce cabanon spartiate, le thé aux herbes, le regard dans le vide de Mihail et même les ronflements saccadés de Siomine.

Hier soir, on avait parlé tard tous les trois. Je leur avais raconté ma rencontre avec Gabriela et les potes du Liber. Et alors que je décrivais le squat et tous les projets qui y prenaient place, Mihail s'enthousiasmait. Il était convaincu qu'il y avait des liens à faire entre la capitale et Constanta, entre les citadins et les habitants du Delta. Dans l'élan de la discussion, Mihail sautillait sur place, notait des noms et des idées à la volée. Moi, je m'étais pris au jeu, retrouvant mes réflexes managériaux pas si géniaux. Faut dire qu'on n'était pas secs, la vodka avait coulé et modération était restée à la maison. C'était comme si on n'osait pas parlé du passé. Alors, on avait bu et tracé l'avenir dans les verres à shot. Des rêves à la pelle après la dérive et la peine. Ce Mihail, il a vraiment quelque chose, une sorte d'aura qui dénote pour un gars même pas quadra. Il est posé et rassu-

rant. Hier soir, j'étais prêt à signer direct pour venir bosser avec lui dans l'orphelinat. Il sait pertinement bien que sa mission est bien trop vaste pour lui mais il n'a pas l'ombre d'un doute sur la marche à suivre. Le bateau coule, il écope. C'est tout. Et en l'écoutant hier, c'est comme si, enfin, je la trouvais cette brèche dans le bide. Ce vide dans mon existence que je comblais plus avec alcool qu'avec bon sens.

Bon sang, enfin, une piste, une route, je n'allais pas attendre sur place.

Mais là, de bon matin, l'alcool a le goût d'essence, la barre dans le crane a du mal à descendre et ça me coûte de devoir causer. Mihail aussi a l'air cramé. Je le laisse tranquille et je sors m'aérer.

Pieds nus, je fais quelques pas dans l'herbe fraîche en cherchant du réseau pour mon téléphone. J'aimerais pouvoir entendre la voix rassurante de Catherine, la savoir proche de moi avant d'aller à la rencontre de notre bout d'histoire qu'on pensait enfoui profondément. Hier soir, elle m'avait envoyé quelques messages que j'avais réussi à capter sur la route. Des photos des enfants, tout sourire dans le jardin familial. Et quelques mots qui me disaient d'avoir confiance, que cette porte en ouvrirait un tas d'autres. Elle viendra bientôt, elle a du mal à s'organiser, c'est un choc pour elle aussi. Mais elle me transmet sa confiance rassurante, elle me dit que là, c'est mon aventure, à moi de la vivre pleinement. Les retrouvailles sont proches, il ne faut plus gaspiller de temps.

Plus loin dans ma messagerie, je me perds dans des échanges qui me semblent tellement loin de ce que je vis ici. Des souvenirs de soirées, taquineries d'ivresse, histoire sans lendemain, connexion de boulots. Le voyant de la batterie clignote rouge et le téléphone s'éteint dans la foulée du premier avertissement. Je range le GSM capricieux dans ma poche et pro-

longe ma promenade en tentant difficilement de faire le vide dans ma tête.

L'instant fatidique se rapproche et je me sens comme à la veille d'un examen, absolument pas prêt et incapable pour tant de me concentrer sur mon sujet. Tant pis pour le calme, mon angoisse intérieure me connaît bien et j'ai appris à vivre avec. La pluie s'accroît et je rentre retrouver la cabane où Siomine est maintenant debout, café à la main et observant les bûches crépiter dans le poêle.

On va bien devoir se jeter à l'eau non? On replie les draps dans le silence et on masque les traces de notre passage furtif. Dans la voiture cette fois, je me mets à l'arrière, pas la moindre envie de parler, le stress me bloque la voix et je me colle mon visage à la fenêtre. Ça ne sera plus très loin me dit Mihail, on y sera dans moins de dix minutes.

Dix dernières minutes avant de boucher un vide d'une vie entière. Dix minutes et retrouver la clé d'une boîte à secrets que je pensais rouillée à jamais. Dix minutes pour laisser de côté les frustrations, le père déçu, l'enfance kidnappée. Face à l'étendue bleue azur d'un fleuve lassé de sa course à travers l'Europe, je me pose mille questions.

Laisser l'amer au bord de la mer? La mère? Ma mère?

La voiture se perd dans la végétation toujours plus dense et le sentier discret. Pas plus rapide qu'un marcheur, on tourne à droite, à gauche et une chaleur moite m'envahit. Je transpire alors que la fameuse cabane se tient finalement face à nous. Minuscule et magnifique, presque grandiose dans sa sobriété, la demeure m'envoûte. Dehors, le jardin est bien entretenue et derrière les rideaux ouverts, on devine les yeux qui guettent notre arrivée. Mihail coupe le contact, incline la tête dans ma direction et sans parole me fait bien comprendre que je suis arrivé au terme du voyage.

On sort de la voiture ensemble mais Siomine et Mihail restent appuyés contre les portières et me laissent seul toquer à la porte de la jolie cabane. Une voix timide m'invite à rentrer. Je pousse la porte et le vieux couple est assis dans un canapé aux couleurs vives. Elena se masque le visage, cachant les larmes qui perlent sur son châle en tissu. Leon la tient par l'épaule et la soutient délicatement quand elle commence à se lever. Tout penaud, je me présente et reste bras ballants dans l'ouverture de la porte. Ma mère ose finalement écarter ses mains, se mouche bruyamment dans un mouchoir que lui tend Leon et vient à ma rencontre. Elle me serre dans ses bras étonnement solides pour son âge. Pris de court, je me laisse aller et entoure son corps de mes mains tremblantes. L'étreinte dure de longues secondes, des minutes peut-être, Elena parle pour elle-même, sortes d'incantations discrètes dont je ne comprends pas le sens. On s'écarte doucement, riant dans nos larmes et les hommes arrivent enfin, remplissant la salle des voix joyeuses des retrouvailles.

Mars 2020

J'ai fini de mettre sur papier mon histoire, cette histoire bien plus grande que je ne l'aurais imaginé. J'ai collecté mot par mot le parcours de ma mère, son histoire devenant peu à peu la mienne aussi. J'ai raccourci souvent, omis quelques détails et embelli parfois mais l'essentiel est là il me semble, tenant finalement en bien peu de mots.

Un an et demi a passé depuis cette première rencontre et les retrouvailles de la cabane. Suivant le fil de ce passé fragmentaire, j'essaye de me construire une identité aux contours de plus en plus précis. Porté par un puzzle aux mille et une pièces, je vois apparaître un homme derrière l'enfant.

J'ai posé mes valises à Constanta depuis l'automne, revenant sans regret l'appartement trop grand et abandonnant pour quelques temps recherche d'emplois et plan de carrière. Mon père avait mis de côté une certaine somme d'argent dont nous avons hérité avec surprise Catherine et moi. Rien de faramineux mais assez tout de même pour m'installer sans pression sur ma terre de naissance. La maison que j'ai trouvée n'est pas grande, la voie ferrée passe à quelques mètres et me réveille parfois trop tôt mais j'ai la chance d'avoir un jardin et du temps presque illimité pour retracer le fil de ces derniers mois.

Je n'avais jamais trop écrit, fonçant souvent tête en avant dans les projets et les objectifs quantifiables. Mais c'est Cath qui m'a poussé, me rappelant mon imagination de gamin. Alors, je me suis mis à table, un ordi posé devant moi et à la manière d'une bobine de laine, l'inspiration s'est dénouée toute seule.

Puis, comme un signe du destin, le monde s'est arrêté en même temps que moi : une pandémie mondiale dont on ne sait pas grand chose. Un souffle salvateur prétendent les optimistes. Les pessimistes angoissent et se cachent dans des masques en plastique, préparant le siège, planqués dans des coffres forts de rouleaux de papiers culs.

Je m'inquiète en voyant les images à la télévision et les compteurs macabres qui s'affolent. Mais à Constanta, l'horizon est dégagé et s'ouvre chaque matin sur la mer Noire vidée de ses bateaux. C'est un régal de vivre cet apaisement soudain. Je téléphone à ma sœur quotidiennement et on se marre des absurdités colportées à grands coups de renforts médiatiques.

Elena et Leon vont bien eux aussi. L'isolement n'a rien de neuf pour celle que j'essaye parfois d'appeler maman. Ces derniers mois, j'ai passé pas mal de temps avec elle, lui demandant maintes fois de mon raconter sa vie. Les mots étaient timides mais elle aussi avait besoin de parler. Assis à ses côtés pendant des heures, j'ai appris à la connaître et à faire de son histoire un bout de la mienne.

Catherine, Sofiane, Zoé et Yanis sont venus trois fois déjà et essayent à leur rythme de tisser des liens neufs avec Elena. On ne remplit pas trente ans de vide comme une pinte de bière et le temps agit doucement sur notre famille, sculptant des contours à modeler, rives d'un fleuve en mutation permanente face au mouvement de l'eau.

Siomine est décédé brusquement en octobre dernier. Bien que brusquement ne veuille pas dire grand chose pour un vieillard paissible de nonante-trois ans. C'était bref en tout

cas, un jour ses yeux rieurs se sont éteints et c'était tout. Il était fier d'avoir fait le lien, reconstruit un pont entre les époques, entre le passé, le présent et le futur.

Le futur, ce sont les échanges entre l'orphelinat et le Liber, des jeunes qui découvrent la ville et des mendiants sans le sous qui se reconstruisent maintenant en bord de mer. Je m'investis modestement aux côtés de Mihail et de Gabriela qui s'entendent comme larrons en foire.

Ca me permet de voir régulièrement ma nouvelle amie. Elle et Kactus passent des week-ends à la maison et on crache sur ce monde qui crame tout en dessinant les contours d'une utopie improbable.

J'en ai tourné des pages ces derniers mois, vécu à mille à l'heure et cette mise sur pause planétaire m'offre un répit salutaire.

Devant moi, la plage, mes pieds nus sur le sol.

Les vagues qui avancent et reculent sans se soucier des hommes.

Elles n'offrent au rivage que le souvenir humide de leur discret passage.

Métaphore de cette vie, éphémère comme un souffle.

Avant-arrière.

Acide, amer.

Avant les rides sur le visage, rires et virages.

Libre.

